VIII.
Sch. 43
V. XVI.
P. L.
16.
5. 8. 463
L. 8. 463

AI

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE.

TOME XVI.

LYCÉE,

OU

COURS DE LITTÉRATURE

ANCIENNE ET MODERNE,

DERNIÈRE PARTIE:

PHILOSOPHIE DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE;

PAR J. F. LAHARPE.

A fructibus eorum cognoscetis eos.
Vous les connaîtrez par leurs fruits.
S. MATH.

TOME SEIZIÈME,

Ire. PARTIE.

5.8.463

A PARIS,

CHEZ H. AGASSE, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
RUE DES POITEVINS, N°. 18.

AN XIII.

DE LA PHILOSOPHIE

DU

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

CHAPITRE III.

Diderot.

SECTION PREMIÈRE.

Commencement de cet écrivain.

Ses parens le destinèrent d'abord à l'Église, et ensuite au barreau : il porta même quelque tems l'habit ecclésiastique, et le quitta pour entrer dans une étude de procureur; mais un goût impérieux pour les sciences le fit bientôt ce qu'il voulait être, en dépit de ce qu'on voulait qu'il fût. Il avait naturellement une extrême avidité de connaissances, et c'est à peu près tout ce qu'il eut de la philosophie, car d'ailleurs son esprit ressemblait à ces estomacs chauds et avides, qui dévorent tout et ne digèrent rien, et ce ne sont pas ceux des hommes sains.

Venu de Langres à Paris malgré ses parens, sans autre ressource que celle de la plupart des gens de lettres au commencement de leur carrière, c'est-à-dire, le produit éventuel du travail et du talent, il augmenta encore ses embarras et ses besoins en épousant une femme qui ne lui apportait que de la beauté et de l'honnêteté; mais son activité suppléait à tout (1). Il étudia la physique et la géométrie, et se mit en état d'être un des coopérateurs du *Dictionnaire de médecine* avec Pidou et Toussaint: il fit une très-médiocre traduction d'un très-médiocre ouvrage anglais, l'*Histoire de Grèce* de Sta-

(1) Le libraire chez qui Diderot porta son premier manuscrit, le fit examiner par quelques gens de lettres, qui lui dirent que l'ouvrage n'était pas en état d'être imprimé, mais que l'auteur avait du talent, et qu'il ferait bien de l'encourager en achetant son manuscrit et en l'engageant à travailler. Le libraire lui donna cent écus, que Diderot revint apporter à sa femme avec une grande satisfaction. Sa femme, qui n'avait aucune idée de la littérature, mais qui avait une probité délicate, fondée sur des sentimens de religion qu'elle ne perdit jamais auprès de son mari, s'écria en voyant cette somme: *Ah M. Diderot! comment avez-vous pu tromper ce pauvre homme, au point de recevoir tant d'argent pour ces chiffons de papier que vous m'avez montrés? Ne craignez-vous pas de lui faire tort?* Son mari eut bien de la peine à lui faire entendre ce qui en était, et à dissiper ses scrupules: c'est lui-même qui racontait cette anecdote.

nyan, et une autre traduction beaucoup meilleure, ou plutôt une imitation très-libre de l'*Essai sur le mérite et la vertu*, de Shaftesbury. Le fond moral et philosophique de ce livre est assez bon, quoiqu'on ait cru y appercevoir des propositions dangereuses, faute de se souvenir du dessein bien marqué de l'auteur anglais, qui est de parler de la vertu dans un sens absolu, indépendamment de toute croyance particulière, mais toujours dépendamment de l'idée de la Divinité. Ce plan aurait pu avoir des inconvéniens s'il excluait le besoin d'une révélation; mais c'est ce qu'on ne voit nulle part dans l'ouvrage du philosophe anglais.

Il faut croire, ou que le traducteur était alors bien gratuitement de mauvaise foi, ou qu'il pensait tout le contraire de ce qu'il a pensé depuis; car il est ici décidément théiste, comme il a été depuis décidément athée. C'est bien en son propre et privé nom qu'il parle; c'est bien comme siennes qu'il donne les opinions de Shaftesbury, lorsqu'il dit dans son discours préliminaire : « Point de » vertu sans croire en Dieu : point de bonheur » sans vertu : ce sont les deux propositions de l'il- » lustre philosophe dont je vais exposer les idées. » Des athées qui se piquent de probité, et des gens » sans probité qui vantent leur bonheur, voilà *mes* » adversaires. » Cela est formel, et vous voyez,

Messieurs, que c'est à Diderot que je pourrais renvoyer les injures (1) que l'on m'a prodiguées dans nos journaux *philosophiques*, pour avoir manqué de respect à l'athéisme; mais en conscience j'aime beaucoup mieux les garder pour moi.

Il n'y a pas à douter que Diderot ne fût en effet bien plutôt le rédacteur des principes de l'auteur anglais, comme étant aussi les siens, que simple traducteur de l'*Essai sur le mérite et la vertu.* Il suffit, pour s'en convaincre de plus en plus, de l'entendre encore lui-même sur toutes les libertés qu'il s'est données. « Je l'ai lu et relu; je me suis rem-» pli de son esprit, et j'ai pour ainsi dire fermé son » livre lorsque j'ai pris la plume..... et ce qui n'était » proprement qu'une démonstration métaphysi-» que, s'est converti en élémens de morale. » Diderot pouvait-il annoncer plus expressément que l'ouvrage anglais était devenu le sien ? Il écrivait

(1) Je venais d'être traité publiquement de *scélérat* et d'*imbécille*, en propres termes et dans une lettre signée par un savant célèbre, par un membre de l'Académie des sciences, et imprimée dans le *Journal de Paris*, uniquement pour avoir dit que *la doctrine des athées était ennemie de tout ordre social et moral, et par conséquent de tout gouvernement.* C'est d'après les réflexions que doit faire naître un pareil trait, inoui dans l'histoire du Monde, qu'on le trouvera au nombre des *phénomènes* de la révolution. (*Voyez* l'*Apologie.*)

donc d'après sa pensée, puisqu'il est contraire à la nature qu'un homme fasse un pareil travail sur un fonds essentiellement contraire à ses opinions. Vous sentez quelles conséquences j'en pourrai tirer; elles trouveront leur place ailleurs, quand je rassemblerai tous les exemples semblables : ici je me borne à une seule, c'est que Diderot (à moins qu'on ne démente ses propres ouvrages) commença bien authentiquement par croire en Dieu. Si c'est un grand tort devant la *philosophie* du jour, je laisse aux athées révolutionnaires à le pallier comme ils pourront, et à défendre la mémoire de leur patriarche : c'est leur affaire et non pas la mienne.

Il eut un autre tort que l'intérêt particulier et l'exemple assez général pouvaient peut-être excuser alors, mais qui ne doit pas aujourd'hui trouver plus de grace à leurs yeux, puisque nous les voyons s'exprimer tous les jours en hommes qui, bien sûrs de n'avoir pas besoin d'indulgence, se croient dispensés d'en avoir aucune pour autrui : il fit *les Bijoux indiscrets*. Et quand je dis que ce fut un tort qu'ils ne doivent pas excuser, ce n'est pas parce que l'ouvrage est un roman très-licencieux d'un bout à l'autre, et finit même par un amas d'obscénités polyglottes (1), non, ce n'est sûre-

(1) Comme la langue française lui parut répugner trop

ment pas ce qui pourra les blesser, car Diderot a *prononcé* dans un autre roman, au nom de la *philosophie*, qu'il n'y avait que *des hypocrites* qui pussent trouver mauvais qu'on nommât les choses par leur nom, et qui vissent dans l'indécence des écrits un scandale pour les mœurs. Vous avez vu ce que Cicéron, comme tant d'autres philosophes païens, a pensé de ce cynisme ; mais ce ne sont pas ceux d'aujourd'hui qui appelleront de cet oracle de Diderot. Ce n'est pas non plus parce que le roman est sans imagination, sans intérêt, sans goût ; les feuilles *philosophiques prononceront* (1) qu'il y en a, et vous savez que ces gens-là sont par état en possession de *prononcer* sur tout, et dispensés de prouver rien ; vous pouvez en juger par l'éloge qu'ils viennent de faire de *Jacques le fataliste* et de la *Religieuse*. Nous prouverions en vain, nous autres pauvres gens qui en sommes encore aux preuves, que ces deux ouvrages n'ont pas le sens commun ; ceux à qui l'on ne démontre rien, même en logique, peuvent-ils être convaincus en fait de goût ? Il a bien aussi son espèce d'évidence ; mais peut-elle

---

aux ordures, il a rassemblé tout ce qu'il pouvait en savoir dans cinq ou six pages de latin, d'anglais et d'italien.

(1) On a vu dans la *Vie de Sénèque* et dans cent autres endroits, ces mots familiers à nos *maîtres* : Nous *prononçons*.

embarrasser ceux qu'elle n'embarrasse pas même en philosophie, ceux qui ne répondent à rien qu'en *prononçant ?* Il s'agit donc à leur égard de quelque chose de plus sérieux, et qu'on n'avait pas encore pris la peine de relever, mais qui est devenu aujourd'hui, sans qu'il soit besoin que je dise pourquoi, un objet de remarque et d'attention. Non-seulement ces *Bijoux* ne sont rien moins qu'honorables pour l'auteur comme romancier, encore moins comme moraliste ; mais que sera-ce pour le *philosophe* si c'est un ouvrage d'adulation, et tout entier de la plus basse adulation ? Si ce n'était que pour Louis XV, qui à cette époque avait mérité des louanges (1), on passerait sur l'exagération, et l'on citerait, quoique très-bas, ces vers de Lafontaine :

On ne peut trop louer trois sortes de personnes,
Les dieux, sa maîtresse et son roi.

Mais c'est à la gloire de la *maîtresse*, non pas de l'auteur, mais de Louis XV, que tout le roman est composé. C'est sous le nom d'une *Mirzoza* que la marquise de Pompadour est un modèle d'esprit, de grâces, et, qui plus est, de *sagesse et de fidélité.* Il n'y a pas à dire non : l'auteur n'a pas voulu qu'on eût même à percer le voile de l'allégorie : elle n'est

(1) En 1748.

pas fine, car il n'y en a que dans les noms. Il est bien vrai que la France s'appelle *le Congo;* Louis XV, *Mangogul;* le maréchal de Richelieu, *Sélim*, et la marquise, *Mirzoza;* mais, de peur d'équivoque, tout le reste est français à *Congo.* Jéliotte et le Maure chantent à *Congo*, et le sultan de *Congo* est à Fontenoi et à Lawfelt, etc. Jamais voile, si l'on peut appeler cela un voile, ne fut plus transparent, ou, pour mieux dire, plus grossier. Caractères, aventures et mœurs, tout est de Paris et de Versailles, et de ce tems-là, sans que l'auteur ait laissé rien à deviner. S'il n'y a pas beaucoup d'art dans ce plan d'allégorie et de flatterie, il n'y en a pas plus dans l'exécution. « Louis XV, *Mangogul*, renferme dans » sa tête plus d'esprit qu'il n'y en avait eu dans celle » de tous ses prédécesseurs ensemble. » Qu'on dise, après cela, que nos *philosophes* ne savent pas, au besoin, louer un roi tout comme ils savent se louer les uns les autres. S'ils n'ont pas le mérite de la mesure, on ne peut nier du moins qu'ils n'excellent dans l'hyberpole. Il est vrai que ce n'est pas celle qui est oratoire ou poétique : cela était *bon* pour un Bossuet, un Despréaux, qui n'étaient, comme on sait, que des *flatteurs* et des *courtisans :* les petits complimens de Diderot sont tout autrement tournés. Il met en scène un de ces *beaux esprits frondeurs*, qui apparemment ne lui plaisaient pas alors,

et celui-là s'avise de dire du mal, dans un café, du grand *Mangogul. Un vieux militaire blessé à Lawfelt, à côté de Mangogul* (quoique *Mangogul-Louis XV* ne fût pas à Lawfelt), tance vertement le frondeur, qui s'écriait, comme ont fait si souvent nos *philosophes : Ah ! si j'étais sultan !*..... — « Si tu étais sul-» tan, tu ferais encore plus de sottises que tu n'en » débites. » Je suis pleinement, je l'avoue, de l'avis du *vieux militaire.* Ce n'est pas que je n'eusse très-bien pu dire comme un autre, dans mon tems, et quand j'étais un peu *philosophe : Ah ! si j'étais sultan !* comme Mathieu Gâro dit à peu près : *Ah ! si j'étais le bon Dieu !* Mais depuis que j'ai vu les philosophes nos maîtres de plus près, je suis venu à résipiscence, et tandis qu'ils sont restés tout aussi savans qu'ils l'étaient, j'ai cru devoir faire comme ce bon Mathieu Gâro, qui finit par *louer Dieu de toute chose ;* et un peu plus blessé qu'il ne l'avait été par la chute d'un gland, j'ai compris qu'il ne fallait pas mettre les citrouilles au haut des chênes.

Je ne dois pas non plus vous priver de la petite harangue que Diderot met dans la bouche du vieux militaire, ne fût-ce que pour vous faire souvenir comme il en a profité lui-même. « Tais-toi, mal-» heureux, *respecte les puissances de la Terre*, et » remercie le ciel de t'avoir donné la naissance dans » l'Empire et sous le règne d'un prince dont la

» prudence éclaire ses ministres, et dont le soldat
» admire la valeur, et à qui l'on ne peut reprocher
» que la modération avec laquelle tes semblables
» sont traités sous son gouvernement. »

Si quelque autre qu'un *philosophe* eût écrit ces dernières paroles, croyez-vous qu'il y eût, pour cet attentat à la *liberté de penser*, assez d'invectives dans la langue française, et assez de supplices dans les lois *révolutionnaires ?*

L'auteur, si complaisant pour les *sultans*, ne l'était pas, à beaucoup près, pour ses confrères les romanciers, car ces confrères étaient des rivaux, et des rivaux alors beaucoup plus connus que lui. Aussi ne les ménage-t-il pas. Il fait ordonner au sultan de *Congo*, pour somnifère, la lecture de la *Marianne* de Marivaux, des *Confessions* de Duclos et des *Égaremens* de Crébillon fils. C'étaient précisément les trois romans nouveaux qui avaient eu dans le tems le plus de succès : celui de la *Marianne* s'est toujours soutenu, et c'est encore un des meilleurs romans que nous ayions. Les deux autres, quoique fort loin de ce mérite, ne sont pas oubliés : les *Confessions* ont celui des caractères et du style, et les *Égaremens*, qui promettaient de l'intérêt, mais que l'auteur n'acheva pas, sont encore ce qu'il a fait de mieux pour la peinture des mœurs, et à peu près le seul titre qui reste à sa mémoire. Les trois

romans que nous a laissés Diderot n'approchent pas du moindre de ceux-là : jugez de son équité et de sa modestie.

Il imagina de pousser la flatterie pour son *sultan* encore bien plus loin ; et pour cette fois, quoique l'exagération fût excessive, l'intention était déliée, car il touchait l'endroit sensible, et c'est le sublime de l'adulation. Il entreprit de mettre le règne de Louis XV au dessus de celui de Louis XIV. Jamais Voltaire, tout coursisan qu'il était, n'avait été jusque-là, même dans les fêtes qu'il composa pour Louis XV et sa cour, au milieu de nos triomphes. Diderot, qui n'avait pas l'excuse d'écrire à Versailles et pour Versailles, n'eut pas tant de circonspection. La marquise *Mirzoza* seule, avec *Sélim*-Richelieu, le conjure de lui dire en toute confiance ce qu'il faut penser des merveilles qu'on raconte du règne précédent, dont il a vu la fin. Il convient d'abord qu'il y a eu en effet des choses glorieuses ; mais ensuite, retraçant fort légérement le bien et insistant sur le mal, il conclut ainsi : « Voilà, » Madame, cet âge d'or ; voilà ce bon vieux tems » que vous entendez regretter tous les jours, mais » laissez dire les *radoteurs*, et croyez que nous » avons nos Turenne et nos Colbert, et que le » présent, à tout prendre, vaut mieux que le » passé. »

Et des *philosophes*, flatteurs de Louis XV, ne pardonnent pas à des poètes et à des orateurs, panégyristes d'un Louis XIV (1) ! Il me semble pourtant que la poésie et l'éloquence doivent être moins sévères que la philosophie, et que la postérité a mis quelque différence entre ces deux princes. Mais aussi ne voyons-nous pas que jamais les poètes et les orateurs du siècle passé aient contredit ni rétracté leurs hommages. Mais Diderot, qui, même encore en 1760, lorsque l'opinion publique était aussi défavorable à Louis XV qu'il fût possible, l'avait encore comparé à Trajan dans sa *lettre au Père Berthier*, dix ans après le peignit sous les traits de l'imbécille Claude, dans la *Vie de Sénèque*.

Cette *lettre au Père Berthier sur le matérialisme*, dont je vais parler tout de suite puisque je l'ai nommée, avait pour objet de faire entendre que c'était une pure vision que de penser qu'il y eût en France des matérialistes. Ils en étaient apparemment disparus, du moins aux yeux de l'auteur, car il avait écrit, quelques années auparavant, que *le Monde en était plein, ainsi que d'athées et de spinosistes :*

(1) Dès la fin de 1788, et avant que tout frein fût rompu, on imprima, dans une brochure qui courut partout, que Louis XIV *n'était qu'un faquin*. Il n'en fallait pas davantage pour annoncer tout l'esprit de la révolution.

ce sont ses termes. Mais qu'importe ? Un bon *philosophe* (vous vous en souvenez) ne voit jamais que l'*intérêt* du moment, et alors celui de Diderot, qui voyait son *Encyclopédie* attaquée dès sa naissance par le Père Berthier, principal rédacteur du *Journal de Trévoux*, était de tourner en ridicule le Jésuite, qui avait la simplicité de voir les choses comme elles étaient. Cette brochure satyrique, qui se traîne pesamment d'un bout à l'autre sur un fonds d'ironie uniforme et froid, fait voir que l'auteur ne maniait pas la plaisanterie plus habilement que la louange. Tout le sel de cet écrit consiste à traiter dérisoirement de matérialisme toutes les figures de diction où l'on passe du moral au physique : et l'auteur, qui prenait sans doute cette idée pour une trouvaille dans le genre plaisant, compose un vocabulaire de trente pages de ce qui ne devait pas en contenir une ; car qu'y a-t-il de plus insipide qu'une même forme d'ironie (fût-elle bonne) si prolixement répétée ? Mais de plus, où est la finesse, où est l'esprit, d'appeler son adversaire *matérialiste lui-même*, parce qu'il a parlé d'objets qui raniment *tout le feu* d'un auteur ? « Quoi ! c'est vous qui met-» tez *le feu* en place de l'ame ? » Ce genre de facétie pourrait faire rire dans une scène d'Arlequin *philosophe* ; mais dans un écrit dont l'objet est d'ailleurs sérieux, revenir cent fois à de pareilles turlu-

pinades ! quelle pitié ! Le trait le plus fort, c'est d'adresser au Père Berthier, comme exemples de métaphores, des apostrophes telles que celles-ci : *Vous raisonnez comme une pantoufle ; vous êtes une cruche, une tête à perruque, etc.* Cela n'est-il pas bien ingénieux ? Ce n'est pas tout-à-fait le goût des *Provinciales* ni des excellentes lettres polémiques de Racine contre Port-Royal ; mais ce Pascal était un *fanatique*, et Racine un *dévot ;* et il n'a été donné qu'à la *philosophie* de nos jours d'ennoblir les grosses injures et de consacrer les platitudes : c'est un de ses droits exclusifs, et tout est bon pour la *bonne cause.*

Ce même Berthier, au reste, que Voltaire et Diderot ont injurié à l'envi l'un de l'autre, sans que jamais il ait paru s'en appercevoir, a laissé dans l'Europe une réputation généralement avouée de savant critique, de bon écrivain et d'homme vertueux. Mais qu'est-ce que tout cela pour nos *philosophes*, quand on a le malheur d'être chrétien ?

SECTION II.

Les Pensées philosophiques.

Nous avons vu Diderot théiste avec Shaftesbury en 1745 : trois ans après il avait déjà fait un grand progrès, et il en fit depuis bien d'autres. Il n'était

plus que déiste quand il donna les *Pensées philosophiques*. (La différence de ces deux mots, non pas étymologique, mais usuelle dans le langage des écoles, c'est que le théiste admet l'existence de Dieu comme premier fondement d'une religion et d'un culte public, et le déiste, en admettant le premier fondement, rejette une religion et un culte public.) Ce petit livre, de cinquante pages, fut le premier ouvrage de Diderot, qui fit du bruit dans le monde. La part qu'avait eue l'auteur au *Dictionnaire de médecine*, et quelques essais de mathématiques et de philosophie morale, ne l'avaient guère fait connaître que des savans. Cet opuscule fut lu même des femmes, parce qu'il était court, et marqua parce qu'il était hardi. Alors ce genre d'esprit avait au moins le piquant de la hardiesse, qui faisait oublier son extrême facilité. Cette facilité tient surtout à ce que le vulgaire des lecteurs, dès que vous attaquez ce qui est établi, vous dispense à peu près de preuves : il ne leur faut que des objections. Diderot avait éminemment le premier relief de ce genre d'écrire, le ton tranchant, qui est une autorité pour les ignorans, comme la raison pour les gens instruits. C'est dans ces *Pensées* que l'on commence à reconnaître la nature et les défauts du talent de l'auteur ; un esprit vif, mais qui ne conçoit que par saillies, et qui hasarde beaucoup pour ren-

contrer quelquefois ; un style qui a du nerf, mais qui laisse trop voir l'effort ; des idées, mais plus souvent des formes gratuitement sentencieuses pour ce qu'il a de plus commun, ou impératives pour ce qu'il y a de plus absurde.

Il débute ainsi : « J'écris de Dieu. Je compte sur » peu de lecteurs, et n'aspire qu'à quelques suffra- » ges. Si ces *Pensées* ne plaisent à personne, elles » pourront n'être que mauvaises, mais je les tiens » pour détestables si elles plaisent à tout le monde. »

Cette dernière phrase, si singuliérement énigmatique, est ici d'autant plus remarquable, que, dans le reste de l'ouvrage, le style est assez clair, et que l'auteur n'avait pas encore fait de l'obscurité un des caractères du sien, qui l'a fait nommer le Lycophron de la philosophie. Comment un livre peut-il être *détestable parce qu'il plaît à tout le monde ?* Je le laisse à deviner à ceux qui sont dans le secret de cette manière d'écrire. Ce qu'il y a de vrai, c'est que ce petit recueil est comme bien d'autres, quoiqu'il y en ait peu d'aussi courts : parmi ces *Pensées*, il y en a de vraies et de fausses, de raisonnables et de folles, d'ingénieuses et de plates. L'auteur commence par l'éloge des passions, et redit en prose assez médiocre, ce que Voltaire avait dit en fort beaux vers dans ses *Discours sur l'homme.* Mais Diderot, comme il lui arrive le plus souvent,

a outré ce qu'il voulait renforcer, et il manque, dès les premières lignes, cette mesure qui est de devoir en philosophie bien plus qu'en poésie. Voltaire avait montré le bien qui peut résulter des grandes passions bien dirigées.

Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours.
Vents, épurez les airs et soufflez sans tempêtes:
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.

Diderot n'est pas homme à s'en tenir là, et quand le poète est raisonnable en vers, le *philosophe* extravague en prose. Il *prononce :* « Il n'y a » que les passions et les grandes passions qui puissent » élever l'homme aux grandes choses. » Ainsi, en rendant sa proposition exclusive pour la rendre plus forte, il ne réussit qu'à la rendre fausse; car le sacrifice d'une *grande passion* au devoir est à coup sûr une *grande* chose, puisque ce sacrifice est la vertu, et que rien n'est plus *grand* que la vertu, et très-certainement encore la vertu n'est point une *passion :* donc l'auteur n'a su ce qu'il disait. Il continue sur le même ton : « Sans elles point de » sublime, soit dans les mœurs, soit dans les » ouvrages. » Dans les ouvrages d'imagination, soit; dans les ouvrages de spéculation, non. Il y a du sublime dans l'*Esprit des Lois*, dans l'*Histoire*

naturelle, dans la Métaphysique de Platon, etc.; et il n'y a là aucune espèce de *passion*. A l'égard des mœurs, c'est là qu'il fallait absolument distinguer les passions généreuses (car les passions perverses peuvent avoir aussi leur *grandeur* et leur force, et c'est tant pis); mais plus cette distinction était nécessaire, plus l'auteur s'en est préservé. Il y a eu du *sublime* dans les mœurs romaines, parce que *les grandes passions* des Romains, dans les beaux jours de Rome, étaient l'amour de la patrie, de la gloire et de la liberté, et que ces *passions*-là sont belles en elles-mêmes. Quand ils y substituèrent celles du luxe, des plaisirs et des spectacles, leurs mœurs furent viles et dépravées, et pourtant leurs *passions* étaient encore *grandes* en ce genre, car elles allaient jusqu'à la fureur et au délire, témoin tout ce que nous savons de leurs histrions et de leurs cirques. Il y a eu du *sublime* dans les mœurs françaises : la *passion* de l'honneur en est la source. L'Histoire est pleine de traits qui l'attestent.

« Les passions *sobres* font les hommes com-» muns. » *Did.*

Passons sur l'expression que l'auteur croit neuve, et qui n'est que forcée. Il est faux que les passions modérées (comme l'auteur voulait et devait dire) fassent toujours *des hommes communs*. Aristide, Marc-Aurèle, Phocion, étaient très-modérés dans

leurs passions, très-*sobres* dans tous les sens, pour répéter le terme de l'auteur : étaient-ce *des hommes communs ?* Et combien j'en pourrais citer d'autres !

Voyez ce que deviennent à l'examen ces sentences proclamées comme des édits en morale, voyez si elles peuvent résister un moment au regard de la raison la plus commune. Mais combien de gens qui ne sauraient se persuader qu'on puisse se tromper quand on paraît si sûr de son fait, ni qu'on déraisonne si souvent quand on affirme toujours que le plus grand avantage de nos *philosophes* a été de bien connaître toute la sottise et toute la corruption des hommes de leur tems : leur grand tort, de ne pas prévoir qu'en changeant cette sottise en doctrine et cette corruption en loi, toutes les deux pourraient se tourner même contre leurs *maîtres*, c'est qu'ils n'ont eu que de l'esprit, et pas le sens commun. Toutes ces belles maximes que vous venez d'entendre, et mille autres où l'immoralité, qui n'est encore ici qu'en demi-jour, s'est enfin montrée à découvert, sont devenues le code du vice et du crime, qui ne demandaient que des autorités. Au moment où je parle il est public, et vous le savez tous, Messieurs, que c'est dans les écrits que j'analyse que sont puisées toutes celles dont s'appuyait un monstre dont j'ai quelque peine à citer le nom,

mais dont au moins le nom dit tout, de Babœuf (1). Si du moins des exemples de cette force pouvaient ouvrir les yeux! Mais poursuivons.

« Les passions amorties *dégradent* les hommes » extraordinaires. » *Did.*

Si elles ne sont qu'*amorties*, elles ne peuvent guère l'être que par l'âge, et alors, s'il n'y a pas de mérite, il n'y a pas non plus de *dégradation* : si elles sont surmontées, ce ne peut être que par une force de réflexion, un retour sur soi-même, qui, bien loin de *dégrader*, ne peut que faire honneur. Qu'a donc voulu dire l'auteur? Voyons si ce qui suit le fera mieux comprendre. « La contrainte » anéantit la grandeur et l'énergie de la nature. » Voyez cet arbre; c'est au luxe de ses branches » que vous devez la fraîcheur et l'étendue de ses » ombres : vous en jouirez jusqu'à ce que l'hiver » vienne le dépouiller de sa chevelure. » Cette comparaison est encore de Voltaire, qui s'en est servi fort à propos en prose et en vers; mais ici, que signifie-t-elle? Que les passions sont en nous ce qu'est dans un arbre *le luxe de ses branches?* Mais tout le monde sait qu'en taillant et élaguant les

(1) On venait de publier en plusieurs volumes les pièces de son procès, qui sont curieuses, et qui ne seront pas inutiles à l'Histoire.

arbres, non-seulement on ne leur nuit pas, mais qu'on les fortifie, qu'on les embellit. Il suivrait donc de cet emblême choisi par l'auteur, qu'il faut corriger la nature en nous comme dans les arbres; et c'est pourtant ce qui est fort loin de son intention. Et que peut vouloir dire ici l'*hiver*, qui achève la comparaison, si ce n'est que la vieillesse, en refroidissant en nous la sève des passions avec le sang, ne nous laisse plus ni les mêmes moyens ni les mêmes forces, soit pour le bien, soit pour le mal? Et que peut conclure l'auteur de cette vérité triviale? Où va-t-il, et que veut-il? Observez ici comme partout, dans les écrivains de la même trempe, l'affectation des termes abstraits, vagues, indéfinis, *la grandeur*, *l'énergie*, *la nature*, sans jamais énoncer quelle grandeur, quelle énergie, quelle nature; comme si tout cela ne pouvait pas être tour-à-tour, et selon les rapports différens, bon ou mauvais. Jamais un esprit droit, jamais un grand écrivain n'emploîta en morale cette façon d'écrire qui prête à tout ce qu'on veut. Mais pourquoi ces hommes-ci, au contraire, y ont-ils si souvent recours? C'est, ou embarras dans leurs propres conceptions, dont ils ne sauraient se rendre compte, ou vide dans les idées, qui se trouveraient nulles en pressant les termes, ou quelquefois une sorte de honte de leurs propres pensées, dont ils

craindraient de s'avouer les conséquences trop révoltantes, en même tems qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour être devinés ou interprétés. Mais c'est principalement un dessein et une précaution pour se ménager une hypocrite apologie s'ils se trouvent forcés de s'expliquer avant d'être les plus forts. Combien de fois leur est-il arrivé de recourir à ces misérables subterfuges, et de traduire au besoin leurs paroles en un sens tout contraire à celui qu'ils avaient bien réellement voulu leur donner ? Combien de fois les a-t-on entendus s'applaudir de cette méthode d'artifice, long-tems un des secrets du parti, avant qu'il eût des piques à ses ordres ! Je ne saurais, quant à moi, exprimer tout le mépris (1) qu'elle m'inspire.

« Plus d'excellence en poésie, en peinture, en » musique quand *la superstition* aura fait sur *le* » *tempérament*, l'ouvrage de la vieillesse. » *Did.*

Ah ! voilà enfin où l'auteur en voulait venir, et heureusement aussi, à mesure qu'il se découvre,

(1) Je ne m'exempte point du tout de ce mépris, puisqu'il m'est arrivé, lorsque j'étais à cette école, de me servir moi-même de cette méthode pour justifier ce qu'il y avait de répréhensible dans l'*Éloge de Fénélon* et dans *Mélanie*, et pourtant j'étais naturellement ennemi du mensonge et de la dissimulation ; mais cette *philosophie* et le mensonge sont essentiellement inséparables dans tous les sens.

l'absurdité se laisse voir dans toute son étendue : je défie qu'on trouve dans cette phrase l'ombre du bon sens. S'il s'agit de la superstition proprement dite, je ne vois pas pourquoi, dans ce cas même, un poète, un peintre, un musicien perdrait son talent avant le tems, parce qu'il serait superstitieux. La superstition est une petitesse ridicule qui peut influer sur la conduite et les mœurs, fort peu sur le talent; et quand Raphaël et Pergolèze auraient porté de petits cierges à toutes les madones du pays et cru fermement à tous les miracles des bonnes femmes, je ne crois pas que cela eût empêché l'un de faire son tableau de la *Transfiguration*, ni l'autre son *Stabat*. Si *la superstition* signifie (comme on a droit de le penser, et comme tous ces *philosophes*-là, sans exception, veulent qu'on le pense) la religion, c'est encore (il faut trancher le mot) une bêtise; car qu'y a-t-il de plus bête que de démentir des faits sans nombre, qui vous écrasent dès qu'on les articule? de démentir tous les chefs-d'œuvre de tous nos grands artistes en tout genre dans le siècle dernier, et leur invariable attachement à la religion, qui n'est pas plus douteux que leur mérite? Il faut avoir un front de *philosophe* pour s'exposer à cet inévitable excès de confusion. Mais je vais plus loin, et je veux montrer un effet tout opposé dans ce qu'il plaît à cette tourbe inso-

lente d'appelet *superstition :* je veux montrer dans le ptogrès de la piété le ptogrès du génie ; ce qui est si loin de son affaiblissement. Jusqu'à *Phédre*, Racine avait toujours été très-bon chrétien ; cela n'est pas équivoque ; mais il était plus, il était dévot, et dévot jusqu'à renoncer au théâtte quand il fit ce qui est universellement renommé pour son chef-d'œuvre et celui de la scène, de l'aveu de Voltaire même, *Athalie.* Qui croitait, si un *philosophe* ne nous l'apprenait pas, qu'un homme est si prodigieusement déchu quand il fait une *Athalie ?* Et Descartes ! Vous vetrez qu'il était devenu imbécille quand il laissa un *ex-voto* à Notre-Dame de Lorette..... Je m'atrête : passons à la conclusion de l'auteur.

« Ce setait donc un bonheur (me dira-t-on) » d'avoir les passions fortes ?..... »

Avant d'entendte sa réponse, rematquez toujours qu'il se gardera bien de distinguer jamais ce que tout moraliste a distingué, les penchans louables et les penchans vicieux. Mais il sait bien ce qu'il fait : les autres moralistes n'ayant rien à déguiser, marchent au grand jour : les sophistes, au conttaire, sont comme les voleurs ; ils ont besoin de la nuit. Voyons à présent sa réponse : je ctois bien que vous ne vous y attendez pas. « Oui, sans » doute, si elles sont toutes à l'unisson. Établissez

» entre elles une juste harmonie, et n'en appré-
» hendez point de désordres. Si l'espérance est
» balancée par la crainte, le point d'honneur par
» l'amour de la vie, le penchant au plaisir par
» l'intérêt de la santé, vous n'aurez ni libertins,
» ni téméraires, ni lâches. »

Ce qui est clair, c'est le but de l'auteur, qui est de retrancher tout frein moral, toute idée d'ordre, de justice, de conscience, toutes ces pusillanimes *superstitions*, et d'opposer seulement les passions aux passions, afin d'affranchir l'homme de ces *petits moyens puérils* de morale et de religion, *entraves honteuses que des législateurs ineptes ou hypocrites ont cru de tout tems nécessaires, et que la philosophie du dix-huitième siècle a seule appris à briser.* Je vous répète des phrases auxquelles vos oreilles ne sont que trop accoutumées, et que vous trouverez retournées de cent manières dans les autres écrits de Diderot et consorts, comme dans ceux de la révolution. Il y préludait ici avec un reste de réserve qu'il perdit bientôt quand on se crut à tems de parler sans ambiguité. Mais si le dessein est aisé à voir, si même les expressions sont claires, il n'en est pas plus facile de trouver un sens dans la phrase, qui ne présente, quand on cherche le sens dans les mots, qu'une incroyable complication d'absurdités et d'inepties : il y en a tant,

qu'on ne sait par où commencer. Il est de toute impossibilité que l'auteur se soit entendu lui-même, et Diderot est, de tous les écrivains, celui qui est le plus souvent dans ce cas, quoique je sois persuadé qu'il croyait s'entendre, tant il avait dans la déraison une sorte de quiétude et pour ainsi dire de bonhommie que je n'ai vue qu'à lui, soit dans ses livres, soit dans sa conversation, et qui ressemblait parfaitement, ou à la folie d'un homme d'esprit, ou aux rêves d'un somnambule. Je ne doute pas non plus que bien des gens (et il en est que je pourrais nommer) ne trouvent une grande *profondeur* dans cette phrase de Diderot, comme dans mille autres de la même espèce : examinez-la; vous n'y verrez qu'un amas d'idées contradictoires, le chaos dans toute sa beauté. Concevez, s'il est possible, comment des *passions fortes*, dont aucune ne peut réellement s'appeler *forte* que relativement à la faiblesse des autres, peuvent cependant être *à l'unisson et dans une juste harmonie, comme les cordes d'un instrument !* Je comprends qu'il appartient à nos *philosophes* de monter la machine humaine, la machine sociale, la machine politique *comme un instrument :* ce qui n'est jamais tombé dans la tête de personne a dû tomber dans la leur, et l'on fait ce qu'on veut de sa machine, au moins sur le papier. Quand ils ont été à portée de l'exécuter, nous avons

vu un échantillon de leur savoir faire, et nous avons pu juger de leur *juste harmonie*. Mais quand on en est encore à écrire, il faut savoir au moins ce qu'on veut dire au lecteur; et si les cordes d'un instrument bien monté produisent ce qu'elles doivent produire, des accords parfaits, des passions exactement *balancées les unes par les autres, et dans une juste harmonie*, à coup sûr ne produisent en réalité que l'absence de toute détermination et de toute action, comme des contre-poids égaux produisent l'immobilité de l'équilibre; et ce serait bien là, quoi qu'en dise l'auteur, un très-grand *désordre* qui heureusement, et en dépit de lui, est impossible. Il est certain que si l'*amour de la vie* est égal *au point d'honneur*, on ne se battra pas en duel, mais on n'ira pas non plus contre l'ennemi : on restera chez soi. En tout (et c'est ce qui est décisif), il est contre la nature que les passions de l'homme, et surtout les passions *fortes*, puissent jamais être égales : s'il est mu et déterminé, s'il agit (et il faut qu'il agisse), c'est parce qu'il y a toujours un mobile prépondérant en bien ou en mal. Si un fripon ne vole pas, c'est quand il y a plus de danger d'être découvert, que l'espérance de ne l'être pas, et alors l'amour de la vie l'emporte sur celui de l'argent. Mais il ne s'ensuit nullement que dès-lors le *fripon* n'existe plus; car il volera une autre fois quand

l'occasion fera le larron, et le dicton populaire a plus de sens que la *philosophie* de Diderot. La belle *philosophie*, que celle qui nous assure qu'*il n'y a plus de fripons* dès qu'on a peur d'être pendu ! La respectable morale ! Ce ne serait pas même un axiôme de police, tant il y a d'exceptions, tant il y a de fripons qui disent comme M. Longuemain :

« S'il faut être pendu, ce n'est pas une affaire. »
Mercure galant.

Et où en sera la société quand il n'y aura pas de risque de l'être ? Il y a tant de manières d'être *fripon* sans avoir affaire à la justice !

Avec l'*amour de la santé, en harmonie avec celui du plaisir*, nous n'aurons donc *plus de libertins ?* Quand cela serait vrai, il ne resterait plus à notre *philosophe* qu'à nous enseigner le moyen d'*établir* cette *harmonie. Établissez*, dit-il : c'est avoir le commandement beau ; mais dites-nous du moins comment. Quel est le père qui là-dessus ne donne pas à son fils tous les avertissemens possibles, et souvent même les leçons de sa propre expérience ? Y a-t-il beaucoup de jeunes gens qui en profitent ? Cependant tout le monde aime la santé, quoique cet amour ne soit pas proprement une *passion*, si ce n'est dans les malades imaginaires, et alors c'est une autre espèce de mal : on se fait par la crainte celui qu'on ne se fait pas par le plaisir ; et cela nous

rappelle une autre vérité que Diderot a oubliée, c'est qu'en elles-mêmes *les passions fortes* ne sont point des remèdes moraux, et par conséquent se corrigent fort mal les unes par les autres. Tout mouvement déréglé est un mal en soi : une *passion forte* n'est pas autre chose, et ce qui est déréglement ne saurait rien régler : cela répugne dans les idées et dans les termes. Des maladies qui se combattent ne produisent point la santé ; seulement les unes sont plus dangereuses que les autres, et plus tôt ou plus tard mortelles.

La débauche avait un grand danger de moins chez les Anciens que chez nous. La Providence, que l'on se plaît tant à inculper, a permis que la volupté eût depuis quelques siècles un poison qu'elle n'avait pas. En sommes-nous devenus plus sages ? Non ; c'est qu'elle a toujours son attrait, que l'attrait est proche, et le péril éloigné ou douteux. Le point moral est donc de donner plus de force au péril du lendemain, qu'au plaisir d'aujourd'hui. Et qui ne sait combien l'objet présent a de pouvoir sur l'homme, combien le desir est naturellement plus fort que la crainte, et les sens plus que la raison ? Ce n'est donc point un équilibre chimérique qu'il faut chercher où il ne peut pas être : c'est un frein contre tant d'aiguillons. Sauf quelques exceptions qui ne font rien pour la généralité, il n'y en

a réellement qu'un, qui même n'est pas infaillible, à beaucoup près, puisqu'il faut que l'homme demeure libre, mais qui très-certainement est reconnu, par l'expérience, le plus puissant de tous, soit pour opérer le bien, soit pour diminuer le mal. Ce frein, c'est la religion, la première de toutes les puissances morales, et sans laquelle même les autres n'ont point de base; et c'est celle-là particuliérement à qui nos *philosophes* ont juré une guerre d'extermination.

Les rêves en philosophie, tant ancienne que moderne, ont, d'un âge à l'autre, remplacé les rêves. Celui d'une perfection qui n'est pas dans l'homme, fut autrefois celui des Stoïciens, et nous n'avions pas besoin que Diderot vînt nous crier après tant d'autres : « C'est le comble de la folie, » de se proposer la ruine des passions. » Soit; mais il n'y en a pas moins à chercher la même perfection que cherchait Zénon, rien qu'en opposant les unes aux autres les passions qu'il voulait anéantir : l'équilibre ici n'est pas plus raisonnable que la destruction. Ce qui l'est, c'est d'observer, de contenir et de réprimer sans cesse l'ennemi avec qui l'on est condamné à vivre. C'est le combat de l'homme, comme disaient Socrate et Platon; et pourtant ils n'apportaient à ce combat d'autre arme que la raison, et eux-mêmes avouaient qu'elle était presque

toujours impuissante sur la plupart des hommes. Mais du moins c'en était une véritable, et qui fut à leur usage et à celui de quelques autres. Ils étaient, autant qu'ils pouvaient l'être, dans la vérité, et il ne leur manquait qu'une plus grande lumière et une plus grande force. C'étaient des médecins qui accréditaient du moins le meilleur remède connu; et ceux de nos jours aiment mieux administrer des poisons, en rejetant à la fois et la raison des anciens sages, et le secours des lumières divines.

Ce qu'il y a de particulier dans ces *Pensées*, c'est que l'auteur semble ne s'être fait déiste que pour mieux combattre les athées. « Le déiste (dit-il) » peut seul faire tête à l'athée : *le superstitieux* n'est » pas de sa force. » Comme ce serait une véritable niaiserie que de supposer que le *superstitieux* fût de *force* en raisonnement contre personne, il est plus clair que jamais, que *superstitieux* ne veut dire ici que chrétien. Celui-ci est assurément *de force* contre tout le monde, parce que sa force est celle de Dieu même; mais ce que Diderot paraît ignorer, et qui n'est pas moins vrai, c'est que quiconque a du sens est *de force* contre l'athée qui l'a perdu, au moins comme athée. Au reste, pour montrer les avantages du déisme contre l'athée, il met d'abord en avant celui-ci, armé de tous les argumens que Diderot lui-même a trouvés depuis plus concluans,

puisqu'il les a reproduits quand il a combattu l'existence de Dieu. Comme il avait ici un autre objet, il les pulvérise par un seul raisonnement, qu'il se vante d'avoir employé le premier, quoique ce soit tout simplement celui de Descartes, mais qu'il développe en effet avec une vigueur et une vivacité qui joignent le mérite de l'élocution à celui de la dialectique. Il ne faut pas nous refuser le plaisir de voir le patriarche de l'athéisme dans ces derniers tems, ici aux prises avec un athée. Pour cette fois vous le verrez triomphant, et d'autant plus que, graces à la nature de sa thèse, sa démonstration est aussi lumineuse qu'énergique.

« Convenez qu'il y aurait de la folie à refuser » à vos semblables la faculté de penser. — Sans » doute; mais que s'ensuit-il de là? — Il s'ensuit » que si l'Univers, que dis-je, l'Univers? si l'aile » d'un papillon m'offre des traces mille fois plus » distinctes d'une intelligence que vous n'avez d'in- » dices que votre semblable a la faculté de penser, » il est mille fois plus fou de nier qu'il existe un » Dieu, que de nier que votre semblable pense. » Or, que cela soit ainsi, c'est à vos lumières, » c'est à votre conscience que j'en appelle. Avez- » vous jamais remarqué dans les raisonnemens, les » actions et la conduite de quelque homme que ce » soit, plus d'intelligence, d'ordre, de sagacité, de

» conséquence

» conséquence que dans le mécanisme d'un in-
» secte? La Divinité n'est-elle pas aussi clairement
» empreinte dans l'œil d'un ciron, que la faculté de
» penser dans les écrits du grand Newton? Quoi!
» le Monde formé prouverait moins une intelli-
» gence, que le Monde expliqué? Quelle assertion!
» L'intelligence d'un premier Être ne m'est-elle
» pas mieux démontrée par ses ouvrages, que la
» faculté de penser dans un philosophe par ses
» écrits? Songez donc que je ne vous objecte que
» l'aile d'un papillon quand je pourrais vous écraser
» du poids de l'Univers. »

Voilà sans contredit une des pages les plus éloquentes que Diderot ait écrites. Le raisonnement rentre dans celui de Descartes, qui consiste à prouver l'intelligence suprême par celle de l'homme. « Je pense : donc je suis. Si je pense, j'ai en moi » l'intelligence, et je ne me la suis pas donnée. Il y » a donc une intelligence créatrice, et par consé- » quent infinie : il y a donc un Dieu. » Mais Diderot a répandu la chaleur oratoire dans l'argumentation sèche du philosophe. S'il avait toujours fait un pareil usage du talent d'écrire, combien ce talent se serait élevé plus haut qu'il n'a fait, et que d'écueils il aurait évités!

Il ajoute : « Je distingue les athées en trois » classes. Il y en a qui vous disent nettement qu'il

» n'y a point de Dieu, et qui le pensent; ce sont » les vrais athées : un grand nombre qui ne savent » qu'en penser, et qui décideraient volontiers la » question à croix ou pile (1) ; ce sont les athées » sceptiques : beaucoup plus qui *voudraient qu'il* » *n'y en eût point*, qui font semblant d'en être » persuadés, et qui vivent comme s'ils l'étaient; » ce sont les fanfarons du parti. Je déteste les fan- » farons ; ils sont faux. Je plains les vrais athées : » *toute consolation me semble morte pour eux*, et je » prie Dieu pour les sceptiques ; ils manquent de » lumières. »

Il faut que Diderot ait bien mal prié, et que ses prières n'aient pas plus réussi pour lui que pour autrui, puisqu'il a depuis nié si hautement le Dieu qu'il *priait* ici. Pour peu qu'il eût réfléchi, ce qu'il dit de ces *fanfarons qui voudraient qu'il n'y eût pas de Dieu* aurait dû suffire pour l'éloigner de l'athéisme. Ce ne sont sûrement pas des hommes de

(1) Comme J. J. Rousseau décida la question d'une Providence en jetant une pierre contre un arbre. (*Voyez* ses *Confessions.*) Peut-on croire qu'un homme ait l'usage de sa raison quand il résout *à croix ou pile* un doute qui a de semblables conséquences? Et puis, qu'on se demande de bonne foi s'il n'est pas vrai qu'il y a une espèce de *philosophie* qui est réellement une espèce de démence..... O Providence!

bien qui desirent *qu'il n'y ait pas de Dieu*, puisqu'ils n'ont rien à gagner à ce qu'il n'y en ait pas. Ce ne sont sûrement pas des hommes de bien, ceux qui *vivent comme s'ils étaient persuadés qu'il n'y a pas de Dieu*, car cela ne peut absolument s'entendre que des méchans. Or, qu'est-ce qu'une opinion qui est le vœu et l'intérêt des méchans? Il m'est impossible de deviner comment Diderot, devenu athée, aurait répondu à ses propres *pensées*. Il l'était pourtant devenu au point d'entrer en fureur au seul nom de Dieu, et de regarder l'idée d'un Dieu comme le premier des fléaux de la Terre. Il cherchait comment cette idée était entrée dans le monde, et quel était le premier qui avait pu s'en aviser. Il ne disait pas comme Lucrèce : *Primos in Orbe deos fecit timor. La crainte a fait les dieux.* Son imagination lui fournissait une autre hypothèse bien digne d'une tête comme la sienne. Il supposait un misanthrope furieux, un Timon; un homme qui avait nourri trente ans, dans une caverne, le ressentiment de tout le mal que lui avaient fait les hommes, et cherché, pendant tout ce tems, comment il exercerait contre eux une vengeance terrible et durable qui pût assouvir toute sa haine. Un jour enfin cet homme était sorti de sa caverne tout rempli d'une idée qui répondait à ses fureurs; il en était sorti en criant d'une voix épouvantable :

Dieu ! et avait ainsi couru le Monde en jetant partout le même cri *Dieu*, et ce mot, répété et commenté, avait répandu toutes les calamités sur la Terre. Telle était la fable *philosophique* que Diderot substituait à celle de Pandore, et qui est bien d'un autre goût, et ne fera pas la même fortune. Je ne crois pas qu'il l'ait fait entrer dans aucun de ses ouvrages ; mais je suis sûr que c'était là une de ces conversations dont on nous a dit tout à l'heure qu'*elles prouvaient autant de génie que des ouvrages.* Des hommes qui ont entendu celle-là, existent encore ; ils sont croyables ; ils sont prêts d'attester ce que je rapporte, et ce ne seraient sûrement pas eux qui auraient inventé ce qui peut-être n'a pu jamais éclore que du cerveau de Diderot.

Il fallait qu'il fût encore loin de là lorsqu'il fit son livre des *Pensées :* il y soutient l'existence de Dieu comme prouvée en métaphysique et en bonne morale, et reconnaît l'utilité de cette croyance. Voici ses termes : « Sans la crainte du législateur, » sans la pente du tempérament et sans la connais- » sance des avantages *actuels* de la vertu, la pro- » bité de l'athée manquerait de fondement. » Or, comme les lois, tout en punissant les fripons, n'ont jamais fait un honnête homme ; comme *la pente du tempérament* est trop incertaine et trop variable pour servir de base à la *probité ;* enfin, comme les

avantages *actuels* du vice sont fort souvent supérieurs à ceux de la vertu, il suit évidemment des paroles de Diderot (quelle que fût la pensée), que *la probité de l'athée manque de fondement.* Quoique sa phrase ne soit pas expressément affirmative par la tournure, elle l'est bien par les conséquences implicites. Peut-être ménagera-t-il un peu les athées par un secret pressentiment qu'un jour il se rallierait à eux; peut-être aussi demanderez-vous comment il a pu entrer dans leurs rangs, et se mettre même à leur tête après les assertions et les aveux qu'on voit ici. Lui seul pourrait vous le dire; ce qui ne signifie pas même que vous dussiez le comprendre. — « Mais enfin, direz-vous encore, com-» ment s'est-il répondu à lui-même? » — Jamais il ne s'est répondu. Il a beaucoup argumenté en sens contraire, et voilà tout. Est-ce que ces *philosophes*-là répondent? Pas plus à eux-mêmes qu'aux autres. Ils répliquent quelquefois, n'importe comment; mais répondre! Ils ne s'y exposent pas. Ils enseignent toujours, et ne se trompent jamais : voilà leur vocation. Ils enseignent le pour et le contre dans tous les sens, et pourtant ne varient jamais : voilà leur privilége. Vous croyez que je plaisante. Point du tout. Rien n'est plus sérieux et plus facile à expliquer. Qu'importe qu'un homme soit tour-à-tour déiste, athée, sceptique, spinosiste, tout ce

que vous voudrez ? Il ne change point ; il est toujours *philosophe*..... dès qu'il n'est pas chrétien. Je vous dis là le grand mot de la secte, le mot de ralliement ; et quoiqu'il n'y en ait peut-être pas deux de la même opinion, il n'y en a pas un qui, en parlant pour tous, parle jamais autrement qu'au nom *de la raison et de la vérité*. Cela peut paraître incompréhensible ; mais cela est exact. — « Mais » il suffit donc, pour être *philosophe*, de n'être pas » chrétien ? » — Précisément. Cette fois vous êtes dans le vrai, dans le vrai rigoureux et qui n'admet point d'exception. J'en ai connu bon nombre (et avant la révolution) qui certainement ne savaient pas plus de philosophie que je ne sais de géométrie (et je n'en sais pas un mot), et qui étaient *philosophes*, et le sont encore si jamais il en fut. Les lettres de Voltaire en font mention honorable à tout moment, et j'en citerai, à son article, un exemple qui vous tiendra lieu de tout le reste. Vous voilà, Messieurs, bien avertis, et assez, je crois, pour ne leur reprocher jamais les contradictions, les variations, la *versatilité* ; ils crieraient à la calomnie. La *philosophie* n'est point *versatile*, et par une raison péremptoire ; c'est que jamais un *philosophe* ne dit qu'il s'est mépris, si ce n'est dans des occasions de peu de conséquence et pour un grand bien, et les exemples en sont très-rares. Or,

tant qu'on n'avoue point qu'on a été dans l'erreur, on est toujours dans la vérité, on est toujours ce qu'on était : cela est clair. Mais voulez-vous savoir ce que c'est que d'être *versatile?* C'est, par exemple, celui qui viendrait vous dire : « Je vous avoue » que je me suis trompé, faute d'avoir examiné. » L'examen m'a détrompé, et voici mes raisons ; » vous en jugerez. » Oh ! celui-là est vraiment l'homme *versatile* (1) ; il est de plus *indigne de toute croyance*, car il avoue qu'il a eu tort. Comment pourrait-il jamais avoir raison ? Il est de plus *hypocrite*, car il se déclare pour une cause proscrite et persécutée, sans aucune espèce de défense ni d'appui. Il est de plus un *lâche*, car il attaque des hommes qui ont en main tous les genres de pouvoir et tous les moyens d'oppression. Voilà, Messieurs, en peu de mots, mais très-fidellement, la logique de nos illustres adversaires, de ceux à qui nos séances font jeter les hauts cris. Je viens de mettre sous vos yeux la substance de vingt libelles,

(1) Tout ce qui est marqué en italique, jusqu'à la fin du paragraphe, avait été imprimé contre l'auteur dans une foule de pamphlets *philosophiques*. Tout cet article de Diderot, prononcé tel à peu près qu'il est ici, excita beaucoup de clameurs dans les journaux, et ce n'est pas ce qui peut surprendre ; mais ce qui est plus extraordinaire, c'est qu'on ait pu, à Paris, parler ainsi en public pendant six mois.

et si j'ai cru devoir vous en parler ainsi une fois en passant, c'est afin de vous convaincre que des ennemis que je ne crois pas même pouvoir ici traiter d'un ton plus sérieux, ne m'empêcheront jamais de dire la vérité tant que vous voudrez bien l'entendre, et tant qu'on ne m'ôtera pas les moyens de la dire. Revenons.

Si Diderot veut ici un Dieu, il ne veut pas de culte, et c'est une inconséquence qui, toute étrange et toute grossière qu'elle est, a eu de nos jours des suites si horribles, qu'elle vaut la peine d'être combattue à part : elle le sera dans un autre ouvrage (1) où cette discussion est naturellement placée, et dans toute son étendue. Diderot l'énergumène s'écrie : « Les hommes ont banni la Divinité d'entre eux ; » ils l'ont reléguée dans un sanctuaire ; les murs » d'un temple bornent sa vue ; elle n'existe point » au-delà. Insensés que vous êtes, détruisez ces » enceintes qui rétrécissent vos idées ; élargissez » Dieu. »

Il était réservé à notre siècle de prendre pour des principes ces déclamations à la fois puériles et forcenées, où l'on ne fait qu'abuser scandaleusement de vérités anciennes et communes, qui, dans leur juste mesure, avaient fourni aux Anciens de

(1) Dans l'*Apologie*.

belles pensées et de beaux vers. Ainsi dans Lucain, lorsque l'on veut que Caton aille chercher un oracle dans le temple de Jupiter Ammon, le poète lui fait dire fort à propos que les dieux sont partout.

Ont-ils choisi ces bords pour leur asyle unique,
Caché la vérité dans les sables d'Afrique?
Nous sommes entouré. de la Divinité.
Les dieux n'ont qu'un seul temple, et c'est l'immensité;
Ils n'ont qu'un sanctuaire, et c'est le cœur du juste (1).

Caton parle en philosophe, et les vers sont d'un poète. On se serait moqué de l'un et de l'autre s'ils avaient dit que les temples anéantissaient la Divinité : on les eût regardés comme des fous furieux s'ils avaient dit : *Détruisez les temples*, parce que Dieu est partout. Mais de nos jours on a trouvé sublime cette saillie de rhéteur : *Élargissez Dieu.* Je dirais à Diderot : *Insensé* toi-même, toi qui appelles les autres *insensés*, et qui t'appelles *philosophe*, réponds : Où as-tu vu un peuple, un homme

(1) On peut choisir entre cette traduction et les deux vers de Brébeuf souvent cités, qui peut-être valent mieux, quoique la fin du premier m'ait toujours paru une cheville ; mais le second est d'une précision admirable.

Est-il d'autre séjour pour *ce monarque auguste*,
Que les cieux, que la terre et que le cœur du juste?

assez sot pour croire que le temple *bornât* la Divinité qui l'habite ? Qui jamais a dit, hors toi, que *des murs bornaient sa vue ?* A qui en as-tu ? Qui jamais a pu ignorer, hors toi, que *le temple est pour l'homme et non pour l'Éternel* (1) ? On te l'a dit une fois dans toutes les langues ; pourquoi feins-tu de l'oublier ? Où as-tu pris que, pour ceux qui ont des temples, *Dieu n'existe pas au-delà ?* C'est calomnier stupidement le paysan le plus stupide. En veux-tu la preuve sensible ? Ne t'es-tu jamais trouvé, dans nos campagnes, à ces cérémonies si touchantes dans leur agreste simplicité (2), quand les habitans des bourgs, des villages, des hameaux, précédés de leur pasteur, marchaient à travers les plaines cultivées par leurs mains, élevant avec lui leurs chants religieux vers le ciel, vers le Dieu qui nous a *donné la terre* et lui donne la fécondité ? Tu as pu voir tous les ans ce beau spectacle, beau, non pas seulement pour un chrétien, mais pour tout vrai philosophe, pour quiconque a une ame ; mais les sophistes et les charlatans n'en ont pas. Il est vrai que tu ne le verrais plus aujourd'hui, cet attendrissant appareil, ce commerce sublime de la Na-

(1) Paroles tirées d'un mandement de l'évêque de Lescar, l'un des écrits où la religion a été la plus éloquente.

(2) Les Rogations.

ture avec son Auteur, et des enfans avec leur père, à qui leurs voix demandent la nourriture. Tu ne le verrais plus, dans la France, cet hommage solennel au Dispensateur suprême de tous les biens, et s'il osait s'y reproduire, des bandes d'assassins stipendiés marcheraient, avec le fer et le feu, contre ce paisible et religieux concours, qui ne se nomme plus parmi nous que le *fanatisme.* Mais s'il ne se montre plus dans la France, tu le retrouverais dans l'Europe et dans tout le monde chrétien. C'est en France seulement, c'est aujourd'hui qu'il n'est plus permis d'adorer Dieu à la face du Soleil ; c'est seulement parmi nous, ce n'est que dans nos jours que l'on peut dire avec vérité que Dieu est *relégué*, emprisonné dans les temples, autant du moins qu'on l'a pu. Mais à qui faut-il s'en prendre, sinon à toi et à tes pareils ? Ne sont-ce pas tes propres paroles, *élargissez Dieu*, que répétaient ceux qui fermaient toutes les églises de la France après les avoir dépouillées, et quand ils les abattaient, n'est-ce pas tes ordres exprès, *détruisez ces enceintes*, que leurs mains sacrilégement dociles ont si bien exécutés ? Tes phrases n'étaient-elles pas le cri qu'on avait appris à l'ignorance pour autoriser la rapine et la rage, et qui est encore en ce moment répété par tous les échos journaliers de la *philosophie ?* Ah ! lorsque Dieu et ses adorateurs sont légalement

confinés dans les temples, ce mot qui dans ta bouche n'était qu'un extravagant blasphême, ce mot pris dans un autre sens trop réel et trop juste, ce mot nous appartient aujourd'hui, et c'est bien nous qui avons le droit de dire, au nom de la raison, de la liberté, de la religion : *Élargissez Dieu* (1).

Diderot, en faisant l'éloge du scepticisme, se moque de ceux qui veulent savoir *qui l'on est, d'où l'on vient, où l'on va, pourquoi l'on est venu.* Il est vrai que tout cela est si peu de chose, que ce n'est pas même la peine d'y penser. Aussi nous dit-il, avec une fierté digne du plus noble quadrupède : « Le sceptique *se pique* d'ignorer tout cela, sans » en être plus malheureux. » C'est en effet *se piquer* d'une belle chose; mais le sceptique ne ment-il pas un peu? N'est-il pas au moins prouvé par le fait, qu'il s'est donné beaucoup de peine pour parvenir à *ignorer* ce que le sens intime, indépendamment de la révélation, avait appris à tous les peuples, puisque tous ont cru un Dieu rémunérateur et vengeur, une ame immortelle et un monde à venir ?

---

(1) L'auteur a eu, avant de mourir, la consolation de voir la religion rétablie dans tout son lustre par le génie qui préside aux destinées de la France depuis le 18 brumaire. (*Note de l'Éditeur.*)

Il est donc de fait (et ce qu'il y a de bon, c'est que nos *philosophes* eux-mêmes ne peuvent pas toujours nier les faits) que l'on avait de tems immémorial trouvé la réponse à ces questions que Diderot et son sceptique regardent comme si indifférentes, et que la conscience a enseigné à tous les hommes ce que la *philosophie se pique* seule d'*ignorer*. Ne serait-ce pas déjà une présomption morale assez plausible, que la réponse du sens intime de tous les hommes vaut un peu mieux que l'*ignorance* de nos *sages*, qui n'affectent que celle-là, et qui d'ailleurs savent tout, excepté ce que savent tous les hommes? Je sais que ces *sages* vont répondre par un seul mot qui répond à tout : *Préjugés*. Je pourtais répliquer par un vers fort beau, et qui pour eux n'est pas d'un homme *à préjugés*, puisqu'il est de Voltaire :

> La voix de l'Univers est-elle un préjugé?
> IRÈNE.

et il s'agit précisément d'un point de morale..... Mais à quoi pensé-je? J'oublie que ce même Voltaire que les Chrétiens appellent un impie, Diderot l'appelait un *cagot*, et Helvétius un *cause-finalier*. Vous m'avouerez qu'avec ces sortes de gens on ne peut jamais savoir sur quoi compter. Au reste, Voltaire riait beaucoup de se trouver, sur la fin de

ses jours, un *cagot*, et il disait, le plus doucement qu'il pouvait, à son ami Helvétius, que *cause-finalier n'était pas une réponse;* et je crois qu'au fond cela est assez vrai. Nos adversaires disent aussi que *des vers ne prouvent rien.* Oui, comme vers; mais rien n'empêche qu'ils ne prouvent comme pensée, et celle-là est d'un grand sens; elle rentre dans un axiôme de l'ancienne philosophie, que j'aime à redire d'autant plus, qu'il sonne mal aux oreilles de la nouvelle : *Consensus omnium lex Naturæ putanda est.* « Le sentiment » unanime de tous les hommes doit être regardé » comme une loi de la Nature. *Cic.* » De plus, si les poètes ne sont pas tenus de prouver, des philosophes y sont obligés; et s'il peut être beau, quoique peu modeste, de contredire *la voix de l'Univers*, il n'est pas heureux de n'avoir pu encore y opposer que des objections sans conséquence, et des théories sans aucun fondement. Il n'est pas très-péremptoire de dire : « Ce que tout le monde croit » est un *préjugé* dès que nous ne le croyons pas, et » personne ne doit affirmer quand nous doutons, » ni douter quand nous affirmons. » C'est là tout le fond des démonstrations de nos *maîtres.* J'y vois bien une assez grande supériorité d'orgueil, mais aucune supériorité de raison; et jusqu'à ce qu'ils veuillent bien descendre à raisonner avec nous, ou

qu'ils prouvent du moins que la philosophie déroge quand elle raisonne, je me croirai en droit de dire que la leur est si prodigieusement ridicule, qu'il ne faut rien moins que tout le mal qu'elle a fait pour qu'il soit permis d'en parler sérieusement ; mais qu'en même tems le mal est si grand dans les effets, qu'il faut toute l'ineptie de la doctrine pour que l'on nous pardonne de n'en pas parler toujours avec le ton de l'horreur et de l'indignation.

Diderot, à l'appui de son scepticisme, cite Voltaire qui se moque de Pascal, parce que celui-ci regarde comme un état insupportable celui d'hommes qui seraient condamnés à ignorer leur nature et leur destination. Que Voltaire se moque tant qu'il voudra, la proposition de Pascal n'en est pas moins juste et conséquente. Quoi de plus naturel à l'être raisonnable, que le besoin de connaître ce qui lui importe le plus, et le regret de l'ignorer ? « J'aimerais autant, dit Voltaire, m'affliger de n'avoir » pas quatre pieds, quatre yeux et deux ailes. » Je serais tenté de croire que ce n'est pas sans quelque malice que Diderot a cité ce passage, et qu'il voulait faire rire aux dépens de ce *cagot* de Voltaire. On peut douter qu'on ait jamais imaginé une parité de cette espèce. Il est rigoureusement conforme à la raison de l'homme de s'interroger sur sa nature et sa destination, et de chercher au moins ce que

là-dessus sa raison peut lui enseigner; et celui-là au contraire l'aurait absolument perdue, qui s'affligerait de n'avoir pas des ailes, etc. Le rapprochement de deux choses si opposées n'est pas plus raisonnable. La différence qu'il y a, c'est que le désespoir de n'avoir pas d'ailes suppose l'aliénation absolue; au lieu que donner deux choses contraires pour deux choses identiques ne prouve que cette absence momentanée de tout bon sens, qui fait dire une sottise, une folie sans être ni un fou ni un sot. Mais quand ces sottises et ces folies se multiplient au point de remplir des volumes et de faire une partie considérable des ouvrages d'un homme qui d'ailleurs a montré, dans d'autres genres, non-seulement un esprit rare, mais un talent du premier ordre; quand il y a joint une multitude de mensonges d'une telle audace, qu'il n'y a d'autre difficulté à les réfuter, preuve en main, que la lassitude et le dégoût de dire sans cesse : Vous avez menti, que peut-on en conclure? si ce n'est que la *philosophie* moderne a jeté sur un grand-homme qui a eu le malheur de s'y attacher, cette inévitable malédiction qui devait la suivre partout; et c'est ce que vous déplorerez avec moi quand ce même Voltaire que vous avez si souvent admiré avec moi, paraîtra devant vous à son rang comme *philosophe*.

Vous avez déjà vu combien il était sujet à se contredire,

contredire, même en critique, tant il était dominé par une imagination rebelle à toute espèce de frein. Ce doit être pis en philosophie; et ici, par exemple, ce même écrivain qui défend contre Pascal l'insouciance du scepticisme, ailleurs la trouve stupide et même impossible, sans doute parce qu'il était alors dans un de ces instans de bonne foi, qui obligent de parler comme on a senti. Le trait est frappant, et je n'aurai qu'à le transcrire et à l'abandonner à vos réflexions. Dans des entretiens (1) où, sous le nom d'un philosophe chinois, disciple de Congfutzée (celui que nous appelons *Confucius*), il disserte avec un prince de la Chine, sur la métaphysique et la morale, et l'instruit sur l'existence de Dieu et l'immortalité de l'ame, il lui dit : « Si vous abusez de votre raison, non-seu-» lement vous serez malheureux dans cette vie, » mais qui vous a dit que vous ne le seriez pas » dans une autre ?

LE PRINCE.

» Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie ?

LE PHILOSOPHE.

» Dans le doute seul vous devez vous conduire » comme s'il y en avait une.

(1) *Entretiens de Cu-Su avec le prince Kou.*

LE PRINCE.

» Et si je suis sûr qu'il n'y en a pas ?

LE PHILOSOPHE.

» Je vous en défie. »

Et il tranche le dialogue à ce mot, qu'on peut bien appeler celui de la conscience. Il est également sûr que ce mot sortait de celle de l'auteur, et accusait celle des sceptiques et des athées. Ce mot, *je vous en défie*, donnait pleinement raison à tous les moralistes et prédicateurs chrétiens qui ont tant de fois argué de faux la prétendue sécurité des impies sur l'avenir ; et pourtant celui à qui cet aveu échappe sans qu'il y pense, a traité cent fois de déclamations tout ce qu'ont dit sur cet article ceux que lui-même a justifiés ici d'une seule parole.

Ces contradictions si fréquentes ne m'étonnent nullement, et me paraissent même dans l'ordre. Mais ce que vous trouverez plus extraordinaire, c'est le passage suivant, qui, dans Diderot, doit le paraître encore bien plus à nos adversaires qu'à nous. « Lorsqu'on annonce au peuple un dogme qui » contredit la religion dominante ou quelque fait » contraire à la tranquillité publique, justifiât-on » sa mission par des miracles, le Gouvernement *a* » *droit de sévir*, et le peuple de crier : *Crucifige ! Quel* » *danger n'y aurait-il pas à abandonner les esprits*

» *aux séductions d'un imposteur ou aux rêveries d'un* » *visionnaire ?* »

Je n'examine pas encore comment l'auteur a trouvé le moyen d'appliquer à faux un principe généralement vrai, et cela en y comprenant le seul cas qui doit y faire exception. Mais avant tout, comprenez-vous que ce soit Diderot qui ait pu renverser alors en deux phrases ce code de *tolérance universelle*, le seul sacré pour nos *philosophes* tant qu'ils en ont eu besoin, et qu'ils ont foulé aux pieds comme tout autre dès qu'ils ont été les plus forts ? Comprenez-vous que ce soit Diderot qui, en les condamnant, se condamne lui-même, et porte contre eux et contre lui un arrêt si formel, si rigoureux, si motivé ? Certes, il ne pouvait pas se cacher que, dans ce même livre, à la même page, il attaquait *la religion dominante*, et par des *dogmes* qui contredisaient non-seulement cette religion, mais même la religion et la police de tous les gouvernemens du Monde, car où souffrirait-on qu'un citoyen criât : *Détruisez les temples ?* Il n'y a point de pays où ce ne fût un délit capital, et ce cri, vous venez de l'entendre dans sa bouche. Il ne *contredisait* pas moins formellement la religion de son pays en rejetant l'autorité des miracles, *dogme* qui tient même beaucoup de place dans ses *Pensées*, et dont il va encore être question. Et c'est lui qui crie

contre lui avec *le peuple : Crucifige !* c'est lui qui reconnaît dans le Gouvernement *le droit de sévir !* J'avoue qu'il m'est impossible de deviner ici son intention, ni de rien appercevoir qui puisse mettre d'accord ce qu'il écrit et ce qu'il fait, ce qu'il veut et ce qu'il doit vouloir. Je suis convaincu que personne, pas même nos *philosophes*, qui expliquent tout, ne pourrait expliquer une si étrange inconséquence. Dira-t-on que ce qui l'a emporté ici sur tout le reste, c'est la résolution de condamner Jésus-Christ, ses miracles et ses disciples, et de donner raison à leurs persécuteurs et à leurs bourreaux ? C'est la seule idée qui se présente d'abord, et d'autant plus que c'est ce qu'a fait depuis Voltaire et toute la secte en cent endroits. Mais Diderot vient tout de suite au-devant de cette interprétation, en ajoutant : « Si le sang de Jésus-Christ a crié ven-» geance contre les Juifs, c'est qu'en le répandant » ils fermaient l'oreille à la voix de Moïse et des » prophètes, qui le déclaraient le Messie. » Rien n'est plus vrai, et c'est parler comme l'Évangile. Mais si ces paroles décisives repoussent le soupçon d'avoir voulu tourner contre Jésus-Christ la sentence qu'il vient de porter, il en résulte une nouvelle inconséquence plus forte que toutes les autres, car l'auteur admet et consacre, par cet aveu, la seule exception opposée à son principe, et dont

il ne voulait pas ; et c'est à présent que je vais faire voir comment son principe, étendu jusque-là, est devenu faux, et comment lui-même, sans y prendre garde, en avoue la fausseté. En effet, si les Juifs ont été coupables de ne pas reconnaître dans Jésus-Christ le Messie annoncé par leurs prophètes, assurément ce ne peut être que parce qu'il manifestait dans ses œuvres tous les caractères que ces prophètes attribuaient au Messie, et ces œuvres, ces caractères, ne sont autre chose que des miracles ; c'est même ce que Jésus-Christ reproche à tout moment aux Juifs en termes exprès. Cependant Diderot va tout à l'heure rejeter, comme absolument nulles, les preuves tirées des miracles. Comment concilier des assertions si contradictoires ? D'un côté, le crime des Juifs est d'avoir méconnu le Messie malgré ses miracles prédits par les prophètes, comme devant leur montrer le Messie ; et de l'autre, les miracles ne prouvent rien. Ils prouvent si peu, que, malgré tous les miracles possibles, il faut pendre celui qui, en les faisant, *contredit la religion dominante.* Comme ce n'est pas ici un cours de théologie, vous me dispenserez de prouver contre Diderot et tous les sophistes du siècle, que les miracles constatés sont évidemment une œuvre divine, et par conséquent un témoignage irrécusable de la vérité, puisque le Dieu de vérité ne saurait

employer sa puissance en faveur du mensonge : c'est une thèse inexpugnable en bonne métaphysique; mais c'est aussi parce que la religion est appuyée sur cette colonne, que Diderot et consorts ont fait des efforts si multipliés et si vains pour la renverser. C'est là tout ce que nous pouvons voir ici, sans perdre le tems à mettre d'accord entre eux ni avec eux-mêmes des hommes qui n'y ont jamais pensé. Vous devez dès à présent les connaître assez pour n'en pas douter. Je puis ajouter que dans leur plan ils n'avaient pas plus le besoin d'être conséquens, qu'ils n'en avaient l'envie et le pouvoir. C'est pour édifier en quelque genre que ce soit, qu'il faut un ordre d'idées conséquentes. Pour détruire, c'est tout le contraire : il ne faut alors que suivre une seule idée, celle de la destruction. Le bien est dans l'ordre, et le mal dans le désordre. Le génie du mal est donc essentiellement le désordre en tout, et tel est aussi le génie de cette *philosophie* et de sa révolution.

Tout ce qui reste du passage singulier que j'ai cité, et ce qui est bon à retenir, c'est que Diderot a crié *crucifige* contre tous ceux qui *contredisent la religion de leur pays, eussent-ils fait des miracles.* Laissons se débattre contre lui ceux qui veulent que l'on puisse prêcher dans une même rue Jésus-Christ et Mahomet, Brama et Sammona-

codon, et qui appellent cela *tolérance*, *liberté de penser et droit de l'homme*. Nos soi-disant *philosophes* doivent être d'autant plus embarrassés de la sentence dictée par Diderot, d'autant plus sûrs d'être pendus de sa façon, qu'ils n'ont pas même encore *fait des miracles* ni essayé d'en faire, si ce n'est peut-être ceux de la révolution, qui, dans un sens, sont bien réellement des *miracles*, mais non pas à leurs yeux; et je ne sais si Diderot lui-même serait plus content de ceux-là que de tous les autres.

« Une seule démonstration (dit-il) me frappe » plus que cinquante faits. »

Peu lui importe que le bon sens lui crie : Votre proposition est insignifiante, car les *faits* sont aussi une *démonstration*, et aussi forte qu'il soit possible dès que les faits sont certains. Ou il faut admettre cet axiôme, fondement de toute philosophie, et particuliérement de la physique, ou il faut affirmer avec les pyrrhoniens qu'il n'y a pas de faits certains, et vous-même vous vous êtes moqué du pyrrhonisme. Qu'est-ce donc que Diderot a voulu dire? Encore une fois, ne le lui demandez pas; il ne s'agit que de ce qu'il a voulu faire, et il a voulu sapper en philosophie la preuve de fait, parce qu'il y a au Monde une religion fondée sur des *faits*, comme l'ont avoué Fontenelle, Montesquieu et

Jean-Jacques Rousseau (1). Voilà tout ce que Diderot a vu : le reste lui est indifférent. Il n'ignorait pas que tout homme capable de raisonner pouvait lui répondre : Achevez du moins votre proposition si vous voulez qu'on la comprenne. Voulez-vous dire qu'une seule démonstration vous frappe plus que cinquante faits *incertains ou faux ?* Ce serait une niaiserie. Il faut donc que vous disiez *plus que cinquante faits certains*, et c'est une extravagance, puisqu'il est reçu par tous les philosophes, que la certitude de fait équivaut à toute autre certitude. Mais Diderot savait aussi que, toute simple qu'est cette réponse, jamais un sot ne la lui ferait, et c'était assez pour lui et ses pareils. Quant aux hommes instruits, vous savez comme ils s'en débarrassaient : par un concert d'invectives et de calomnies, tant qu'ils n'ont pas eu d'autres armes ; et dès qu'ils ont eu la puissance, par ce décret très-*philosophique :* « Quiconque parlera *dans un autre* » *sens que nous* sera égorgé sur-le-champ. » On ne niera pas ce *fait*, il est trop public ; mais on répliquera que *le décret est rapporté.* Soit : je n'exa-

(1) On sait que Fontenelle disait du christianisme : *C'est la seule religion qui ait des preuves ;* Rousseau : *Les faits de Jésus-Christ sont plus attestés que ceux de Socrate ;* et voyez, dans *l'Esprit des Lois*, l'éloge du christianisme considéré en politique, et tout le bien qu'il a fait au Monde.

mine pas comment, ni pourquoi, ni à quel degré. Mais aussi, à défaut d'autre réponse, le concert d'injures a recommencé.....

Voulez-vous savoir pourquoi Diderot fait tant de cas d'une *démonstration*, quoiqu'il ne veuille pas de celle des *faits ?* « C'est, dit-il, graces à » l'extrême confiance que j'ai dans ma raison. » *Extrême* en effet : il faut en convenir. Cet amour-propre est très-naïf ; peut-être serait-il sublime s'il n'était pas assez universellement reconnu que cet amour-propre-là est de tout tems celui des sots, et ce qui est dans la tête de tous les sots ne devait pas se trouver sous la plume d'un homme d'esprit. Rien n'est pourtant plus commun chez nos *philosophes*, et nous verrons pourquoi quand nous en serons à Rousseau, qui en ce genre a été plus *philosophe* qu'aucun autre. Aujourd'hui je remarquerai seulement que c'est *graces à l'extrême confiance en leur raison*, que d'ordinaire les sots entendent si peu raison, et entendent si bien la déraison ; et je puis dire, comme Dacier, que *ma remarque subsiste*, car elle est vérifiée depuis le commencement du Monde.

Diderot s'adresse aux thaumaturges vrais ou faux, qu'importe ? « Pourquoi me *harceler* par des » prodiges, quand tu peux me terrasser par un » syllogisme ? » Je ne suis point un thaumaturge,

il s'en faut ; mais je dirais à Diderot : C'est votre faute si vous ne comprenez pas, 1°. qu'un prodige constaté renferme en lui-même un syllogisme ; 2°. qu'il est le plus *terrassant* de tous. C'est un argument en action, qui revient à ces paroles que je vais mettre en forme syllogistique pour vous complaire.. « Si Dieu m'a donné une puissance qui » n'est qu'à lui, et qui ne saurait être celle d'un » homme, très-certainement c'est Dieu qui m'en- » voie, et c'est sa parole que j'annonce. » La majeure est évidente. Passons. « Or, j'ai reçu de Dieu » cette puissance ; donc, etc. » — Prouvez la mineure, crieront aussitôt tous ceux qui m'entendent. Je la prouve. *Lazare, veni foras. Lazare, sortez du tombeau* (1) ; et un cadavre mort et enseveli depuis quatre jours, au vu et au su de toute une ville, se lève et sort de son sépulchre. Qu'en dites-vous, monsieur Diderot ? Cette mineure-là est-elle prouvée, et l'argument est-il en bonne forme ? Il reste, je le sais, à argumenter contre le mort, à lui soutenir qu'il ne l'était pas, comme un Anglais s'est diverti à soutenir à un homme bien vivant qu'il

(1) C'est ce miracle, le plus éclatant de tous ceux de Jésus-Christ, opéré devant une foule de spectateurs qui crurent en lui ; c'est l'effet qu'il produisit dans Jérusalem, d'après son incontestable publicité, qui détermina le Sanhédrin à faire périr Jésus-Christ, comme on le lit dans l'Évangile.

était mort en effet. Mais ce n'est pas ce dont il s'agit : j'ai prouvé ce qu'il y avait à prouver, qu'un véritable miracle n'est autre chose qu'un syllogisme, dont la majeure sous-entendue est démontrée en principe, la mineure démontrée en action, et la conséquence dans la raison de tous les hommes. Mais admirons, en passant, cette grande prédilection pour les syllogismes, affectée devant ceux qui n'y entendent rien, et cette grande attention à compter les syllogismes pour rien avec ceux qui savent en faire.

« Quoi donc ! te serait-il plus facile de redresser » un boiteux que de m'éclairer ? » *Did.*

C'est selon : en rigueur, je ne crois pas que les miracles admettent le plus ou le moins de difficulté, puisque tout est également possible à celui qui seul fait les miracles ; mais en me prêtant à la question de Diderot, je la trouve douteuse. C'est sans doute un prodige de redresser la jambe d'un boiteux ; mais ce pourrait bien en être un autre de redresser l'esprit d'un athée, et je ne voudrais pas répondre que le dernier ne fût pas le plus difficile.

« L'exemple, les prodiges et l'autorité peuvent » faire des dupes : la raison seule fait des croyans. » *Did.*

Il faut donc qu'il y ait dans le Monde deux *raisons* opposées l'une à l'autre, ou bien tous les

hommes les plus éclairés depuis dix-sept siècles, à compter de Tertullien et de S. Augustin, jusqu'à Fénélon et Massillon, ont été dénués de *raison*, et la raison *ne date que d'un siècle*, comme un bel-esprit vient de nous le dire très-positivement. Cette raison qui date d'un siècle est l'incrédulité; celle qui en compte dix-sept est la foi. Laquelle croire? Je m'en tiendrai (la révélation même mise à part) à ces paroles de l'Évangile : *Vous les connaîtrez par leurs fruits. A fructibus eorum cognoscetis eos;* et comme le fruit de la *raison* de nos *philosophes* n'a été autre chose que la révolution française, je suis en droit de conclure, avec l'Europe et le Monde entier, dont l'opinion n'est pas équivoque, que l'arbre qui a porté un tel fruit était empoisonné. Si mes adversaires ne trouvent pas bon que je m'appuie d'un texte de l'Évangile, je les prierai de ne s'en pas fâcher, puisque ce texte rentre absolument dans la pensée d'un *philosophe* des plus fameux de ce siècle, et à qui eux-mêmes ne contestent pas ce titre, J. J. Rousseau. C'est lui qui leur a dit (et ce n'est pas ce qu'il a dit de moins bon) : « Vous répétez sans cesse que la vérité ne peut » jamais faire de mal aux hommes; je le crois, et » c'est pour moi la preuve que ce que vous dites » n'est pas la vérité. » Si son argument était bon dès ce tems-là, que sera-ce donc aujourd'hui? La

Providence a pris soin de rendre la réplique impossible.

« Je ne suis pas chrétien parce que S. Augustin » l'était, mais je le suis parce qu'il est raisonnable » de l'être. » *Did.*

Messieurs, vous vous récriez : Quoi! Diderot se dit chrétien! Attendez; nous allons tout à l'heure avoir sa profession de foi en forme; vous saurez peut-être à quoi vous en tenir. En attendant souvenez-vous que Voltaire a fait en sa vie une cinquantaine de professions de foi, sans compter ou en comptant celle qu'il fit imprimer à Paris dans tous les papiers publics quelques mois avant sa mort. Nos *philosophes* disent que ce sont des *façons de parler, modus loquendi;* des *lazzis philosophiques* extrêmement plaisans; et en effet, quelques-uns de ceux de Voltaire en ce genre l'étaient beaucoup, et j'aurai occasion de vous les rappeler. Cependant il faut avouer que la phrase de Diderot n'a point du tout le ton d'un *lazzi;* au contraire, elle a celui de la vérité. Diderot parle absolument comme S. Paul : *Ne croyez ni à Apollo ni à Céphas, mais à Dieu. Sit rationabile obsequium vestrum. Que votre soumission soit raisonnable.* Vous voyez qu'il n'y a rien à redire aux paroles de Diderot, et qu'il est ici très-orthodoxe. Il ajoute :

« Je suis né dans l'Église catholique, aposto-

» lique et romaine, et je me soumets à ses déci-
» sions *de toute ma force.* » (Il ne s'agit plus que de savoir jusqu'où elle va.) « Je veux mourir dans
» *la religion de mes pères*, et je la crois bonne. »
(Pardonnez-lui ce mot, *la religion de mes pères.* Ce n'était pas encore alors un crime capital.) « Je
» la crois bonne *autant qu'il est possible à quelqu'un*
» *qui n'a jamais eu aucun commerce immédiat avec*
» *la Divinité, et qui n'a jamais été témoin d'aucun*
» *miracle.* » Comme nous ne savons pas jusqu'où allait pour lui ce *possible*, non plus que *sa force pour croire*, il se pourrait bien qu'il y eût ici du *laxxi* de nos *sages*, et vous en penserez ce que vous voudrez. Mais il ne s'en tient pas là; il nous assure qu'il a mis dans la balance *les raisons des athées*, des déistes, des Juifs, des Musulmans, de tous les sectaires, et enfin des Chrétiens. C'est ne rien oublier, et surtout *les raisons des athées* ont dû faire un grand poids. Vous attendez le résultat; le voici :
« Après de longues oscillations (il y avait de quoi),
» la balance pencha du côté du chrétien; mais avec
» le seul excès de sa pesanteur sur la résistance du
» côté opposé. » (C'est toujours quelque chose, et je crois, Messieurs, que vous n'en espériez pas tant.) « Je me suis témoin à moi-même de mon
» équité. Il n'a pas tenu à moi que cet excès ne m'ait
» paru fort grand : j'atteste Dieu de ma sincérité. »

Diderot seul pourrait nous dire ce qu'un tel serment valait alors pour lui. Quoi qu'il en soit, ni la balance, ni le serment, ni la profession *catholique, apostolique et romaine*, ni *la religion de nos pères* ne parurent au Gouvernement des œuvres aussi édifiantes que nos *philosophes* les trouvaient *gaies*, et l'auteur, ayant donné, peu de tems après, une brochure du même genre, fut renfermé assez longtems à Vincennes, où il fut d'ailleurs traité avec tous les ménagemens possibles (1), comme on sait, et n'en devint pas plus sage.

SECTION III.

Lettre sur les aveugles, à l'usage des clairvoyans.

Cette *Lettre*, qui attira enfin sur lui l'animadversion du ministère, plus d'une fois provoqué, est un de ces écrits insidieux où le matérialisme, n'osant pas se produire en dogme, s'enveloppe dans des hypothèses sophistiques, de façon qu'on puisse le deviner et le conclure. Elle fut composée à l'occasion d'un aveugle-né, du Puiseaux en Gâtinois, qui faisait alors quelque bruit par les avan-

(1) Il avait la permission, très-sûrement accordée dans les prisons d'État, de recevoir ses amis, et Rousseau parle des visites fréquentes qu'il lui rendait.

tages singuliers qu'il devait à l'exercice réfléchi de toutes ses facultés, qui lui avait appris à compenser, jusqu'à un certain point, celle qui lui manquait. Ce n'est pas en soi-même un phénomène très-rare que ce perfectionnement des sens fortifiés et enrichis de la privation même de celui qu'on a perdu, et des leçons de la nécessité. On sait jusqu'où les aveugles poussent la finesse de l'ouie, du tact, de l'odorat, en proportion du besoin qu'ils ont de suppléer la vue. Peut-être serait-ce, pour un vrai philosophe, une occasion de remarquer la bienfaisante prévoyance de l'Architecte suprême, qui dans la construction du corps humain nous a donné des organes si bien entendus dans tous leurs rapports possibles, que non-seulement ils sont d'une parfaite intelligence pour les mêmes actes, mais qu'ils peuvent au besoin se suppléer les uns les autres, au point que celui qui est privé de deux sens, peut encore sentir et exercer la vie avec les trois qui lui restent. Un physicien observateur aurait là une belle matière de recherches curieuses et de réflexions instructives sur les moyens de jouissance et d'industrie départis à l'homme avec une si sage munificence, que même l'imperfection nécessaire de la créature et les accidens qu'elle entraîne, suffiraient à prouver la perfection des lumières du Créateur, qui a tout prévu pour remédier à tout. Mais ce n'est pas là ce

que

que l'athée qui a le plus d'esprit, verra jamais dans l'aveugle qui a le plus d'adresse. Celui-ci, quoique fort intelligent, était encore loin d'un autre aveugle bien autrement célèbre, l'anglais Saunderson, qui professa les mathématiques à Cambridge, et donna des leçons d'optique. L'histoire des prodigieux efforts du génie de cet aveugle, et l'explication d'une machine qu'il avait inventée pour chiffrer au tact, font partie de l'ouvrage de Diderot, et c'est tout ce qu'il y a de bon. Le reste est un ténébreux amas d'inductions mensongères et de suppositions gratuites, qui tendent à réduire tout à l'action des sens pour anéantir celle de l'ame, et à faire de l'homme un pure machine pour faire de la morale un problême. L'auteur s'écrie : « Ah » Madame ! » (car c'est à une femme qu'il écrit, et le prosélytisme *philosophiste* s'adresse volontiers aux femmes). « Ah Madame ! que la morale de » l'aveugle est différente de la nôtre ! Que celle » d'un sourd différerait encore de celle d'un aveu» gle (1) ! et qu'un être qui aurait un sens de plus

(1) A ces paroles vraiment étranges et rares en ridicule, il partit de tous les coins de la salle un éclat de rire universel ; et ce ne fut pas, à beaucoup près, la seule fois que les citations produisirent cet effet, et souvent je ne puis m'empêcher de rire encore en les transcrivant. Hélas ! de tout tems la sottise a été en possession de faire rire ; mais com-

» que nous, trouverait notre morale imparfaite, » pour ne rien dire de pis ! » Que le pathétique de cette exclamation et ce ton de conviction profonde font un effet plaisant dans une phrase qui n'a aucun sens ! L'auteur croyait-il s'entendre ? Cela se peut ; mais qu'il eût été curieux d'apprendre de lui comment est faite cette morale des aveugles, si différente de celle des sourds, et ce que deviennent ces deux morales si différentes dans ceux qui sont à la fois sourds et aveugles, et dont il ne parle pas apparemment par discrétion ! Je n'ai pas l'espérance, non plus que l'envie, d'avoir jamais six sens, et tout ce que je demande à celui qui m'en a donné cinq, c'est de me les conserver jusqu'à la fin. Mais encore serait-on bien aise de savoir ce que serait la morale de six sens par rapport à nous qui n'en avons que cinq, et pourquoi, avec ces cinq sens, notre morale est si imparfaite et si vicieuse ? Comment surtout Diderot pouvait-il en savoir tant là-dessus, lui qui, après tout, n'en avait que cinq comme nous, tout *philosophe* qu'il était ? Eh ! mon pauvre *philosophe*,

---

ment la plus risible de toutes, précisément parce qu'elle était la plus sérieuse, celle de nos sophistes, a-t-elle fini par faire couler tant de sang et de larmes ? C'est là ce qui mérite d'être examiné, et ce qui attirera l'attention de la postérité.

faut-il te parler sérieusement ? Si, au lieu de tant de belles choses que tu vois dans les six sens, tu voyais ce qui est dans le sens commun qui n'est pas celui de la *philosophie*, tu comprendrais que tu viens d'anéantir, en quatre lignes, deux sciences sur lesquelles tu n'as cessé d'écrire bien ou mal, la morale et la métaphysique. Je veux croire que tu ferais bon marché de la première ; mais la seconde que tu invoques sans cesse, et dans laquelle tu te crois si fort, tu la connais donc bien peu, puisque tu nous assures que *la nôtre ne s'accorde pas mieux que la morale avec celle des aveugles*. Dis-nous donc, s'il est possible, ce que devient une science qui a l'évidence pour but, et qui pourtant dépend d'un sens de plus ou de moins. Dis-nous, quand il n'y a plus ni morale ni métaphysique, ce que devient la raison. Viens me parler d'évidence ; et je te répondrai par tes propres principes : ce qui est évident pour toi, ne l'est pas pour un aveugle. Viens me parler de morale (et toi et les tiens vous la nommez à tout moment dans vos écrits en faisant tout pour qu'il n'y en ait pas), et je te répondrai que tu te moques de moi avec ta morale ; qu'elle est *très-imparfaite pour ne rien dire de pis*, puisque nous n'avons encore que cinq sens, et que jusqu'à ce que nous en ayions six, comme cela ne peut manquer d'arriver un jour avec la *perfectibilité*

philosophique, ta morale et rien c'est la même chose. Et oseras-tu dire que je ne raisonne pas aussi bien que toi, quand mes raisonnemens ne sont que les conséquences immédiates des tiens ? Quelle chute pour un si grand moraliste et un si fier métaphysicien, de se voir enlever ses deux sciences, le tout pour avoir le plaisir de raisonner sur les aveugles comme un aveugle sur les couleurs !

Messieurs, quand on aura mis à nu toute la pauvreté d'esprit de nos soi-disant *philosophes* (et ce n'est pas celle de l'Évangile), tout ce qu'il y a dans leurs écrits de profondément inepte, caché sous un vain appareil de mots abstraits et de phrases ampoulées, qui en imposaient à l'ignorance et à l'inattention ; quand on aura détaillé, au moins en partie, l'incroyable quantité de bêtises proprement dites, renfermées souvent dans une seule phrase (et je dis bêtises par respect pour le mot propre qui est de devoir, et surtout ici), on aura honte pour le siècle où nous vivons ; qu'il ait pu être si longtems la dupe de charlatans si méprisables qu'ils n'étaient pas même en état de défendre leur masque, leur enseigne et leurs tréteaux, s'il y eût eu quelqu'un pour faire la police en philosophie, comme on la faisait au parnasse. Il faudra expliquer (et c'est par où je finirai) toutes les causes de cette tranquille et imperturbable possession de

l'absurde pendant tant d'années, de cette longue et incompréhensible impunité dont le vertige *révolutionnaire* a été la suite, et dont il doit être aussi le remède. Si ce dernier délire paraît beaucoup moins durable, et semble même se dissiper déjà quand le premier a eu tant de durée, c'est qu'il y a ici une différence essentielle, celle de l'absurde et de l'atroce, d'abord en spéculation, et ensuite en pratique; et si l'on a pu se tromper long-tems au premier, il n'y avait pas moyen de s'abuser long-tems sur le second. Si vous me permettez une de ces comparaisons familières qui n'en sont que plus sensibles, je dirai que c'est notre faute, et non pas celle de la Providence si, à force d'orgueil, d'obstination et de folie, nous l'avons obligée enfin de répondre à ses ennemis comme cet ancien Grec qui, impatienté de la déraison d'un pyrrhonien, finit par tomber sur lui à grands coups de bâton, et le força d'avouer, en criant, que les coups de bâton faisaient du mal.

Diderot montre pourtant quelque envie d'essayer des preuves et des exemples de cette disparité de morale et de métaphysique entre les aveugles et ceux qui voient. « Je pourrais (dit-il) entrer là-» dessus dans un détail *qui vous amuserait sans* » *doute*, mais que de certaines gens qui voient du » crime en tout, ne manqueraient pas d'accuser

» d'irreligion. » Quel excès de scrupule! Heureusement ce n'est qu'une précaution oratoire, et il nous offre au moins un échantillon de ce détail, si *amusant sans doute*, et qui devait l'être en effet, mais autrement qu'il ne l'imagine, à en juger par le peu qu'il veut bien nous en communiquer. Il eût été peut-être un peu étonné si, prenant la chose au sérieux, on lui eût dit d'abord qu'il pouvait bien y avoir réellement du *crime* à faire d'une puissance aussi respectable et aussi nécessaire aux hommes que la morale, une hypothèse dépendante d'un sens de plus ou de moins; mais, quoiqu'il lui eût été difficile d'en justifier seulement l'intention, soyez sûrs que c'est là une espèce de *crime* dont aucun de ces *philosophes*-là n'a jamais eu la première idée ni le plus léger scrupule. Quel est celui d'entre eux qui aurait jamais sacrifié ce qu'ils appelaient *une belle page*, *de belles lignes* à l'intérêt du Monde entier? Mais ici ce n'est pas la peine d'être sérieux au milieu de tant de ridicules, et vous allez voir dans les détails de Diderot, que s'il y avait de quoi *amuser sans doute* sa Dame, il y a peut-être aussi de quoi nous amuser avec elle.

« Je me contente (dit-il) d'observer que *ce grand* » *raisonnement*, tiré des merveilles de la Nature, est » bien faible pour des aveugles. » Représentez-vous ce qui certainement aura lieu quelque jour, Arle-

quin *philosophe* débitant cette incroyable balourdise, et les éclats de rire, les huées qui s'éleveraient de tous côtés. Je demande si ce n'est pas là, suivant l'heureuse expression des Anglais, *une sottise sterling*, c'est-à-dire, qui en vaut à elle seule plus de vingt; et, il faut être juste, je ne connais personne qui soit, en ce genre, aussi riche que nos sophistes. Faisons même grace à Diderot du mépris qu'il affecte pour *ce grand raisonnement* que tout à l'heure lui-même employait si victorieusement dans ses *Pensées*. Vous connaissez l'homme, et vous avez dû voir, ne fût ce que par l'article de Sénèque, que si on lui eût interdit les conrradictions, il est douteux qu'il eût pu écrire quatre pages de suite. Prenons-le donc tel qu'il est, *contenti sumus hoc Catone*, et voyons comment le Monde n'est plus une preuve de l'existence de Dieu, parce qu'il y a des aveugles. Encore s'il n'eût parlé que des aveugles-nés, qui n'ont jamais pu voir le Monde! Mais ceux-là sont en fort petit nombre, et ce n'est pas assez pour l'auteur. Dans tous les cas, serait-il donc si difficile de persuader à un aveugle-né l'existence du soleil, lorsqu'il y a une différence sensible entre le jour et la nuit, même pour les aveugles? Ne peur-on pas leur faire comprendre tous les bienfaits de la lumière seulement en opposant nos jouissances à leurs privations, à moins qu'ils ne nous

prennent tous pour des imposteurs ou des fous ? Cela serait extrêmement *philosophique* ; mais si nos *philosophes* sont souvent des aveugles, les aveugles ne sont pas d'ordinaire si *philosophes*. Leur premier vœu est de recouvrer la vue, leur plus grand regret d'en être privés. Il est donc démontré qu'ils ont l'idée de ses avantages. Eh bien ! c'est précisément parce que cette vérité est démontrée par le fait, qu'elle n'entre pas dans les raisonnemens de Diderot. Tous ces sophistes ont une tournure d'esprit particulière, et qui suffirait pour rendre compte de toutes leurs extravagances. L'apperçu le plus frivole, le plus vague, le plus gratuitement hypothétique, les frappe comme les autres hommes sont frappés de la vérité, et je dirai bien pourquoi : c'est que la vérité est à tout le monde, mais leurs apperçus sont à eux ; et plus ils sont obscurs, insignifians, contraires à toutes les notions de la raison générale, plus ils se savent gré de les avoir et de pouvoir en tirer parti. Diderot surtout est toujours comme en extase devant ses pensées ; il se confond et se perd dans l'admiration de leur étendue. Il avait coutume de fermer les yeux en parlant, comme pour se recueillir en lui et devant lui, pour appeler l'inspiration et contempler plus à son aise toute la beauté de ses conceptions. En le voyant, on était tenté de dire dans son style : « Profanes,

» ne le troublez pas; *il est sous le charme.* Il jouit » de ses idées, comme Dieu jouit de lui-même : » ne lui demandez pas de les rendre claires pour » vous. Est-il sûr qu'elles le soient pour lui, et en » a-t-il besoin ? C'est un prophète. Peut-être ses » idées ne seront-elles des vérités que dans des » milliers d'années; et la pensée du *philosophe* » n'habite-t-elle pas dans l'infini ? Qu'est-ce que le » réel ? Le réel est petit; c'est le possible qui est » grand, et le domaine du *philosophe* c'est le possi- » ble. Devant lui, qu'est-ce qu'une génération toute » entière en comparaison d'une expérience ? »

Ne croyez pas qu'en me divertissant un moment à contrefaire leur emphatique jargon, j'aie chargé la ressemblance. Je vous jure qu'il ne tiendrait qu'à moi de leur donner pour sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie, et qu'il suffit que cela ressemble à l'admiration pour qu'ils prennent à la lettre tout ce que vous venez d'entendre. Je n'y ai mis que la forme : le fond est partout dans leurs écrits, et pendant cinquante ans ils l'ont pris et donné pour du sublime, et, qui pis est, l'ont fait passer pour tel à la faveur de leur renommée, moitié réelle et moitié factice, de quelques talens plus ou moins médiocres pour écrire, et d'un talent plus ou moins grand pour intriguer. Vous avez dû voir notamment que ce que j'ai dit d'une *génération* et d'une *expérience*

est le résultat formel et positif de toute la *philosophie révolutionnaire*, le grand mot de la révolution mille fois répété de mille manières depuis Diderot jusqu'à Robespierre. Ah ! il doit être permis à la *génération* sut qui cette *philosophie* a porté son scalpel, de ne pas trouver l'*expérience* bonne ; et s'il a coupé les doigts de tous ceux qui l'ont si cruellement manié, en vérité cela était trop juste, et il ne faut rien moins que toute la charité chrétienne pour plaindre encore les anatomistes barbares que l'humanité doit détester.

Mais pour revenir de ces coupables aveugles qui nous ont fait tant de mal avec leur prétendue lumière, à ces aveugles innocens qui ne voient pas celle du soleil, quand même ils auraient de moins que nous cet argument en faveur de l'existence de Dieu, qu'est-ce que Diderot en pouvait inférer ? N'y a-t-il donc pas d'autres preuves, même pour des aveugles, pour peu qu'ils ne soient pas privés des yeux de l'esprit comme de ceux du corps ? Y aurait-il quelque chose de changé en métaphysique, parce que les phénomènes physiques seraient perdus pour quelques individus disgraciés de la Nature ? A-t-on jamais imaginé de mesurer l'intelligence humaine et l'autorité de l'évidence sur un vice accidentel d'organisation ? Si quelques aveugles ne rendent pas douteuse pour nous la réalité du jour,

peuvent-ils rendre plus douteuse la réalité des conséquences ? Cela est si prodigieusement absurde, que Diderot même n'a pas osé l'énoncer en termes si exprès ; mais, ou il n'a rien voulu dire du tout, ou c'est cela qu'il a dit, et je ne sais si la déraison a jamais été plus loin.

Il ne se tire pas mieux de l'autre exemple pris de la morale. Il soupçonne les aveugles *d'inhumanité*, parce qu'ils ne peuvent qu'entendre la plainte, et qu'ils ne voient pas couler le sang. Quelle puérilité ! Pour peu qu'eux-mêmes aient perdu du sang par une blessure douloureuse (et à qui cela n'arrive-t-il pas ?) ignoreront-ils qu'un homme souffre quand on leur dira que son sang coule ? Mais à considérer les choses en général, et comme doit les considérer la philosophie, l'impuissance et la faiblesse, qui est l'état naturel des aveugles, est la disposition la plus prochaine à l'humanité envers ses semblables, et par conséquent la plus éloignée de l'*inhumanité*. L'on est d'autant plus porté à plaindre et à secourir ses semblables, qu'on a plus besoin d'en être plaint et secouru ; et qui est dans ce cas plus que l'aveugle ? Il doit se défier plus qu'un autre de ceux qu'il ne connaît pas ; voilà ce qui est vrai ; mais il doit être aussi plus porté à la reconnaissance envers quiconque lui a prêté secours ; et qui peut dans l'occasion lui en refuser ?

« Quelle différence y a-t-il, pour un aveugle, » entre un homme qui urine, et un homme qui, » *sans se plaindre*, verse son sang ? »

Aucune assurément, car cet homme sera pour l'aveugle, comme s'il ne perdait pas son sang dès que vous écartez tout moyen de le savoir, et dès-lors vous prouvez doctement qu'on ne plaint pas le mal qu'on ignore. Mais cela est vrai de tout le monde, comme de l'aveugle ; et dans ce cas, où est l'*inhumanité?* Si ce n'est pas là une niaiserie, qu'est-ce que c'est? Et, n'en déplaise à ses admirateurs, Diderot y est fort sujet. Ici, par exemple, le non-sens se prolonge et se soutient merveilleusement. « Nous-mêmes ne cessons-nous pas de » compatir lorsque la distance ou la petitesse des » objets produit le même effet sur nous, que la pri- » vation de la vue sur les aveugles ? » *Diderot.* Eh bien ! voyez s'il sortira de son rêve. Il a juré de nous démontrer que ce qui nous est inconnu est pour nous comme n'existant pas ! Il y aurait du malheur à rencontrer quelqu'un qui s'avisât de révoquer en doute une pareille découverte, pas plus que celle qui a fait tant de fortune sur *le fameux Lapalisse :*

Hélas ! s'il n'était pas mort,
Il serait encore en vie.

Je défie qu'on nie la parité ; elle est parfaite.

Mais vous croyez peut-être que n'ayant rien dit il ne conclura rien, par la grande raison que rien ne produit rien : détrompez-vous encore. Ces gens-là savent faire quelque chose de rien. Diderot s'écrie tout de suite, comme s'il eût résolu le problème d'Archimède : « Tant nos vertus dépendent de notre » manière de sentir et du degré auquel les objets » extérieurs nous affectent ! » En vain, pour le réveiller, vous lui auriez crié aux oreilles : Mais songez donc que, dans l'exemple que vous citez, il ne s'agit pas de *manière de sentir* ni de *degré d'affection.* L'on ne *sent* rien et l'on n'est *affecté* de rien quand *la petitesse et l'éloignement des objets font sur nous l'effet de la privation de la vue.* Ce sont vos termes ; et si vous aviez envie de faire une exclamation, il fallait dire du moins : « Tant il est vrai que nous » ne pouvons exercer aucune *vertu* sur ce qui n'existe » pas pour nous ! » Vous aviez là une belle occasion de n'être pas contredit..... Messieurs, je puis vous assurer qu'on aurait perdu sa peine. J'ai connu l'homme ; je l'ai vu sur son trépied : sans faire la moindre attention à nos paroles (1), et les yeux

(1) Diderot, en conversation, ne répondait guère qu'à lui-même, et parlait volontiers tout seul au milieu de dix personnes. Cette habitude était chez lui si forte et si marquée, que la seule fois qu'il ait vu Voltaire (en 1778), celui-ci, qui avait eu peine à placer vingt paroles en deux

toujours fermés comme l'esprit, il aurait prononcé : J'ai conclu contre la vertu, et avec la même force de préoccupation que S. Thomas d'Aquin (s'il est permis de comparer un *philosophe* à un Saint) s'écriait à la table de S. Louis : *Conclusum est contra Manichæos. La conclusion est bonne contre les Manichéens.*

— Mais (dira-on) prétendez-vous nous donner Diderot pour un sot ?

Je ne suis pas moi-même assez sot pour le penser ; mais je vous le donne hardiment pour un de ces gens d'esprit qui ont écrit fort souvent comme s'ils n'en avaient pas. Le plus grand génie peut errer, je le sais ; mais, prenez-y garde, des hommes tels que Descartes, Leibnitz, Mallebranche, etc. ont pu se méprendre dans des matières abstruses et conjecturales, sans trop compromettre leur esprit. Au contraire, Diderot, Helvétius et autres sophistes ont déraisonné sans excuse et sans mesure, et ont paru ne rien voir là où le plus simple bon sens aurait vu clair, semblables à ces fakirs de l'Inde, qui ne voient pas devant eux parce qu'ils voient *la lumière céleste* au bout de leur nez ; et je vous dirai bien encore quelle était *la lumière céleste* de nos

---

heures, nous dit quand le *philosophe* fut parti : *Cet homme-là peut être bon pour le monologue, mais il ne vaut rien pour le dialogue.*

fakirs, et pourquoi ils ont débité tant de folies. Comme la vraie philosophie, qui n'a pour objet que de rechercher les vérités utiles aux hommes, peut fournir de bonnes pensées à des esprits médiocres, de même le *philosophisme*, qui n'a pour mobile que la vanité de renverser les vérités établies, n'est proprement que la recherche et l'étude du faux ; et en faut-il davantage pour faire dire à l'homme le plus spirituel mille absurdités et mille platitudes ?

Vous n'êtes pas au bout de celles que fournit à Diderot son aveugle, sur lequel il ne sort pas d'admiration, et vous allez juger s'il y a de quoi. Il l'a observé dans toutes ses affections, et il nous révèle avec une gravité indicible, « que l'embonpoint dans » les femmes, la fermeté des chairs, les avantages » de la conformation, les charmes de la voix, ceux » de la prononciation, la douceur de l'haleine, » sont des qualités dont cet aveugle fait grand cas. » Mais il me semble qu'avec de bons yeux on est assez volontiers sur tous ces points comme son aveugle, et ce n'était pas un aveugle qui demandait, dans une femme, *la peau*, *la voix et l'haleine douces*. A quoi donc revient l'observation de Diderot ? Je ne saurais même le soupçonner. Mais voici d'autres merveilles.

« Je ne doute point que, sans la crainte du châ-

» timent, bien des gens n'eussent moins de peine » à tuer un homme à une distance où ils ne le » verraient gros que comme une hirondelle, qu'à » égorger un bœuf de leurs mains. Si nous avons » de la compassion pour un cheval qui souffre, et » si nous écrasons une fourmi sans scrupule, n'est-» ce pas le même principe qui nous détermine? »

Il faut également se donner la torture, ou pour trouver de pareils apperçus, ou pour en comprendre le résultat. Supposons qu'il soit possible de tuer un homme à la distance où il paraîtrait aussi petit qu'une hirondelle; c'est un secret qui n'est pas encore trouvé : on le trouvera peut-être, et ce sera une belle invention. Mais s'il était vrai que, dans cette hypothèse, il en dût naturellement coûter moins pour tuer un homme que pour égorger un bœuf, il s'ensuivrait que naturellement il en coûte plus à l'homme pour être boucher que pour être assassin, en raison de la grosseur respective de l'homme et du bœuf. Quelle proposition! Comme ils honorent la nature humaine, ces grands *amis de l'humanité!* et comme il leur en coûte peu d'entasser des inepties pour le plaisir de la déshonorer! La fourmi, l'hirondelle, le bœuf et le cheval de Diderot ne prouvent rien de ce qu'il veut prouver. Si l'on plaint un cheval qui souffre, ce n'est pas parce qu'il est gros, c'est parce que c'est un animal domestique,

domestique, ami de l'homme, et utile à tout. Si l'on écrase la fourmi sans scrupule, c'est comme un insecte incommode et destructeur, et l'on tue sans scrupule, et même avec grand plaisir, un tigre et un léopard, parce que ce sont des bêtes féroces, quoiqu'elles soient d'assez belle taille, et qu'elles aient une très-belle fourrure. Mais que peut-il donc résulter de l'amphigouri de Diderot ? C'est une singularité dans nos sophistes (et celle-là n'est pas plus heureuse que les autres), que, lors même qu'ils sont le plus obscurs et le moins devinables dans leurs raisonnemens, il y a d'ordinaire quelque chose de parfaitement clair, et c'est la perversité d'intention. Ici rien n'est moins équivoque. Qu'est-ce que l'auteur veut à toute force ? Détruire le sentiment moral de la pitié, le mouvement naturel qui nous fait plaindre notre semblable quand il souffre. Ce sentiment, fondé sur les rapports les plus intimes de l'humanité, est peut-être le plus heureux que le Créateur ait mis en nous, parce qu'il supplée souvent les vertus, désarme le crime, et se fait sentir même aux plus méchans (les *révolutionnaires* toujours exceptés, comme de raison). C'est ce sentiment précieux dont la philosophie, l'éloquence et la poésie ont de tout tems fait les plus beaux éloges; c'est là ce que Diderot veut restreindre à une impression purement physique, à un mouvement tout

machinal, et c'est ce qui lui a suggéré d'attacher uniquement la pitié au volume des objets, et de faire disparaître le crime et l'horreur du crime en raison de l'éloignement des corps. Sans doute la Sagesse créatrice, en nous donnant une ame et des organes, a voulu qu'il existât une correspondance continuelle entre les impressions des objets et nos affections morales, et nous savons que la vue du sang, des blessures, des douleurs, les larmes et les cris de la souffrance et du besoin sont des sensations qui nous portent à compatir. Mais nous savons aussi que ce ne sont pas nos organes qui sentent, mais notre ame : il y a long-tems que cela est prouvé et convenu (1). Or, tout ce qui tient à l'ame, au moral, au spirituel, déplaît mortellement aux matérialistes, et, pour que tout cela ne soit de rien dans la pitié, ils nous disent par la bouche du *maître :* Vous vous imaginez, quand vous êtes touchés de pitié, que vous éprouvez un sentiment bon et louable en lui-même, et qui est d'un bon cœur. Désabusez-vous : machine que tout cela : tout dépend de la place qu'occupent les objets dans la

(1) Il y en a entre autres une preuve singulière et qui n'est pas douteuse. Il est de fait qu'en certain tems les personnes qui ont perdu un bras, une cuisse, souffrent dans le membre qu'elles n'ont pas.

rétine. Quoique le bœuf soit fort bon à manger, et qu'il soit très-permis de le tuer, vous y aurez toujours une répugnance extrême, parce que c'est un très-gros animal, et qu'il répand beaucoup de sang. Mais si vous parveniez, n'importe comment, à voir les hommes aussi petits que les hirondelles, vous n'auriez aucune peine à les tuer, et si votre père était aussi petit et aussi gras qu'un ortolan, et votre mère qu'une caille, vous trouveriez tout simple de les manger rôtis, car il n'en coûterait pas plus de les manger que de les tuer.

Si ce ne sont ses paroles expresses,
C'en est le sens.

VOLTAIRE.

Et il faut toujours en revenir au refrain de M. Jourdain : *La belle chose, que la philosophie !*

On a pensé, avec raison, que l'on pouvait tirer quelques instructions des réponses d'un aveugle à qui l'opération de la cataracte aurait rendu la vue, et qui exposerait fidellement ses perceptions graduées et ses jugemens sur les objets par ce nouveau sens, dont l'exercice lui était auparavant inconnu. On a cru voir là un moyen d'acquérir de nouvelles lumières sur l'action et les relations de nos sens, et sur la manière dont les uns corrigent les erreurs des autres. C'est aussi ce qu'on a fait plusieurs fois, et

non sans utilité, particuliérement en Angleterre, sur l'aveugle de Chéselden. Mais ce n'est pas l'avis de Diderot : cet homme, qui aime tant les expériences, ne se soucie nullement de celle-là, apparemment par le plaisir de contredire, ou parce que cette expérience contredisait trop son matérialisme. Quoi qu'il en soit, lui, qui tout à l'heure subordonnait la métaphysique à un sens de plus ou de moins, à présent *aime mieux écouter un métaphysicien sur la théorie des sens*, qu'un *aveugle sur les sensations qu'il aurait éprouvées en voyant.* Il y a ici confusion d'idées, car il est clair qu'on ne peut pas attendre la même chose de l'un et de l'autre : l'aveugle interrogé fournirait à l'observation des faits que lui seul peut savoir, et le savant en tirerait des conséquences que lui seul peut assembler, d'après les faits mûrement examinés, et d'après les témoignages comparés de plusieurs aveugles guéris. Mais ce n'est pas assez pour Diderot ; il veut qu'on lui donne l'aveugle à instruire, *et de longue main.* Et j'en devine aisément la raison, car Diderot eût appris à l'aveugle à ne dire que ce qui convenait à Diderot. Voici ses paroles : « Il faudrait peut-être » qu'on le rendît philosophe, et ce n'est pas l'affaire » d'un moment de faire un philosophe, même » quand on l'est. Que sera-ce quand on ne l'est » pas ? C'est bien pis quand on croit l'être. » Tout

cela est très-vrai : il ne s'agit que de l'application, qui aurait pu ne pas plaire à Diderot. J'avoue qu'il n'est ni aisé ni commun d'être un philosophe, ou d'en faire un ; mais, après tout, on avait de nos jours fort abrégé la difficulté. Avec Diderot, il suffisait d'être athée ; avec Voltaire, d'être incrédule, et ni l'un ni l'autre ne suppose un grand effort d'esprit. Aussi Voltaire écrivait-il que l'Europe était *peuplée de philosophes*. La belle peuplade ! Mais, d'un autre côté, Diderot gémissait qu'on eût *tout gâté en laissant en place le grand Être ;* et il fallait voir avec quel froid dédain on prononçait ce mot de grand Être !

Au reste, si Diderot y avait déjà renoncé quand il écrivit sa *Lettre sur les aveugles*, le passage que vous allez entendre est inexplicable. Si l'on dit que ce n'est qu'une ironie, quoi de plus inepte qu'une ironie qui ressemble si parfaitement à la persuasion ? Et s'il a voulu paraître persuadé en écrivant contre sa pensée, quoi de plus odieux qu'une hypocrisie qui n'a pas même d'objet, puisque rien ne l'obligeait d'être hypocrite. C'est à propos de la mort de ce fameux Saunderson, dont les dernières paroles furent celles-ci : *Dieu de Clarke et de Newton, ayez pitié de moi !* et un moment auparavant il avait passé en revue, avec un théologien anglais, le docteur Holmes, toutes les objections

contre l'existence de Dieu, qui leur avaient paru ce qu'elles sont, insoutenables. Sur quoi Diderot dit à sa Dame : « Vous voyez, Madame, que tous » les raisonnemens qu'il venait d'objecter au ministre, n'étaient pas même capables de rassurer » un aveugle. *Quelle honte* pour des gens qui n'ont » pas de meilleures raisons, qui voient, et à qui le » spectacle étonnant de la Nature annonce, depuis » le lever du soleil jusqu'au coucher des moindres » étoiles, l'existence et la gloire de son Auteur! » Ils ont des yeux dont Saunderson était privé; » mais Saunderson avait *une pureté de mœurs et une* » *ingénuité de caractère qui leur manquent.* Aussi » vivent-ils en aveugles, et Saunderson meurt » comme s'il eût vu. La voix de la Nature se fait » entendre suffisamment à lui à travers les organes » qui lui restent, et son témoignage n'en sera que » plus fort contre ceux qui se ferment opiniâtrement les oreilles et les yeux. »

Quand les prédicateurs chrétiens, d'accord avec les livres saints, ont attribué l'aveuglement de l'esprit, en matière de religion, à la corruption du cœur, nos *philosophes* les ont traités de calomniateurs, et ont vomi contre eux les plus furieuses invectives, et voilà que l'un de ces *philosophes* tient exactement le même langage! Qu'en dire et qu'en penser? Tout à l'heure l'argument tiré de

l'ordre de la nature visible était *nul pour un aveugle*, et à présent il a suffi pour se faire entendre à Saunderson, qui est né et mort aveugle! Diderot, dans cet ouvrage, est très-décidément matérialiste; n'était-il pas encore athée? Il est bien difficile de séparer l'un de l'autre, car si la matière est *nécessaire*, Dieu ne l'est pas. Que devons-nous donc croire? *Judica illos, Deus.* Passons à un autre ouvrage.

SECTION IV.

L'Interprétation de la Nature et les principes de philosophie morale.

Quand *l'Interprétation* parut en 1754, un journaliste estimé, Clément de Genève (1), en parla ainsi : « C'est un verbiage ténébreux, aussi frivole » que savant..... Il n'est presque intelligible que » lorsqu'il devient trivial. Mais celui qui aura le » courage de le suivre à tâtons dans sa caverne, » pourra s'éclairer de tems en tems de quelques » lueurs heureuses. »

---

(1) Auteur des *Cinq années littéraires*. (*Voyez* l'article *Critique* (*) dans le *Cours de Littérature*.)

(*) Le *Cours de Littérature* étant resté imparfait, cet article ne s'y trouve pas. (*Note de l'Éditeur.*)

Ce jugement est juste dans tous ses points. Jamais la Nature n'a été plus cachée que quand Diderot s'en est fait l'*interprète*. Il eût suffi, pour s'y attendre, de la prétention du titre. Ce mot d'*interprétation* suppose d'abord qu'il y a énigme, et en effet la Nature en est une dont le mot n'est connu et ne peut l'être que de son Auteur; c'est ce qui a été avoué de tous ceux qui auraient eu le plus de moyens pour y pénétrer, si cela eût été donné à l'homme. Mais il ne faut pas attendre tant de modestie d'un écrivain qui débute par ces mots : *Jeune homme, prends et lis.* On eut raison de s'en moquer, et les amis de l'auteur eurent tort de vouloir les justifier. Quand on va parler de la Nature, il faudrait descendre du ciel pour avoir droit de dire : *Prends et lis.* De plus, ce n'est pas à la jeunesse qu'il convient d'adresser particulièrement des méditations sur la Nature : ce n'est pas l'étude de cet âge, qui ne peut encore s'y préparer que de loin. La philosophie, d'autant plus circonspecte qu'elle a plus médité, n'a pas ce ton impérieux d'un inspiré, ni cet air d'exaltation prophétique. On la permet aux poètes, oui : c'est à eux de rendre des oracles, ceux de l'imagination leur divinité, qui sont sans conséquence, et dont on ne croit que ce qui amuse. Cette espèce de délire est même nécessaire aux poètes pour se mieux per-

suader leurs fictions, et nous les rendre plus sensibles. Mais ce qui est chez eux l'enthousiasme de l'art, n'est qu'emphase et morgue dans les spéculatifs. Les Encyclopédistes prirent constamment ce ton pour un signe de supériorité : il n'y en a point de plus facile à prendre ; c'est celui qui est propre aux charlatans. Comment pourrait-il être celui des sages? Il n'y en a point qui soit plus familier à Diderot : c'est un des travers qui le caractérisent. Il prend pour une force de style l'arrogance des paroles, qui, loin de la suppléer, ne saurait même s'y joindre sans la gâter. Il insulte le lecteur, et c'est un mauvais signe ; c'est désespérer de le convaincre. Qu'arrive-t-il ? On veut être imposant, et l'on n'est que ridicule, surtout quand un titre tel que celui de l'*Interprétation* forme, avec l'ouvrage, le contraste le plus complet, et ne conduit qu'à une métaphysique quelquefois ingénieusement conjecturale, toujours très-hasardée, et souvent inintelligible : c'est la substance de ce livre.

Je passe sur ce qu'il donne lui-même pour des conjectures et des hypothèses en physique. C'est l'affaire des savans, et quoiqu'il les débite par fois avec autant de confiance que si c'étaient des prophéties, je n'ai pas oui dire que depuis quarante ans qu'il les a publiées, elles aient jamais rien produit. Je ne m'arrête qu'à quelques idées éparses

dans cet ouvrage sans plan et sans méthode, et dans lequel le faux, qui est de l'auteur, contredit souvent le vrai qui est aux autres. Quelquefois aussi ce vrai acquiert, sous sa plume, un degré d'énergie qui est celui de son talent, comme dans ce morceau sur les bornes de l'esprit humain, qu'ailleurs il a l'air de ne pas reconnaître. « Quand on vient » à comparer la multitude infinie des phénomènes » de la Nature avec les bornes de notre entende- » ment et la faiblesse de nos organes, peut-on ja- » mais attendre autre chose de la lenteur de nos » travaux, de leurs longues et fréquentes interrup- » tions, et de la rareté des génies créateurs, que » quelques pièces rompues et séparées de la grande » chaîne qui lie toutes les choses? La philosophie » expérimentale travaillerait pendant les siècles des » siècles, que les matériaux qu'elle entasserait, *de-* » *venus* à la fin, par leur nombre, *au dessus* (1) de » toute combinaison, seraient encore bien loin » d'une énumération exacte. Ne faudrait-il pas des » volumes pour renfermer les termes seuls par les-

(1) *Devenus au dessus* n'est pas français; il fallait dire arrivés au-delà. Je remarque cette faute, parce c'est une espèce de barbarisme de phrase. Il s'en faut d'ailleurs de beaucoup que la diction de Diderot soit habituellement pure et correcte.

» quels nous désignerions les collections distinctes
» de phénomènes, si les phénomènes étaient con-
» nus? Quand la langue philosophique sera-t-elle
» complète? Qui d'entre les hommes pourrait le
» savoir? Si l'Éternel, pour manifester sa toute-
» puisance plus évidemment encore que par les
» merveilles de la Nature, eût daigné développer
» le mécanisme universel sur des feuilles tracées
» de sa propre main, croit-on que ce grand livre
» fût plus compréhensible pour nous que l'Univers
» même? Combien de pages en aurait entendu ce
» philosophe, qui, avec toute la force de tête qui
» lui avait été donnée, n'était pas sûr d'avoir seu-
» lement embrassé les conséquences par lesquelles
» un ancien géomètre a déterminé le rapport de
» la sphère au cylindre! Nous aurions, dans ce
» livre, une mesure assez bonne de la portée des
» esprits, et une satyre beaucoup meilleure de notre
» vanité. Nous pourrions dire : Fermat alla jus-
» qu'à telle page; Archimède était allé quelques
» pages plus loin. Quel est donc notre but? L'exé-
» cution d'un ouvrage qui ne peut jamais être fait,
» et qui serait au dessus de l'intelligence humaine
» s'il était achevé. »

Il y a beaucoup d'esprit dans cette nouvelle démonstration d'une vérité d'ailleurs si souvent répétée. L'auteur a très-bien vu que la science qui cher-

che des principes et des résultats, doit être quelque jour comme accablée par la multitude des faits, et comme perdue au milieu des immenses matériaux amassés par les siècles. Le seul travail de la mémoire doit absorber alors celui de l'esprit; et à mesure qu'il y aura plus à savoir, il sera plus difficile de comparer. L'idée du livre écrit par l'Éternel me paraît belle et vraie, mais l'auteur ne s'est pas apperçu qu'il faisait un aveu dont la conséquence retombait sur lui et sur tous les incrédules. S'il a senti que l'œuvre du Créateur, expliquée même par lui, serait encore incompréhensible pour nous, il a donc saisi une fois cette vérité, qui, toute simple qu'elle est, semble avoir échappé à tous nos sophistes; que Dieu lui-même ne peut élever ici-bas notre raison, obscurcie par nos sens, jusqu'à la perception des idées infinies, qui sont celles du Créateur. Mais en ce cas l'incompréhensibilité n'est donc plus une objection contre ce que Dieu a révélé, non plus que contre ce qu'il a fait, dès que la révélation et les faits seront prouvés. C'est pourtant ce dont aucun de nos adversaires ne veur convenir, puisque, toujours réduits au silence par la réalité des faits, aussi bien démontrée que mal attaquée, ils se retranchent toujours dans ce que les mystères et les miracles ont en eux-mêmes d'incompréhensible. L'inconséquence est évidente, et c'est ce qui leur

ôte toute excuse, à moins que l'opiniâtreté n'en soit une.

Ce beau paragraphe de Diderot est placé immédiatement après celui où il assigne des limites très-prochaines à l'étude et au progrès de toutes les sciences naturelles : *Il ne donne pas un siècle à la géométrie ;* il compte l'histoire même de la Nature parmi les sciences qui *cesseront d'instruire et de plaire.* Je ne vois là ni connexion ni vérité. De ce que chaque science marche vers un terme qu'elle n'atteindra jamais, il ne s'ensuit nullement qu'elle cessera d'instruire ou de plaire. Cette manie de prophétiser *philosophiquement* a été fort commune dans ce siècle. On a imaginé de se réfugier dans l'avenir quand on ne pouvait pas tirer parti du présent et du passé, et il est sûr que l'avenir est un poste où l'on n'est pas aisément forcé. Mais cette manie a fait dire d'étranges choses ; et malgré la prédiction de Diderot, c'est parce qu'il y aura toujours à découvrir, qu'il y aura toujours un motif pour étudier, de l'agrément et de l'utilité à apprendre et de l'honneur à enseigner. En physique, par exemple, c'est justement parce que les causes générales sont inaccessibles, que l'on sera toujours curieux des faits particuliers. Si nous pouvions connaître les causes, tous les faits seraient dès-lors expliqués, et il serait indifférent d'en savoir plus ou

moins : la synthèse dispenserait de l'analyse. C'est en ce sens que la Sagesse a dit : *Mundum tradidit disputationi eorum. Dieu a livré le Monde aux opinions des hommes.* Si le Monde était dévoilé, il n'y aurait plus ni opinions ni disputes d'opinions.

Comment croite que l'Histoire naturelle en particulier deviendra jamais indifférente aux hommes pour qui elle a un attrait général, comme si Dieu eût voulu augmenter sans cesse en nous l'admiration de ses œuvres par le plaisir de les étudier, et l'idée de sa grandeur par l'impossibilité de les comprendre. Qui dira plus haut et plus souvent que le naturaliste : *Magnus Dominus*, le Seigneur est grand ? Prédire le tems où l'on cessera d'observer, c'est prédire le tems où l'homme n'aura plus de curiosité ; ce qui ne pourrait arriver que quand il saurait tout ou ne voudrait plus rien savoir ; et, dans le premier cas, l'homme serait un Dieu ; dans l'autre, une bture. Diderot n'espère pas l'un, pourquoi suppose-t-il l'autre ? S'il convient que les choses n'ont pas de bornes, pourquoi en marque-t-il de si prochaines à l'érude des choses ? C'est se contredire bien étourdiment ; mais par bonheur les adages de ces *philosophes*, qui arrangent l'avenir comme le présent, ne dérangent point le plan de la Providence, et ne bornent pas plus ses bienfaits que nos facultés. Elle a été assez magnifique dans ses ou-

vrages, pour occuper les dernières générations des derniers âges du Monde, quelle qu'en soit la durée; elle a su y attacher un charme toujours renaissant pour la reconnaissance, et une richesse inépuisable pour nos besoins et nos plaisirs.

Ne serait-ce pas par aversion pour les causes finales, que Diderot veut nous dégoûter si tôt de l'Histoire naturelle? Il est certain que plus cette Histoire est approfondie, plus l'argument tiré de ces causes devient irrésistible, et c'est ce que Diderot ne saurait supporter. Il se déclare formellement l'ennemi des causes finales, et emploie toute son autorité, c'est-à-dire, le ton d'autorité qui est le sien, pour les bannir à jamais de la physique, où, malgré lui, elles tiendront toujours une très-grande place, et la place la mieux démontrée. C'est peut-être la plus notable absurdité où l'esprit humain soit jamais tombé, que de nier un dessein là où l'on oserait contester le rapport des moyens à la fin. Mais comme ce rapport, qui nous frappe comme le jour à midi, est un témoignage irrécusable que la Nature rend à son auteur, il est tout simple que des *philosophes* tels que Diderot, qui se servent quelquefois du nom de Dieu, dans leurs phrases, comme d'une figure de rhétorique, mais qui n'en veulent pas dans leur *philosophie*, ne s'accommodent nullement d'un dessein dans l'ouvrage

quand ils rejettent absolument l'ouvrier. C'est au moins, sous ce point de vue, être conséquent dans l'absurde; ce qui ne leur arrive pas toujours.

Où l'auteur a-t-il pris que les causes finales étaient *un système?* C'est un fait, non-seulement démontré en physique, mais d'une nécessité métaphysique, précisément comme le rapport des prémisses à la conséquence est nécessaire et essentiel en logique. Dès qu'il y a une connexion de la fin aux moyens, qui, dans les phénomènes naturels, suppose l'intelligence, le dessein de cette connexion (que l'on appelle cause finale) est aussi nécessairement renfermé dans les phénomènes, que la conséquence d'un raisonnement juste l'est dans les prémisses. On objecte que l'observation est susceptible d'erreur sur les phénomènes, et par conséquent sur les causes finales. Qui en doute? Mais nos connaissances sont-elles nulles pour être faillibles, et les sciences n'existent-elles plus, parce qu'il n'y en a pas qui ne puisse être fautive? On objecte l'abus qu'ont fait des causes finales ceux qui ont voulu en voir où il n'y en avait pas; et l'objection prouve contre ceux qui ont abusé, et nullement contre la chose. Enfin, Diderot tranche en ces termes par la méthode impérative : « Le phy-» sicien, dont la profession est d'instruire, *et non* » *pas d'édifier, abandonnera le pourquoi*, et ne s'oc-» cupera

» cupera que du *comment*. Le *comment* se tire des » êtres, le *pourquoi* de notre entendement : il tient » à nos *systèmes ;* il dépend du progrès de nos con- » naissances. »

Et où serait le mal que la physique pût à la fois *instruire et édifier?* Songez, Messieurs, que cette *édification* que l'on interdit ici au physicien, ne va pas plus loin que l'idée d'un Être suprême, d'un Dieu créateur, et appréciez, si vous le pouvez, l'espèce d'horreur qu'inspire à Diderot et à tous les athées cette seule idée d'un Dieu ! Jugez-en par cette inhibition si sévérement adressée au physicien : « Observe, si tu veux, la régularité des phé- » nomènes : c'est là nous *instruire ;* mais gardes- » toi d'y montrer jamais un dessein et une intel- » ligence ; *tu édifierais*, et *ce n'est pas ta profession* » *d'édifier.* » Le physicien qui n'aura pas l'honneur d'être athée (et ce mot, qui ne vous paraît qu'une ironie, est très-sérieux dans la secte), peut répondre à Diderot : « De quel droit ôtez-vous donc à ma profession un but moral, quand il n'y en a pas une qui ne s'honore de pouvoir en offrir un ? Depuis quand est-il défendu à la science de servir à nous rendre meilleurs ? Sans cela toute science n'est-elle pas vaine, au jugement même des sages du paganisme ? Quoi ! Voltaire veut que la poésie même, à qui l'on permet de n'être qu'agréable,

soit utile à la morale, sous peine d'être un *art frivole*, et Diderot ne veut pas que la physique puisse *édifier*. Il veut que le physicien explique la machine, sans dire un mot de l'intention de l'ouvrier. Malheureux ! tâchez donc d'empêcher qu'elle ne se manifeste par elle-même. Tâchez qu'elle ne se montre pas aux yeux de la raison, comme la lumière aux yeux du corps. Empêchez qu'une démonstration anatomique ne soit un assemblage de prodiges qui jettent les spectateurs dans l'extase; et quand ils auront été aterrés du merveilleux mécanisme nécessaire pour la seule circulation du sang, quand ils auront d'autant plus admiré l'invariabilité des effets, qu'ils auront été plus épouvantés de la fragilité des ressorts, mettez-vous à ma place, et venez leur dire : « Tout cela » est fort beau, il est vrai; mais si vous croyez que » les vaisseaux, les artères et les soupapes aient été » disposés ainsi pour que toute la masse du sang » passât par le cœur de cinq minutes en cinq mi- » nutes, et y renouvelât sans cesse la vie, vous » vous trompez beaucoup. Il y a ici quelque chose » de plus beau, dont vous ne vous doutez pas » parce que vous n'êtes pas philosophes : c'est que » tout cela s'est fait tout seul. »

C'est une consolation, Messieurs, que la haine contre Dieu nécessite absolument de si énormes

absurdités. J'accorderai que nos sophistes ont d'ailleurs plus d'esprit que celui dont Malherbe disait si plaisamment : *Dieu a là un sot ennemi.* Mais je vois partout un malheur attaché à l'athéisme, et qui suffirait seul pour en dégoûter ; c'est qu'il y a, pour les athées, un chapitre (et celui-là revient très-souvent), sur lequel celui d'entre eux qui aura le plus d'esprit sera toujours forcé de raisonner comme s'il n'en avait pas l'ombre, et cela est dur. On disait autrefois que les voleurs avaient une maladie de plus que les autres hommes, la potence ; et la révolution les en a guéris, comme cela était juste. On peut dire de même que les athées ont une maladie du cerveau que les autres hommes ne connaissent pas, et rien ne les en guérira jamais si la révolution même n'a pu en venir à bout.

Qu'est-ce encore que cette distinction du *comment* et du *pourquoi, dont l'un se tire des êtres, et l'autre de notre entendement?* Comme si le *comment* et le *pourquoi*, c'est-à-dire, les moyens et la fin, n'étaient pas également dans les êtres physiques ! comme si l'un et l'autre n'étaient pas également en eux le sujet sur lequel notre *entendement* opère par le jugement et la comparaison ! Et c'est à des *philosophes* qu'on est obligé de rappeler ces notions élémentaires que n'ignore pas le moindre écolier ! Il le faut pourtant, sans quoi les ignorans admire-

raient l'antithèse doctorale du *comment* et du *pourquoi*, d'autant plus qu'elle n'a ici aucun sens. Le *pourquoi*, nous dit-on, *dépend du progrès de nos connaissances*. Vous verrez que le *comment* n'en dépend pas ! vous verrez que l'exacte observation de la fin et des moyens, et des rapports qui lient l'un et l'autre, ne *dépend* pas du plus ou moins de sagacité et de science qu'on y apporte ! C'est cela même qui nous apprend pourquoi les causes finales ont éré plus d'une fois mal saisies ou gratuitement supposées. Quoiqu'elles exisrent partout nécessairement, parrout *indépendamment de nos connaissances*; quoique, dans toute mécanique, le rapport des forces à la résisrance, du ressort au frottement, du levier au fardeau existe, apperçu ou inapperçu, il est très-sûr que nous ne pouvons l'expliquer qu'en raison de nos connaissances. C'est cette explication qui *dépend de leurs progrès*, et nullement la chose même, et c'est un artifice de sophiste de substituer l'une à l'autre. Il n'est pas moins sûr que cette explication est plus ou moins facile, suivant que les causes finales sont plus ou moins clairement marquées dans chaque parrie de l'œuvre du Créateur, er qu'il en est même beaucoup qui doivent nous échapper, parce que nous n'en savons pas autant que lui, quoique nos *philosophes* en sachent beaucoup plus que lui. Mais parce qu'on ne voit pas

tout, ne voit-on rien ? parce que toute science a ses obscurités, n'a-t-elle plus ses démonstrations ? Quelle marche que celle de nos sophistes ! Ils se vantent de nous avoir appris à douter, et ils mentent, car c'est Bâcon, c'est Descartes, qui ont été les vrais précepteurs du doute raisonnable. Quant à eux, en deux mots, affirmer d'autant plus qu'il y a plus à douter, douter d'autant plus qu'il y a plus de raisons d'affirmer, c'est là tout ce qu'ils nous ont appris.

Que d'erreurs en quatre lignes de Diderot ! et il faut des pages pour les détruire ! Oui, et l'on a tort de s'étonner quelquefois de cette disproportion ; elle tient au principe fécond que j'ai exposé ci-dessus, à la nature de l'ordre et du désordre, et à leurs conséquences opposées comme leurs propriétés. Pour Dieu tout bien est facile, et le mal seul impossible ; pour nous le mal est toujours aisé en comparaison du bien : nous n'ordonnons rien qu'avec travail, et nous désordonnons d'emblée. Les matériaux de l'édifice qu'on élève et ceux de l'édifice qu'on détruit sont les mêmes : on détruit en quelques jours, et il faut des années pour construire. Vous renversez par terre une planche d'imprimerie en une minute ; pour refaire la feuille, il faut une journée. Le métier du sophiste est de brouiller les idées et les mots, comme des carac-

tères d'imprimerie jetés pêle-mêle. Et ne faut-il pas du tems pour tout remettre à sa place? Heureusement ce n'est pas un tems perdu; mais ce qui en serait un, ce serait de percer l'obscurité d'une foule de passages de l'*Interprétation*, où Diderot, en accumulant les généralités à perte de vue, paraît ne s'être rendu inintelligible que par une puérile affectation de profondeur. Tel est celui-ci, où il nous enseigne *la véritable manière de philosopher*. « Ce serait d'appliquer l'entendement à l'entende-» ment, l'entendement et l'expérience aux sens, » les sens à la nature, la nature à l'investigation » des instrumens, les instrumens à la recherche et » à la perfection des arts. » Je ne sais pas si quelqu'un sera tenté de se servir de cette *manière de philosopher:* il faudrait commencer par l'entendre, et malheur à celui qui croirait l'avoir entendu! Ce que je sais, c'est que par la suite Diderot lui-même (qui plus d'une fois a fait des aveux de cette espèce) convint qu'en relisant cet ouvrage, il ne l'avait pas toujours compris, et que, sur quelques endroits semblables à celui-là, qu'un jeune adepte se vantait devant lui d'entendre fort bien, il lui dit: *Vous avez donc plus d'esprit que moi, car je vous avoue que je ne les entends pas.*

Au reste, de ce ténébreux sublime il descend tout de suite au grotesque, et termine ainsi son

fastueux galimathias : « *Et l'on jetterait les arts au* » *peuple, pour lui apprendre à respecter les philo-* » *sophes.* »

Quoi ! vous riez, Messieurs ; vous n'êtes pas frappés de respect devant ce style imposant ! vous ne sentez pas la beauté de ce majestueux dédain ! *Jeter les arts au peuple*, comme on jette des ordures ! « Tenez, pauvre peuple, voilà ce qui vous » appartient. Notre *philosophie* est trop au dessus » de vous : nous la gardons. Les *arts* sont trop au » dessous de nous ; nous vous les jetons : ramassez. » Grand merci, *philosophe.* Je suis peuple ici, et je ramasse. Mais, Messieurs, ils n'ont pas toujours été si fiers ; c'est de Voltaire surtout qu'ils apprirent depuis à *jeter au peuple* leur *philosophie* même ; en la mettant à sa portée à force de libertinage, d'impiété grossière, d'obscénité et de dépravation ; et pour cette fois c'étaient bien des ordures en effet qu'ils lui *jetaient.* Vous savez trop combien de gens les ont ramassées, même sans être *peuple*, et moi qui vous parle, j'en avais bien ramassé quelque chose ; mais c'est pour cela même que je me fais un devoir de les fouler aux pieds devant vous et devant le Monde entier.

Avant de quitter cet ouvrage, encore un échantillon, s'il vous plaît, de ce pompeux fatras dont il est rempli, qui n'eût trouvé que des rieurs dans le

siècle du goût et du bon sens, et qui ne pouvait trouver des admirateurs et des apologistes que dans ce siècle de *philosophie*. L'auteur prétend bien justifier l'obscurité qu'on lui reprochait, et l'on ne peut s'y prendre mieux, car sa justification en est un modèle. *Obscurum per obscurius.*

« S'il était permis à quelques auteurs d'être obs-
» curs (dût-on m'accuser de faire ici mon apo-
» logie), j'oserais dire que c'est aux seuls méta-
» physiciens proprement dits. Les grandes abstrac-
» tions ne comportent qu'une lueur sombre ; l'acte
» de la généralisation tend à dépouiller les concepts
» de tout ce qu'ils ont de sensible. A mesure que
» cet acte avance, les spectres corporels s'évanouis-
» sent, les notions se retirent peu à peu de l'ima-
» gination vers l'entendement, et les idées devien-
» nent purement intellectuelles. Alors le philosophe
» spéculatif ressemble à celui qui regarde du haut
» de ces montagnes dont les sommets se perdent
» dans les nues : les objets de la plaine ont disparu
» devant lui ; il ne lui reste plus que le spectacle de
» ses pensées, et que la conscience de la hauteur à
» laquelle il s'est élevé, et où peut-être il n'est pas
» donné à tous de le suivre et de respirer. »

Je le crois, et descends bien vîte de la *montagne*, afin de *respirer* de la terrible phrase, et de la *conscience de la hauteur*, dont je suis tout essoufflé. Mais

si du *haut de sa montagne* Diderot avait été capable d'entendre quelque chose, je lui aurais humblement représenté d'en bas, que Locke et Condillac sont bien des métaphysiciens *proprement dits*, et n'ont point réclamé le privilége d'être *obscurs*, parce qu'ils n'en avaient pas besoin. Je lui aurais demandé comment des *notions* qui ne peuvent être que dans l'*entendement*, peuvent *se retirer vers l'entendement*; ce que c'est que des *spectres corporels*, puisque tout *spectre* est fantastique et n'a point de *corps*, et ce que sont les *corps* et les *spectres* à la métaphysique, qui ne considère point les *corps* ni les *spectres*..... J'allais lui faire encore bien d'autres questions; mais il était sur sa *montagne*, occupé *du grand acte de la généralisation, du spectacle de ses pensées et du dépouillement des concepts*. Je crois que nous ferons bien de l'y laisser, et de passer à un autre ouvrage, les *Principes de morale*.

C'est un petit traité fort court, et qu'on pourrait appeler élémentaire s'il était mieux pensé et mieux rédigé. Il parut en 1745, avant les *Pensées*, et ne fit pas à beaucoup près le même bruit, parce qu'il était infiniment moins scandaleux. L'auteur semblait alors essayer à la fois ses opinions et son talent, et je n'en fais ici mention que parce que j'y ai retrouvé des erreurs pernicieuses, qui annonçaient déjà un ennemi des bons principes, et qui furent

alors peu remarquées dans une série très-commune de propositions générales, tirées de tous les cahiers de philosophie que l'auteur pouvait avoir lus.

L'inexactitude et la confusion habituelle des idées et des mots se remarquent partout dans cet écrivain, même quand il ne paraît pas en abuser à dessein. Il veut expliquer la cause de nos erreurs en morale et en conduite, et il dit : « Si la volonté est » aussi essentiellement destinée à choisir le bien, » que l'œil à voir la lumière, d'où viennent ces » méprises fréquentes?..... C'est que les erreurs de » l'entendement en produisent dans les détermi- » nations de la volonté. »

A coup sûr il ne dit pas ce qu'il a voulu dire : il veut parler de la tendance *essentielle* que nous avons tous au bien-être réel ou apparent. C'est cela seul qui est vrai ; mais il est très-faux que la volonté (comme il le dit au même endroit où il se répète en d'autres termes) soit *invariablement déterminée à choisir le bien :* ce serait l'attribut d'une créature parfaite. Notre volonté est généralement mue vers ce qui lui paraît un bien, et pas même *invariablement* sous ce point de vue, puisqu'il n'est point du tout rare que la passion choisisse ce qui lui paraît à elle-même un *mal. Video meliora proboque, deteriora sequor;* et jamais ce mot de Médée n'a été argué de faux. Or, la passion n'est autre chose que l'énergie

de la volonté, et si cette volonté peut être une erreur, la volonté n'est donc rien moins qu'*invariable* dans le choix du bien. L'explication qu'il en donne n'est pas aussi fausse; mais elle n'est que partiellement vraie, et par conséquent très-insuffisante. Les *erreurs* de l'entendement égarent sans doute la volonté, et de là ce mot connu, que *le crime est un faux jugement*. Mais ce *faux jugement* vient tout aussi souvent de la volonté pervertie que de l'*entendement aveuglé;* car bien que l'un et l'autre soient des facultés très-distinctes de la substance qui pense et qui veut, toutes les deux agissent et réagissent continuellement l'une sur l'autre, et je penserais même qu'à tout prendre, la volonté, séduite sans cesse par les sens et l'amour-propre, porte dans notre esprit plus d'erreurs qu'elle n'en reçoit. Mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'esprit une fois obscurci de cette manière, devient plus mauvais encore que le cœur; il se fait l'avocat du vice, devient flatteur en devenant esclave, et se fait un jeu ou un devoir de justifier ce qu'au fond il n'approuve pas. Voilà nos orateurs de tribune, nos journalistes de révolution, nos sophistes de *république :* voilà l'homme.

Dans les paragraphes suivans, Diderot rassemble, et même avec autant de précision que de force, les preuves qu'on a données de la liberté de l'homme, et je ne l'observe ici que pour vous rappeler qu'il a

fait depuis un livre entier pour la détruire, *Jacques le Fataliste*. Voltaire en a fait autant. Ces variations, cette perpétuelle versatilité, sont un vice inhérent au métier de sophiste.

« L'homme est moins fait pour être *parfaitement* » *heureux* dans cette vie, que pour travailler à le » devenir. » *Did.*

L'impossible n'admet ni plus ni moins. L'homme n'est point fait pour être *parfaitement heureux* dans cette vie : ce serait donc une erreur que de chercher ce *bonheur parfait*, et surtout ce ne doit pas être celle d'un philosophe. La *volupté* des Épicuriens et le *souverain bien* des Stoïciens étaient également des illusions, l'une des sens, l'autre de l'orgueil, et, malgré les rêveries de ces deux sectes, la Nature seule a pris suffisamment le soin de nous convaincre qu'il n'y a point de bonheur parfait dans cette vie. C'est, je crois, de toutes les vérités morales la moins méconnue, tant elle est démontrée par le sentiment de nos misères. L'auteur a naturellement l'esprit si peu philosophe, qu'il ne s'est pas apperçu que ses propres expressions attestaient cette vérité qu'il oubliait. *Travailler à devenir heureux* prouve clairement l'absence du bonheur, car personne ne cherche ce qu'il a; et s'il faut le chercher dans cette vie, il est évident qu'il n'y est pas. S'il y était, s'il pouvait s'y trouver, il serait essentiel à notre être,

et dispenserait de toute recherche. Aussi dans les livres saints, dépôt de toute vérité, le bonheur s'appelle toujours *paix*, *repos*, *joie* (1); ce qui exclut toute idée de travail et d'effort. Ainsi pour s'exprimer, je ne dis pas même en chrétien, mais seulement en philosophe, il fallait dire : « Pour être » heureux, *autant qu'il est possible*, dans cette vie, » il faut travailler à le devenir *parfaitement* dans » l'autre. » La vie de l'homme ici-bas serait une inexplicable inconséquence sans la vie à venir, et rien n'est inconséquent dans ce que Dieu a fait. On entrera plus avant dans cette idée à mesure qu'on aura plus de vraie philosophie.

Quoique celle de l'auteur soit, dans ce petit ouvrage, le pur déisme, il ne laisse pas d'y avoir inséré des propositions très-favorables à l'athéisme, et particuliérement celle qui est la thèse favorite des athées, en ce qu'elle repousserait, si elle était vraie, le reproche le plus général qu'on leur ait fait, celui d'ôter toute base à la morale. Il dit avec eux, et d'autant plus affirmativement, suivant l'usage, que l'assertion est plus fausse : « C'est une » thèse incontestable, que *les lois naturelles sont*

(1) « Ils n'entreront point dans mon *repos*..... Entrez » dans la *joie* de votre Seigneur. ... C'est ici le lieu de mon » *repos* pour toujours, etc. »

» *suffisamment munies de sanction* par la raison qui » les découvre, et par l'intérêt de les pratiquer. » L'auteur devait d'autant moins adopter ici une pareille doctrine, qu'elle est l'opposé de celle des déistes, qui est celle de tout son livre; car ce sont les déistes eux-mêmes qui ont toujours soutenu, contre les athées, que sans un Dieu rémunérateur et vengeur, la morale n'avait pas de sanction. Aussi Diderot, pour échapper à leurs argumens, commence par définir très-mal le mot de *sanction*, et rien ne met les sophistes plus à l'aise que de définir mal.

« On entend par sanction le bien ou le mal que » le sujet craint ou espère du violement ou de » l'observation de la loi. » *Did.*

Non pas, s'il vous plaît. Ce que vous dites là est bien une suite de la sanction, mais non pas la sanction même : cela est très-différent, et la différence est très-importante. Je crois devoir appuyer sur la démonstration, quoiqu'il n'entre nullement dans mon plan de combattre en forme l'athéisme, sur lequel tout est dit en métaphysique depuis long-tems. *Conclusum est.* Mais il ne s'agit ici que de ses conséquences morales, et c'est une occasion de forcer les athées dans les retranchemens où ils combattent contre un principe majeur qui est la base unique, et heureusement indestructible, sur

laquelle repose tout l'ordre moral de l'Univers.

Et d'abord, pour rétablir les idées en définissant les termes, la sanction est le caractère d'autorité, imprimé à une loi en raison du droit et du pouvoir qu'a le législateur de punir les réfractaires; c'est ce qui est rigoureusement renfermé dans l'étymologie latine du mot (1), et ce qui est assez prouvé par son acception universelle. Or, appliquez cette définition, dans tous ses points, à Dieu et à la morale, vous verrez que l'un peut seul donner la sanction à l'autre.

Comment l'homme la lui donnerait-il ? Où est son droit et son pouvoir pour sanctionner les lois naturelles ? — *Sa raison.* — Depuis quand la *raison* d'un homme peut-elle commander à celle d'un autre ? Elle peut prouver. Peut-elle commander de se rendre à la preuve ? Il faudrait pour cela deux choses qui ne sont pas; que la *raison* de tous les hommes fût de la même force, et qu'elle fût une puissance habituelle sur tous les hommes. Mais les passions, les erreurs et l'ignorance, les mettez-vous de côté ? Un peuple peut se faire, par besoin, des *lois positives*, ou les recevoir d'un législateur, et

(1) *Sancire*, passer en loi, ordonner légalement. *Populus sanxit*, le peuple a ordonné, disait-on à Rome, parce que l'autorité du peuple faisait la *sanction.*

la sanction est dans la puissance publique et la volonté générale. Fort bien. C'est la théorie probable des Gouvernemens primitifs; mais quoique ces lois positives soient des conséquences plus ou moins imparfaites des lois naturelles, combien elles en diffèrent par leur nature! Autant que la conscience diffère des actes extérieurs. Les lois positives peuvent régler ceux-ci; que peuvent-elles sur la conscience? Rien, absolument rien. Et combien l'homme est plus souvent seul avec sa conscience, qu'en présence de la loi! Tout l'homme est dans le cœur : c'est une vérité éternelle; et le cœur est-il du domaine de la loi? Ah! cette haute extravagance devait exister une fois dans le Monde, il est vrai; mais il ne fallait pour cela rien moins qu'une révolution française. C'est elle seule qui a pu imaginer pour la première fois de faire entrer *l'amour et la haine* dans ce qu'il lui plaît d'appeler des lois; de prescrire *légalement* des sermens *d'amour et de haine*, comme s'il y avait des *lois* et des *sermens* pour les affections du cœur, essentiellement libres et indépendantes; de faire un délit de l'égoïsme, comme si un vice était un délit, comme s'il y avait des juges d'un vice, ou qu'une *loi* pût commander le désintéressement; de punir *l'incivisme*, comme s'il était possible qu'une loi caractérisât ce qui est *civique* ou *incivique*. Mais qu'est-ce que tout cela prouve?

prouve ? Qu'il fallait que la tyrannie, en voulant se faire législatrice, créât des délits arbitraires pour une oppression arbitraire. N'est-ce pas elle aussi qui a fait entrer, pour la première fois, dans la législation le mot de *vertu ?* Il appartient exclusivement à la morale ; mais il est à l'usage du charlatanisme, qui devait s'emparer du mot de *vertu* quand pour la première fois le crime a été législateur.

Les lois positives exclues, qui donc se fera l'arbitre de la conscience d'autrui ? — *La raison*, nous dira encore Diderot avec tous ses *philosophes*, et de là aussi, et d'après eux, la haute et très-haute extravagance de ceux qui ont prétendu très-sérieusement *gouverner les peuples par la raison*, comme si la raison d'un livre était la même chose que la raison d'un peuple (1) ! On a vu ce qu'elle était

(1) Voltaire, dans *Candide*, fait violer une femme par un matelot sur les débris de Lisbonne, renversée par un tremblement de terre ; et le *philosophe* Pangloss dit au matelot : *Mon ami, vous prenez mal votre tems, vous manquez à la raison universelle.* Le matelot répond : *Tête et sang, je suis matelot et né à Batavia. J'ai marché trois fois sur le crucifix dans trois voyages au Japon. Tu as bien trouvé ton homme avec ta raison universelle.* Aux termes près, c'est ce que répondra la passion dans tout homme à qui l'on n'opposera que la raison, et il n'est pas malheureux que ce soit un *philosophe* même qui nous en fournisse un exemple. Mais en

dans la France *révolutionnée*, et je ne manquerai jamais ces applications pour faire bien sentir que toutes les erreurs se tiennent comme toutes les vérités.

Reste, dans *la thèse incontestable* de Diderot, *l'intérêt de pratiquer la vertu*, et tout le monde sait ce que nos *philosophes* ont répété là-dessus, d'après tout le monde, sur les inconvéniens du vice et les avantages de la vertu, et ce qui avait été dit mille fois mieux par les moralistes et les prédicateurs chrétiens. Mais si cet enseignement est très-conséquent dans ceux-ci, même pour ce Monde, il est très-gratuit pour ceux qui ne reconnaissent pas le Dieu de ce Monde et de l'autre; et quoiqu'il ne soit point faux en lui-même, puisqu'en effet la vertu est bonne en elle-même, et le vice en lui-même mauvais, cet enseignement n'en est pas moins nul dans la bouche des athées, parce qu'il n'est

---

même tems il est bien singulier que ce soit un *philosophe*, un historien qui adopte ce conte populaire du crucifix foulé aux pieds, dont tous les gens instruits connaissent la fausseté. Il y a une bonne raison pour que la chose ne puisse pas être; c'est qu'on sait que les Hollandais ne peuvent pas même mettre pied à terre au Japon. Le commerce se fait dans la petite île de Dirma, au milieu du port, avec les précautions les plus humiliantes de la part des Japonais, mais sans que la religion y entre pour rien.

qu'une pétition de principe dans un système où il ne peut réellement y avoir ni *vice* ni *vertu*. Ainsi donc je leur réponds d'abord que ce prétendu *intérêt* dont ils parlent, n'est point une sanction quand même il pourrait s'accorder avec leur doctrine, attendu qu'un *intérêt* quelconque est un motif et non pas une sanction; qu'une sanction est invariable et imprescriptible, la même en tout tems et pour tous; au lieu qu'un *intérêt* et un *motif* varient à l'infini suivant les caractères, les affections, les circonstances, les lumières, etc. Vous en voyez la preuve dans les lois positives et dans la société : la crainte du châtiment ou du mépris, ces deux *grands mobiles* que vantent les athées sont d'une insuffisance attestée à tout moment, puisque rien n'est plus commun que d'échapper à l'un et à l'autre, ou en réalité, ou en espérance; ce qui revient ici au même pour l'effet, ou de braver tous les deux. Mais ce qu'il y a ici de plus terrible contre nos adversaires et contre leur *intérêt*, et leur *châtiment* et leur *mépris*, contre tous les moyens qu'ils veulent substituer à la sanction divine, et dont ils prétendent si mal-à-propos faire une autre sanction, c'est l'impossibilité où ils seront à jamais de répliquer un seul mot à tout frippon, à tout scélérat qui aura un peu de logique, et qui opposera les élémens de leur doctrine à la futilité ou à l'hypocrisie de leur morale. Je vais le

mettre aux prises avec eux, et vous jugerez s'ils peuvent s'en tirer.

« Que me voulez-vous? Vous êtes des *philosophes*, » n'est-ce pas? et moi aussi. Nous ne devons donc » pas nous servir de mots vides de sens. Que som- » mes-nous, vous et moi? Des machines orga- » nisées on ne sait par qui et comment, qui se » meuvent aujourd'hui, et cesseront demain de se » mouvoir; en un mot, des parties d'un grand tout » que nous ne connaissons pas plus que nous ne » nous connaissons nous-mêmes. C'est là votre *phi-* » *losophie*, et c'est aussi la mienne. Il s'ensuit as- » surément qu'en ma qualité de machine organisée » je ne dois rien à personne, comme personne ne » me doit rien; car, qu'est-ce que des machines » peuvent se devoir réciproquement? Je ne dois » donc rien qu'à moi; car si j'ignore comment » j'existe, je suis sûr que j'existe pour moi, pour » mon bien-être avant tout, et que par conséquent » ce qui est bien pour moi est le seul bien, n'im- » porte aux dépens de qui, à moins qu'il ne puisse » m'en arriver du mal, et je vous ai fait voir que » je n'ai rien à craindre. Je suis le plus fort, le plus » puissant; je puis tuer cet homme et prendre sa » dépouille, comme il pourrait faire s'il était à ma » place, et je n'ai pas peur qu'il m'en arrive aucun » mal, car c'est *un prêtre*, *un émigré*. Que venez-

» vous me dire pour m'en empêcher? Que peut-
» être un jour je ne serai pas le plus fort, et qu'on
» me pendra? Mais c'est un futur contingent très-
» incertain, et le gain que je vais faire est présent,
» certain; et me conseillerez-vous de balancer sur
» le choix? Cela ne serait pas raisonnable. Que me
» dites-vous encore, que si je ne suis pas pendu,
» je serai méprisé, détesté? Détesté, que m'im-
» porte, tant que la haine est impuissante? Mé-
» prisé, pourquoi? parce qu'on méprise le mé-
» chant (car ce sont là vos paroles)? Mais qu'est-
» ce que le méchant? — Celui qui fait le mal. —
» Et qu'est-ce que l'homme bon? — Celui qui
» fait le bien. — Eh! ne vous ai-je pas prouvé que
» je faisais mon bien? Y en a-t-il un autre? Que
» je n'avais à craindre aucun mal; et y a-t-il un
» autre mal pour moi que celui qu'on pourrait me
» faire? S'il n'y a ni un autre mal ni un autre
» bien, comme cela est dans vos principes et dans
» les miens, que signifient ces mots de *vice* et de
» *vertu* dont vous vous êtes servis avec moi? Rien
» que des conventions sociales, comme mille au-
» tres; et que me font des conventions sociales
» quand je fais mon bien, qui est pour moi le
» seul, et qu'on ne peut me faire aucun mal?
» Qu'est-ce que le mépris dont vous me menacez?
» L'opinon des autres? Pourquoi donc serait-elle

» meilleure que la mienne ? Si les sots me mé-
» prisent en répétant les mots insignifians de *crime*
» et de *vertu*, les gens d'esprit m'approuveront
» pour avoir connu le seul bien réel, le mien. De
» plus ; mes chers *philosophes*, où avez-vous donc
» vu qu'on fût si méprisé quand on est riche et
» puissant ? Je serai très-certainement très-bien
» traité de tous ceux que je verrai. Que me font
» ceux que je ne verrai pas? Il ne vous manquerait
» plus que de me parler de remords ; mais vous ne
» l'oseriez pas : il y aurait de quoi rire, car c'est
» l'un de vous (1) qui m'a appris qu'*il n'y avait*
» *d'autre remords que la crainte du supplice*, et je
» suis exempt de cette crainte. D'ailleurs, quand
» il n'y a réellement ni *vice* ni *vertu*, comme nous
» le savons tous, il est clair que le remords est une
» chimère, un fantôme de l'imagination, un reste
» des idées de l'enfance, et ni vous ni moi ne
» sommes capables de donner dans ces niaiseries.
» Voilà bien toute votre prétendue *morale* réduite
» au néant. Ne m'en parlez donc plus si vous ne
» voulez que je vous croie assez imbécilles pour ne
» pas vous entendre vous-mêmes, ou que je croie
» que vous voulez faire de moi une dupe. Plus de
» *morale* encore une fois, je vous prie, et venez

(1) Helvétius.

» demain souper avec moi..... au Luxembourg..... »

Je défie tous les athées du Monde de trouver une réponse à cet homme. Il n'y en a point pour eux dans la logique. Ce n'est pourtant pas que j'aille aussi loin que Rousseau, qui va toujours trop loin en tout, et qui nuit à la vérité plus qu'il ne la sert. « J'ai long-tems cru (dit-il) qu'on pouvait avoir » de la probité sans religion. Je ne le crois plus. » Je crois que cela est possible, quoique fort rare; surtout si l'on donne toute l'étendue convenable à ce mot de probité, que l'on restreint d'ordinaire, et fort mal-à-propos, à s'abstenir du bien d'autrui. La probité véritable consiste à ne léser ni tromper personne en quoi que ce soit; et combien de gens qui ne voudraient pas prendre la bourse de leur ennemi, prendront sans scrupule la bourse de leur ami! Mais, dans tous les cas, un athée peut être un honnête homme selon le monde; c'est l'affaire de son éducation, de son caractère, de sa situation; mais il le sera indépendamment de sa doctrine, et même malgré sa doctrine, qui certainement ne lui impose aucune espèce de devoir; et c'est de la doctrine qu'il s'agit ici. Les exceptions personnelles ne font rien du tout à la question; elle est résolue dès qu'il est démontré que dans le système de l'athéisme il n'y a aucune espèce de sanction pour la morale, et c'est ce qui ne peut laisser aucun doute.

C'est en Dieu seul qu'est cette sanction. Il y a un autre juge pour celui que Dieu voit, que Dieu entend; et cette salutaire idée dont il est si difficile et même presque impossible à l'homme de se défaire entiérement, ce serait la philosophie qui voudrait la détruire! Jamais aucun homme raisonnable n'accordera les honneurs de ce nom à la folie de l'athéisme. Objectera-t-on que cette sanction divine n'empêche pas qu'il n'y ait des violateurs de la loi? Oui, cette objection, toute puérile qu'elle est, a été de tout tems la dernière ressource de nos adversaires. Qu'ils anéantissent donc aussi toutes les lois criminelles, car elles n'empêchent pas qu'il n'y ait des malfaiteurs (1). Comment peut-on se permettre des objections si plates, qu'il n'y a qu'à en tirer tout de suite la conséquence pour les réduire à l'absurde? C'est qu'on veut à toute force

(1) On reprochait au maréchal de Berwick sa sévérité contre les maraudeurs, et on lui représentait, comme ici, qu'il y en avait toujours, quoiqu'il ne leur fît point de grace. Le général feignit de se rendre à leurs conseils, et promit de fermer les yeux. Plusieurs coupables furent ainsi épargnés, et bientôt on s'apperçut que le prévôt avait ordre de ne point sévir. Au bout de huit jours, des compagnies entières étaient en maraude, et les conseillers *philosophes* furent les premiers à supplier le général d'en revenir à l'exécution de la loi.

rejeter comme inutile toute autorité morale et religieuse. Le beau projet! Il se manifestait de bonne heure chez nos bienfaisans sophistes, et c'est ce qui dictait à Diderot cette prière qui termine son *Interprétation*, et que par cette raison il n'est pas inutile de faire connaître ici.

Le commencement, tout-à-fait sceptique, ressemble à celle d'un *philosophe* de cette classe, qui disait en mourant : « *Mon Dieu* (*s'il y en a un*), » *ayez pitié de mon ame* (*si j'en ai une*). » Celui-là, comme vous voyez, ne voulait pas aventurer ses paroles, et ne faisait rien que sous condition. Diderot dit à peu près de même : « J'ai commencé » par la Nature, qu'*ils* ont appelée ton ouvrage, et » je finirai par toi dont le nom sur la Terre est » Dieu. O Dieu! je ne sais si tu es, mais je pen- » serai comme si tu voyais dans mon ame; j'agirai » comme si j'étais devant toi. »

Et moi, je dis avec le prophète : « O Dieu! » *votre puissance a convaincu vos ennemis de men-* » *songe* (1). » Je dis à Diderot : Si tu avais réfléchi sur tes propres paroles, tu n'y aurais vu que ta damnation. *Ils* ont appelée, dis-tu : *ils* est là évidemment pour tous les hommes, parce que tu as craint d'articuler une généralité qui t'effrayait.

(1) *In virtute tuâ mentientur tibi inimici tui.*

Mais quel peut être ton motif, pour révoquer en doute la croyance intime de tous les hommes? Ce ne peut être assurément que la crainte de te tromper avec eux. Tu ne pourrais pas en alléguer une autre. Mais d'abord, puisqu'il n'y a de ta part qu'un doute, n'y a-t-il pas une autre crainte plus fondée que celle de se tromper à peu près tout seul? Voilà pour la vraisemblance d'opinion. Voyons à présent l'effet moral. Dans le doute, s'il y a erreur, qu'y a-t-il à considérer avant tout? N'est-ce pas ce qui peut en résulter? Mais, par ce principe, qui est évident, te voilà sans excuse et sans ressource de ton aveu; car ne nous dis-tu pas, ne dis-tu pas à Dieu, que, même sans être sûr qu'il te voie, tu veux *penser et agir comme si tu étais devant lui?* Tu reconnais donc que l'idée d'un Dieu est le premier modèle et le premier motif de tout bien; et si pour toi cette idée, seulement comme possible et problématique, est encore la règle à laquelle tu te glorifies de te conformer, que sera donc pour toi-même, comme pour les autres, l'idée d'un Dieu réel et reconnu? Si le bien est déjà dans la seule possibilité, où est donc, où peut être le danger de la réalité? Par la raison des contraires, il ne peut y avoir de danger et de mal que dans ton doute, qui peut en mener d'autres à la négation, et pourtant tu publies ton doute! Tu es donc inconséquent

en raisonnement et en morale à la fois ; tu prends évidemment le plus mauvais parti pour toi comme pour les autres. Diderot, tu disais à Rousseau (1) : *Quoi ! vous croyez en Dieu, et vous porterez ce crime à son tribunal !* Ne pourrait-on pas te dire : Quoi ! vous croyez Dieu possible, et vous ne craignez pas de porter devant lui le crime d'avoir publiquement mis en problême ce que vous-même reconnaissez être le principe de tout bien moral ! *Mentita est iniquitas sibi. L'iniquité a menti contre elle-même.*

« Si j'ai péché quelquefois contre ma raison ou » contre ta loi, j'en serai *moins satisfait* de ma vie » passée, mais je n'en serai pas *moins tranquille* » sur mon sort à venir, parce que tu as oublié ma » faute aussitôt que je l'ai reconnue. »

On a poussé l'extravagance jusqu'à reprocher en même tems aux Chrétiens des idées outrées de la miséricorde de Dieu, faites pour rassurer les coupables ; et des idées également outrées de sa justice, faites pour porter le désespoir dans les cœurs ; et l'impossibilité d'accorder deux reproches qui se détruisent nécessairement l'un par l'autre, suffit

(1) Lorsque Rousseau l'accusa faussement d'un abus de confiance, dont Diderot était justifié par des témoignages irrécusables. (*Voyez* les *Confessions.*)

pour justifier la religion, et arguer d'ignorance ou de mauvaise foi ceux qui la calomnient. Mais que n'aurait-on pas dit (et pour cette fois avec raison) si jamais un Chrétien avait fait si bon marché de la clémence de Dieu aux dépens de sa justice? Graces au ciel il n'y en a pas un qui se pique de cette grande *tranquillité* de Diderot. C'est quelque chose sans doute, de *reconnaître* sa faute; c'est par où il faut commencer, et Diderot en parle comme s'il n'y avait rien de plus commun. Ce n'est pas du moins parmi nos *philosophes*, qui sûrement n'y sont pas sujets. Mais ne faut-il pas de plus repentir et réparation? Diderot n'en dit pas un mot : les lois humaines ne connaissent pas le repentir, mais elles exigent toujours la réparation; et celui qui met ainsi la justice divine au dessous de la justice humaine, connaît et juge l'une comme l'autre.

« Je ne te demande rien dans ce Monde, car le » cours des choses est *nécessaire* par lui-même si tu » n'es pas, ou par ton décret si tu es. »

C'est trancher net. C'est dommage que l'idée de *nécessité*, très-comptéhensible et métaphysiquement démontrée dans l'essence du premier principe, soit une absurdité gratuite, un mot vide de sens dans les autres êtres. Peu importe à celui qui ne veut rien prouver aux hommes ni *rien demander* à Dieu : l'un vaut l'autre.

« J'espère (1) à tes récompenses dans l'autre » Monde s'il y en a un, quoique tout ce que je fais » dans celui-ci je le fasse pour moi. »

C'est peut-être la première fois qu'on a voulu *être récompensé de ne rien faire que pour soi*; c'est une prétention toute *philosophique*, mais elle suppose une générosité qui n'est pas du tout divine, car elle n'est pas raisonnable; et c'est précisément de ces hommes-là que Jésus-Christ a dit dans l'Évangile : *Ils ont reçu leur récompense ; receperunt mercedem suam*, et cela est juste.

« Si je fais le bien, c'est sans effort; si je laisse » le mal, c'est sans penser à toi. »

Philosophe, vous êtes aussi conséquent dans vos prières que dans vos raisonnemens, comme s'il vous arrivait aussi souvent de prier que de philosopher. Tout à l'heure vous promettiez *d'agir et de penser comme si Dieu vous voyait*, et dix lignes après vous *ne pensez* plus à lui. Ainsi, vous ne pouvez pas, même pour Dieu, vous faire l'*effort* d'être d'accord avec vous au moins dans la même page! Et vous êtes sûr de *faire le bien et de laisser le mal sans effort!* Il me semble pourtant qu'il peut en coûter quelque chose pour l'un et pour l'autre, et c'est même cette espèce de force qu'on appelle vertu. Apparemment

(1) *Espérer à* est un solécisme.

des *philosophes* tels que vous ne connaissent pas celle-là; mais vous nous permettrez aussi de croire qu'une vertu si facile peut n'être pas très-sûre. C'était du moins l'opinion des anciens sages, qui avaient placé la vertu *in arduo*, un peu plus haut que vous ne faites.

« Je ne saurais m'empêcher d'aimer la vérité » et la vertu, et de haïr le mensonge et le » vice quand je saurais que tu n'es pas, ou » quand je croirais que tu es et que tu t'en of- » fenses. »

Le dernier membre de la phrase est absolument inintelligible; car que peut signifier ce qu'on dit ici à Dieu : « Quand je croirais que tu es, et que » tu t'offenses du mensonge et du vice, je ne saurais » m'empêcher de haïr le vice et le mensonge. » Pour qu'il y eût ici quelque sens, il faudrait que la croyance en Dieu et la persuasion qu'il hait le mensonge et le vice pussent, de quelque manière que ce soit, être une raison pour qu'on ne les haïsse pas. C'est une extravagance monstrueuse, et qui pourtant est formellement renfermée dans les paroles de l'auteur, au point qu'il est de toute impossibilité de leur donner un sens, si ce n'est celui-là; et en même tems il est trop absurde pour être sa pensée. Que voulez-vous qu'on dise à des gens qui écrivent ainsi? *Fiat lux.* Mais comment ceux

dont le métier était de *faire la lumière*, sont-ils si souvent ténébreux ?

« Me voilà tel que je suis. »

Tel au moins que vous prétendez être. Ce serait bien le cas de vous rappeler le fameux *connais-toi toi-même* (1), que Juvénal dit être descendu des cieux pour sortir de la bouche de Socrate. Mais qu'est-ce que tous les Anciens devant un *sage* du dix-huitième siècle ?

« Portion organisée d'une matière éternelle, ou » peut-être ta créature ; mais si je suis bienfaisant » et bon, qu'importe à mes semblables que ce soit » par un bonheur d'organisation, par des actes » libres de ma volonté ou par le secours de ta » grace ? »

Cela peut ne pas *importer à vos semblables*, parce que, dans tous les cas, chacun ne répond que pour soi, mais cela pourrait vous importer à vous-même un peu plus que vous ne croyez, s'il vous plaisait d'y faire attention en raison de l'importance des objets.

L'auteur finit par recommander à ceux qui réciteront cette prière, *qui est* (dit-il) *le symbole de*

---

(1) *È cœlo descendit.*

Γνωθι σεαυτον.

Juv.

notre philosophie, de lire aussi le précepte suivant :

« Puisque Dieu a permis, ou que le mécanisme » universel (1), qu'on appelle destin, a voulu que » nous fussions exposés à toutes sortes d'événemens, » si tu es homme sage et meilleur père que moi, » tu persuaderas de bonne heure à ton fils qu'il est » le maître de son existence, afin qu'il ne se plai- » gne pas de toi qui la lui as donnée. »

C'est penser à tout ; et qui aurait cru que le chef-d'œuvre de l'amour paternel fût d'apprendre à son fils qu'il est *le maître* de se débarrasser de la vie quand il lui plaira ? La belle et consolante leçon et la douce philosophie ! « Mon enfant, *pardonne-* » *moi* de t'avoir donné la vie, car après tout tu » peux te l'ôter quand tu en auras assez. » Ces professeurs-là sont un peu comme le Timon d'Athènes, qui ne voulait recevoir de visites que de ceux

(1) Observez qu'il n'y a point de *mécanisme* qui ne suppose un machiniste, et qui par conséquent ne soit un effet et non pas une cause ; et pourtant ce *mécanisme*, cet effet, a pu *vouloir !* Et les matérialistes et les athées ne sauraient écrire une page sans se contredire ainsi dans leurs propres termes. Comment concevoir que des gens d'esprit consentent, pendant toute leur vie, à se payer ainsi de mots qui n'ont pas de sens ? C'est bien là une véritable malédiction, et la sagesse suprême est bien vengée, dès ce Monde, de ses aveugles ennemis.

qui

qui auraient envie de se pendre, et qui avait planté un fignier tout exprès pour leur commodité, s'engageant de plus à fournir la corde. Il était juste qu'il arrivât à point une révolution toute propre à faire fructifier ces honorables documens; aussi Dieu sait, et lui seul sait tout ce que depuis ce tems il y a de suicides en France : les journalistes sont las de faire mention de ceux qui sont publics, sans compter ceux que l'on cache, et l'on n'y fait plus même attention. Dès avant la révolution il était de mode de s'extasier en France sur l'héroïsme du suicide, et c'est là ce qu'on admirait le plus dans le génie anglais. Déjà même cette noble émulation avait gagné quelques têtes, et l'on avait vu deux jeunes gens (1) qui s'étaient brûlé la cervelle, en laissant un beau testament de mort, qui attestait qu'ils n'avaient eu d'autre motif, pour se tuer, que de faire preuve de *philosophie*. Ce qui était alors un événement n'en est plus un de nos jours, et la vanité française devrait être contente d'avoir surpassé les Anglais, au moins en ce point. Mais qu'est-il arrivé ? Les Anglais, par esprit de contrariété anti-gallicane (2), n'ont plus jugé à propos

(1) L'un d'eux s'appelait, je crois, *Bordeaux*. Tous les papiers du tems rendirent compte du fait, qui est authentique.

(2) On sait qu'il y avait à Londres une société appelée

de se tuer quand ils ont vu que les Français en savaient là-dessus autant et plus qu'eux. Il n'est presque plus question de suicide en Angleterre, et la Tamise et le pistolet ne sont plus les remèdes du spleen : ils en ont cherché d'autres, et ont bien fait.

A l'égard du *symbole* de Diderot, je ne sais s'il est à l'usage de beaucoup de gens; mais quand ce serait un homme qui aurait fait le *Pater*, en vérité j'aimerais mieux le *Pater*.

SECTION V.

De l'Éducation publique.

Au moment où la destruction des Jésuites laissait un grand vide dans l'instruction publique, et où l'on s'occupait à la fois des moyens de le remplir, et de quelques améliorations à effectuer dans le plan général des études; quand l'*Émile* de Rousseau venait de réveiller l'attention sur cet objet, Diderot aussi voulut être législateur en cette partie, et donna un petit Traité d'une centaine de pages sur l'*Éducation publique*. Vous croirez entendre ici un autre auteur, tant la religion tient une

---

les *Anti-Gallicans*, dont l'esprit consistait à contredire tout ce qui se faisait en France.

place éminente dans ce système d'études; mais vous ne devez nullement vous en étonner. C'était toujours le même homme, mais avec une autre ambition qui tenait aux circonstances. Il eût bien voulu que ce fût un *philosophe* qui eût l'honneur d'être le réformateur de l'instruction publique et de la discipline des colléges, et dès-lors il n'y avait pas moyen d'être extravagant et impie. Il fut donc ici assez habituellement raisonnable; ce qui vous prouve que cette classe d'hommes l'aurait été comme les autres si elle l'eût voulu, et qu'ils déraisonnaient par projet et par métier, beaucoup plus que par conviction. Diderot se crut d'autant plus obligé de se conformer ici aux idées générales, qu'il tenait beaucoup à son plan particulier, et ne désespérait pas de le voir adopté. Son ouvrage a du mérite; il y a même une partie très-bien traitée : c'est la première, celle qui contient la classificarion des objets de nos connaissances, l'une des meilleures que l'on ait faites, et où l'on reconnaît un homme à qui le travail de l'*Encyclopédie* avait donné l'habitude de l'analyse. Il y joint le mérite d'une diction nette, précise, souvent même énergique, et l'on voit que l'auteur avait soigné ce morceau. Mais il s'en faut de beaucoup que la seconde partie, celle où il en vient au choix et à la distribution des études classiques, soit aussi bien conçue; elle me paraît défec-

tueuse à bien des égards, et moins dirigée vers la perfection possible, que vers l'innovation gratuite : c'est là que l'auteur retombe dans son faible. Je crois devoir m'arrêter un peu sur ce sujet, qui me conduit à des observations dont peut-être on pourra tirer quelque fruit lors du renouvellement des études, qu'il nous est permis de ne pas croire éloigné.

Écoutez ce préambule, et vous verrez que Diderot aussi peut vous édifier comme un autre.

« J'appelle connaissances essentielles celles qui » ont des objets réels et nécessaires à tous les états, » dans tous les tems, et auxquelles rien ne peut » suppléer, parce qu'elles comprennent tout ce que » l'homme doit absolument savoir et faire, sous » peine d'être dégradé et malheureux. Elles se ré- » duisent à trois : 1°. la religion, par laquelle nous » devons commencer, continuer et finir, parce que » nous sommes de Dieu, par lui et pour lui; 2°. la » morale, pour se connaître soi-même et les autres, » ce que l'on peut et ce que l'on doit dans les cas » divers où il plaît à la Providence de nous pla- » cer; 3°. la physique, pour prendre une idée de » la Nature et de ses opérations, de notre propre » corps, et de ce qui fait la santé ou la rétablit, et » des arts divers qui augmentent l'aisance en adou- » cissant les ennuis.....

» L'homme a une ame à perfectionner, des de-

» voirs à obsetver, et une autre vie à prétendre. Il » est sous la main de Dieu, lié à une société et » chargé de lui-même. Or, le premier commande- » ment de Dieu est qu'on lui rende hommage de » toutes ses facultés, en travaillant selon l'ordre » de la Providence. La première loi de toute so- » ciété est qu'on lui soit utile pour acheter, par des » services, les avantages qu'elle procure. Le pre- » mier conseil de l'amour-propre (1) est d'augmen- » ter son bien-être par l'aisance que la raison per- » met, et la considération que le mérite attire. Il » faur donc que l'on abjure sa destination et son » existence, ou que l'on connaisse les œuvres de » Dieu et le culte qu'il exige, les droits de la Na- » ture et les ressources de l'économie, les lois de » sa patrie et les talens qu'elle honore, les moyens » de la santé et les arts d'agrément. Il faut adorer » Dieu, aimer les hommes, et travailler à son » bonheur pour le tems et pour l'éternité. Reli- » gion, morale, physique, ces trois objets se re- » présentent sans cesse et ne se séparent point. »

Lisez ce morceau chez tous les peuples policés, quels qu'ils soient, je ne dis pas seulement chez des Chrétiens, puisqu'il ne s'agit encore, dans ces pro-

(1) Qui n'est ici que l'amour de soi, réglé par la raison, comme cela est reçu dans la langue philosophique.

légomènes, que du besoin d'une religion, mais chez toutes les nations qui ont senti ce besoin, puisqu'elles sont civilisées; portez cet exposé des premiers élémens de toute éducation publique à Constantinople, à Ispahan, à Délhi, à Pékin, partout il trouvera un assentiment universel; partout on y reconnaîtra ce que la raison a fait sentir à tout le monde, et ce que tout Gouvernement a mis en principe et en pratique. Mais au lieu de cet exposé si sage, et auquel il ne manque rien que ce que le christianisme seul pourrait encore y ajouter, allez présenter à quelque peuple que ce soit les inconcevables amphigouris qui servent de préambule à tous ces prétendus plans d'éducation qui se succèdent sans cesse parmi nous, et qui ne sont que des plans d'extravagance, tous ces volumineux fatras où l'on fait des efforts si risiblement hypocrites pour paraître ne pas renoncer à la morale, en mettant de côté Dieu et la religion, et partout l'on demandera de quel hôpital de fous sont sorties ces scandaleuses rêveries, et quel est le peuple assez insensé, assez malheureux, assez abject pour qu'une pareille doctrine y puisse être publique, et soit même celle du Gouvernement. Portez où vous voudrez l'arrêté tout récent du corps administratif d'une de nos provinces, qui déclare en termes exprès (et je me suis fait un devoir de les recueillir pour

l'étonnement et l'horreur de la dernière postérité), que, *fidelle aux principes républicains, elle a soigneusement défendu aux instituteurs qu'elle a nommés pour les écoles publiques, de méler à leurs leçons rien qui puisse rappeler l'idée d'un culte religieux.* Partout on se demandera quel doit être l'état d'un peuple dont les magistrats parlent ce langage *au nom de la loi*, et ce que peut être une *République* (1) dont ce sont là les principes. La réponse ne pourrait être que l'histoire de la révolution toute entière, et j'avoue que la réponse même laissera encore une longue et très-longue admiration..... de l'éternelle sagesse, qui a voulu que la France tombât en délire, pour être digne de ses maîtres les *philosophes.*

— Mais, me direz-vous encore, voilà un de ces

(1) Je ne doute pas qu'on ne demande aussi un jour s'il est bien vrai qu'on ait pu s'exprimer en public comme je fais ici, et prêcher cette doctrine en 1797, sans être sur-le-champ jeté dans un cachot, fusillé ou déporté. C'est le fait : je ne puis que répéter de nouveau que tout cela fut textuellement prononcé, en y joignant même tout ce que l'action oratoire pouvait me fournir de moyens. Mais ceux là le comprendront, qui auront bien compris que jamais les méchans ne peuvent aller que jusqu'où la Providence veut qu'ils aillent. Ils *ajournèrent* leur vengeance, et ce ne fut que quelques mois après que cette Providence lui permit d'agir.

maîtres qui parle ici raison. — Oui, mais c'est sans conséquence, et il était si peu changé, que, dans le *Code de la Nature* que nous allons voir, et dans le *Supplément au voyage d'Otaïti* qu'on vient d'imprimer, rien ne peut se comparer à l'horreur et au mépris qu'il exhale, non pas seulement contre toute religion, mais contre toute loi morale, sociale et politique. Son exaltation de tête, qui ne faisait que croître en vieillissant, a marqué ses progrès dans les écrits de ses dernières années..... — Mais enfin, dans ce conflit perpétuel d'idées opposées, de quel côté était la conviction ? — Je l'ignore; mais il est beaucoup plus aisé d'expliquer la cause des paradoxes et des contradictions; elle est la même que celle de tant d'autres qui sont dans l'esprit humain, la vanité. C'est elle qui disait tout bas à Diderot, à Rousseau, à tous les sophistes : « Il faut faire du » bruit : pour en faire avec la vérité, il faut qu'elle » soit bien éloquente, et cela est difficile, et pourtant n'est pas extraordinaire, car c'est la route » battue, où le talent et le génie ont marché depuis long-tems. Ce qui frappe surtout, c'est l'extraordinaire; et quand on vient tard, il faut le » chercher. Or, quoi de plus extraordinaire que de » contredire hardiment la raison de tous les siècles? » Rien n'étonne la multitude comme l'audace de » la déraison : c'est le sublime pour les sots; et

» combien de sots diront : Il faut que cet homme » en sache plus que tout le monde, car il contredit » tout le monde. »

Cette petite harangue de la vanité n'a-t-elle pas dû être très-persuasive chez un peuple devenu fou de vanité, à une époque où elle était le premier et presque le seul intérêt social, le premier mobile des paroles et des actions, où l'on se disputait, où l'on s'arrachait les succès et la célébrité, non-seulement devant le public, mais dans chaque maison, dans chaque cercle, partout où il y avait concurrence ? Il est vrai que la raison dit aussi, quand c'est son tour de parler : Ils n'étaient donc que vains, ces *sages ?* Et quoi de plus petit et de plus puéril que la vanité ? Quoi de plus opposé à la sagesse, qui apprécie les choses à leur valeur ? Mais si cet orgueil ne paraît d'abord qu'une sottise dans son principe, voyez ce qu'il a été dans ses conséquences, et jugez si celui qui nous a dit que l'orgueil était la première source de tout mal, a bien connu l'homme et l'a bien instruit.

Quant au rang que donne l'auteur à la physique après la religion et la morale, sans doute il n'a pas voulu dire qu'il fût aussi *essentiel* d'être physicien que d'être éclairé sur la religion, qui est le fondement de la morale. Quoique, dans sa concision rapide, il ait négligé de s'expliquer suffisamment

pour qu'on n'abusât pas de ce rapprochement des trois choses qu'il nomme *essentielles*, il paraît trop sensé en cet endroit, pour que l'on puisse lui imputer cette erreur. On voit d'ailleurs dans le contexte de ce même passage, que ce qu'il marque comme *essentiellement* usuel dans la physique, c'est l'avantage général d'entrer dans les procédés ou les matériaux de tous les arts d'utilité ou d'agrément.

J'observe, et avec vérité, qu'excepté les sciences de pur calcul, telles que l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre, qui traitent des quantités et des grandeurs abstraites, toutes les autres sont plus ou moins dépendantes des faits. « Ce sont les choses » de fait qui font naître les idées. Sans la con- » naissance des faits, c'est une nécessité que l'on » raisonne faux ou en l'air, comme on le voit trop » souvent, même avec ce qu'on appelle de l'esprit ; » et au contraire, plus on a de faits, plus il est » aisé de juger, puisqu'on a plus de pièces de com- » paraison ; et plus on combine, mieux on se dé- » cide, mieux on agit. »

Diderot ne songeait guère que ce qu'il écrivait là était la condamnation formelle de cette prétendue philosophie, qui est si souvent la sienne, et qui, comptant pour rien les faits en tout genre, ne bâtit jamais qu'en hypothèses. La nature de l'homme, ce qu'il est par lui-même, et ce qu'il a

été dans tous les tems, ce sont bien là des faits, et des faits à *combiner* avec ce qu'il peut être en mieux, afin de juger à quel point et en quoi ce mieux est possible, et de se bien *décider* pour bien *agir*. C'est pourtant là ce qu'ont oublié, mais complétement oublié tous ces arrogans sophistes, qui depuis si long-tems ne nous parlent que de *refaire* l'homme. Eh ! plats charlatans, essayez d'abord votre science sur vous-mêmes ; tâchez au moins de vous *refaire* : il y aurait de quoi si cela vous était possible. Un (1) de leurs disciples ne vient-il pas de nous dire en propres termes : « Ce n'est » pas seulement une révolution politique que nous » avons voulu faire : nous avons voulu *recréer* » *l'entendement humain* (2), changer les idées, les

(1) Dans le journal intitulé *Clef des Cabinets*.

(2) Il est bon de remarquer ce que j'ai déjà remarqué en plus d'un endroit, le danger des métaphores follement outrées. C'est Thomas qui le premier se servit de cette hyperbole insensée dans l'éloge de Descartes, qui, selon lui, *recréa l'entendement humain*. Thomas ne se doutait pas que cette mauvaise figure de style, cette vicieuse exagération, serait un jour prise à la lettre, comme bien d'autres, car il ne faut pas s'y tromper : elle est ici dans un sens rigoureux, et l'auteur n'a pas voulu qu'on s'y méprît. Le fait d'aillleurs est d'accord avec les termes ; et l'esprit de la révolution, quand elle a *changé* le langage à force ouverte et sous peine de la vie, était bien véritablement de *changer les idées* si

» opinions, les sentimens, les mœurs, les cou-
» tumes, etc. » Vous l'entendez : *recréer l'entendement humain !* Et au dix-huitième siècle ! Il faut le lire pour le croire ; et pour croire qu'on l'ait pensé et *voulu* sérieusement, il faut toute notre révolution. Mais qu'après cette révolution même, on n'en soit pas encore revenu ! que ce soit la huitième année de cette révolution qu'on en soit encore là !..... Grand Dieu ! vous avez bien raison de détester l'orgueil : il est bien horriblement incorrigible. *Recréer l'entendement humain !* Et le commentaire qui suit, et où l'auteur développe toute l'étendue de la démence contenue dans ce peu de mots, comme s'il eût craint qu'on ne l'apperçût pas ! Certes, on ne dira plus désormais un orgueil diabolique, un orgueil infernal : on dira un orgueil *philosophique*, un orgueil *révolutionnaire*. Il est bien prouvé que celui-ci est fort au dessus de celui des démons. Les démons ne veulent du moins que le mal qu'ils peuvent faire ; mais nos *philosophes* veulent même celui qu'ils ne peuvent pas, que personne ne peut ; et sans les *philosophes* j'aurais cru que,

---

cela eût été possible, de *refaire la pensée*, de donner à l'homme un autre *entendement*, et ils n'y ont pas renoncé, ils le veulent encore plus que jamais, et jusqu'au dernier moment.

depuis qu'il a plu à Dieu de *créer l'entendement humain*, il n'y avait que le *père éternel* des petites maisons qui fût de force à le *recréer*.

Mais cependant qu'ont-ils effectué de ce qu'ils se vantent encore de *vouloir*, et à quoi ont-ils réussi ? A pousser la méchanceté humaine plus loin, beaucoup plus loin qu'elle n'avait encore été, c'est-à-dire, à rendre plus méchant ce qui déjà était méchant, à intimider ce qui était faible : voilà tous leurs succès. Mais d'ailleurs on a eu beau torturer en tout sens la nature pour la *révolutionner*, l'homme est resté ce qu'il était. Vainement comprimée et défigurée un moment à l'extérieur, la Nature a bientôt reparu de tous côtés ; elle a jeté et foulé aux pieds les masques hideux qu'on lui avait mis de force, et partout elle reprend ses traits et sa physionomie ; elle n'a point *changé* et ne changera point. Ses oppresseurs *philosophes* ne peuvent étouffer sa voix par les cris de rage qu'ils ne cessent d'élever contre elle, et ces cris ne font qu'attester l'impuissance de leurs efforts. Déjà leur place n'est plus tenable dans l'opinion : c'est dire assez que bientôt ils n'en auront plus aucune. Revenons, et continuons à nous édifier avec Diderot : cela n'est pas commun, et il en faut profiter.

« J'observe que la religion, la morale et la phy-
» sique, c'est-à-dire, toutes les vraies sciences, ont

» en effet chacune trois parties bien distinctes, dont » la première est le fondement de la seconde, et » celle-ci le principe de la troisième ; savoir : l'His- » toire, c'est-à-dire, le recueil des faits relatifs à » la chose, et qui servent de matériaux à l'esprit ; » la théorie, qui combine ces faits, en cherche les » raisons, et en déduit la chaîne des axiômes et des » règles ; la pratique, qui, munie de ce secours, » opère avec la lumière, et doit être le principal » et dernier but de toute étude sensée.....

» L'histoire de la religion a deux parties, celle » du peuple de Dieu, laquelle remonte à l'origine » des siècles, ce que n'a fait aucune autre histoire, » et celle de l'Église, qui, remplaçant ce peuple » proscrit, ne finira qu'avec le Monde. L'une con- » tient les faits, les lois et les oracles qui ont pré- » paré la venue du Messie ; l'autre nous montre la » loi éternelle et immuable, établie par le Messie » et les apôtres, avec l'oracle toujours subsistant » dans l'Église, qui explique ses mystères et con- » sacre sa doctrine. Les monumens authentiques » de cette histoire sont, d'une part, les livres sacrés » de l'Ancien et du Nouveau-Testament, et de » l'autre les décisions des saints Conciles généraux, » et les traditions unanimement reçues des anciens » Pères. On y ajoute la suite de la discipline, des » rites et des établissemens divers, moins essentiels

» sans doute puisqu'ils peuvent changer, mais qui » constituent spécialement l'histoire ecclésiasti- » que (1). Voilà les faits de la religion, et l'objet » de ce qu'on appelle théologie positive, sans la- » quelle il n'y eut jamais que de vains et dangereux » raisonnemens. Je ne parle donc ici que de la » religion révélée : l'histoire des fausses religions » et des hérésies en est à la vérité un accessoire, » mais qui dépend de la morale, puisque c'est » l'histoire, non de Dieu, mais des hommes..... Il » ne peut y avoir de théorie et plus sûre et plus » nette que celle de la religion, puisque les faits » qui lui servent de base sont décidés et authen- » tiques : il n'est point d'ignorance plus honteuse » que celle de la vraie théologie, puisqu'il n'est » point de science plus importante et plus aisée à » apprendre. »

Diderot ajoute, avec non moins de raison, que s'il y a tant d'obscurités et de disputes dans cette étude, c'est que l'on confond la scholastique avec la théologie véritable qui a trois parties, celle de l'histoire, ou la théologie positive; celle du dogme, ou la théologie dogmatique, qui ne peut être qu'une logique saine, appliquée aux faits de la religion;

(1) Il convenait d'ajouter dans l'ordre spirituel, car les faits de l'ordre temporel sont aussi de l histoire ecclésiastique.

celle de la morale, qui se réduit à une seule et grande règle, la conformité de nos volontés à celle de Dieu, et qui n'est qu'un développement méthodique de la loi de l'Évangile et des ordonnances de l'Église universelle.

Tout cela est exact, et il n'est pas indifférent de trouver sous la plume d'un de nos *philosophes*, antagonistes de la religion, un exposé si simple et si lumineux de ce qui en fait le fond et la substance, et si différent des caricatures mensongères qu'ils y ont si souvent substituées. Il paraît que Diderot n'avait pas mal profité des études théologiques qu'il avait faites chez les Jésuites de Langres, et que ce n'est pas par ignorance de la religion que celui-là s'est tant égaré depuis; ce qu'on ne saurait dire de Voltaire et de la foule des écoliers d'incrédulité qui ont écrit d'après lui : ceux-là paraissent aussi étrangers à la connaissance du christianisme, que pourraient l'être des docteurs musulmans.

Diderot en vient à la pratique de la religion, et ses expressions sont celles d'une justice éclairée. Si elles n'étaient pas dans son cœur, comme le dira sans doute la secte *philosophiste*, tant pis pour lui et pour eux : il ne s'agit ici que de ce qui est sous sa plume. « Également éloigné de la superstition qui » rend imbécille, et du fanatisme qui rend féroce, » la pratique est, pour les pasteurs, le gouverne-

» ment

» ment de leur église et l'administration des sacre-
» mens; pour les docteurs, la prédication et la
» controverse; pour les bénéficiers, la prière et la
» frugalité; pour tous, la foi éclairée, la piété solide
» et la charité universelle. Mais celles-ci sont le
» principe et la fin, le fondement et le faîte de
» l'édifice éternel, car sans elles Dieu est oublié
» ou insulté; la controverse aigrit au lieu de con-
» vaincre; le prédicateur amuse au lieu de toucher;
» le confesseur égare au lieu de diriger; le béné-
» ficier scandalise au lieu d'édifier; le pasteur s'en-
» dort, et les brebis étonnées se divisent..... La
» religion ne prêche que l'ordre et l'amour, et
» n'ôte point la raison, mais elle l'épure et l'en-
» noblit; elle ne détruit pas les hommes, mais elle
» en fait des Saints. La morale humaine n'est point
» le christianisme, mais elle ne peut le contredire;
» elle vient du ciel comme lui. La pratique de la
» morale, c'est la justice qui comprend également
» la piété et l'humanité, et en elles toutes les
» vertus. La piété adore Dieu avec le respect pro-
» fond d'une faible créature pour le Dieu de l'Uni-
» vers, et la tendre confiance d'un fils honnête
» pour son père. »

L'on peut bien dire ici avec Boileau :

..... Et sur ce point si savamment touché,
Desmares dans Saint-Roch n'aurait pas mieux prêché.

L'auteur commence son plan d'études par la religion. « Ce sera toujours la première leçon, et » la leçon de tous les jours. Est-il convenable que » jusqu'à présent l'on n'ait pas senti que cela devait » être ?..... N'est-il pas scandaleux que les jeunes » gens parlent si hardiment de la religion dans le » monde, et qu'ils en soient si peu instruits ?..... » L'on commencera par faire apprendre aux enfans » le petit Catéchisme de Fleury : il est vraiment » substantiel, au dessus de tout éloge, et fait » exprès pour mon plan. C'est à de tels hommes » qu'il convient de faire de petits abrégés ; mais » s'il était permis de toucher à un ouvrage si pré- » cieux, on ajouterait, à la partie historique, trois » ou quatre leçons sur les Conciles et les Pères, et » autant à la partie dogmatique sur la grace, les » abstinences et les fêtes. »

Ce passage mérite quelques réflexions. Il y a quelque chose de vrai dans ce que l'on dit ici de l'enseignement de la religion dans les colléges, quoique le reproche de négligence et d'oubli ne soit nullement fondé. Je passe sur ce qu'il propose d'ajouter au Catéchisme de Fleury, dont il fait d'ailleurs un juste éloge ; mais il oublie qu'il en est encore à la première classe, celle de huit à neuf ans, et que la grace, les Conciles et les Pères sont au dessus de cet âge. Il n'a que trop raison sur

l'ignorance trop commune de la religion, et sur la confiance vraiment ridicule des jeunes gens qui en parlent d'un ton que leur âge ne rend que plus indécent, loin de le rendre plus excusable. Ils en tougiraient s'ils étaient seulement capables de se rappeler le nom des hommes qui ont respecté ce qu'ils méprisent; mais le plus grand mal, c'est que la présomption n'est en effet que de l'ignorance, au point que si on leur demandait de nous dire sérieusement ce que c'est que cette religion dont ils se moquent, la plupart, en se hasardant à répondre, risqueraient de dire une sottise à chaque mot. Cependant ce n'était ni faute de zèle ni faute de leçons que cette étude n'avait pas, dans les écoles publiques, tout l'effet qu'elle devait avoir, et que souvent on en remportait si peu de chose pour le reste de la vie. Sans compter l'observance régulière des devoirs et des offices religieux, il y avait (je suis obligé de dire *il y avait*, puisque vous savez que si les colléges subsistent encore comme édifices, ils ne subsistent plus comme écoles), il y avait chaque semaine un catéchisme proportionné aux différens âges, et cela était en soi-même suffisant. Voici, je pense, ce qui manquait pour la suite, et ce qui, je l'espère, sera un jour suppléé. On ne s'est pas assez apperçu que la religion n'était pas pour les enfans (comme en effet

elle ne pouvait pas l'être) un objet d'étude, mais seulement de mémoire, une croyance apprise et non pas expliquée. Tout ce qu'on peut faire jusqu'à quinze ans, c'est de leur apprendre leur foi, et de tourner, autant qu'il est possible, la pratique en habitude et le respect en amour, et c'est ce que généralement on tâchait de faire. Mais qu'arrivait-il? A peine hors des classes, toutes ces leçons, un peu sévères pour la légéreté de cet âge, se confondant bientôt, dans l'opinion et dans le discours, avec toute cette discipline de collége qu'on ne traitait plus que de pédantisme dès qu'on n'y était plus assujetti, tout cela ne paraissait plus qu'une routine d'école qu'on oubliait bientôt comme le latin, et la raillerie *philosophiste* avait beau jeu à vous renvoyer, sur la religion, à votre précepteur et à votre bonne. Trois ou quatre sophismes usés, trois ou quatre plaisanteries triviales, mais qui étaient des nouveautés pour la jeunesse, leur semblaient des lumières d'homme, faites pour remplacer la crédulité de l'enfance, comme la liberté du monde pour remplacer la férule. Et combien peu étaient en état de résister à une séduction qui faisait disparaître toute idée de joug dans l'âge où il paraît le plus gênant! Quelle devait être l'autorité de la mode, et la crainte d'une sorte de ridicule, pour de jeunes esprits qui n'avaient à y opposer que des

leçons fort bornées, et dont ils se souvenaient d'autant moins qu'ils les avaient entendues avec moins d'attention et d'intérêt ! Je ne prétends pas qu'il eût fallu faire de tous les étudians autant de théologiens, et chaque état a ses devoirs particuliers. Mais que fallait-il pour prémunir et armer la jeunesse contre des erreurs de l'esprit, si favorables alors aux faiblesses du cœur et à la fougue des sens ? Qu'elle fût au moins en état de répondre sur sa religion, comme elle aurait pu le faire sur ce qu'elle avait appris de la rhétorique, des humanités et de la physique, et c'est ce qu'elle ne pouvait guère faute d'un moyen qui était, ce me semble, une lacune dans les études. C'est dans le cours de philosophie, qui est de deux années, et où les jeunes gens sont assez forts pour la logique et la métaphysique ; c'est là qu'il devait y avoir un semestre consacré à l'application de ces deux sciences aux principes de la religion. Dès-lors, j'ose le croire, elle eût paru toute autre : en devenant une science d'homme, elle acquérait de l'importance même pour l'amour-propre, qu'il faut bien intéresser à tout, puisqu'il est de l'homme. Dès-lors ce n'était plus le catechisme de l'enfance, dont on se moque si aisément et si platement, parce qu'il ne contient que ce qu'il doit contenir pour cet âge, des dogmes qu'il faut l'accoutumer à croire avant qu'il soit à

portée d'en comprendre les preuves : c'était toute autre chose; c'était, comme le dit ici Diderot lui-même, la première des sciences, la philosophie la plus sublime; et qui doute que l'ame sensible de la jeunesse ne soit faite pour en sentir le charme et l'élévation ? Avec quelle facilité elle aurait appris à se jouer de ces hommes qui ne se hasardent guère à raisonner là-dessus en conversation que quand ils ne voient personne en état de leur répondre; qui ont toujours à la main deux ou trois objections, souvent même mal apprises, mille fois réfutées, et dont il ne reste que le ridicule dès qu'on y a répliqué !

Et quel avantage n'a-t-on pas sur les moqueurs quand on a prouvé leur ignorance ? Souvent elle est telle que l'homme instruit est obligé de refaire leur objection même qu'ils ne savent pas expliquer, et qu'il peut s'amuser à faire la demande pour eux et la réponse pour lui. Croyez qu'ils ne feraient pas meilleure contenance devant un homme ainsi préparé, que ce raisonneur mal-adroit qui venait de déraisonner sur la physique devant un académicien des sciences, qui n'avait pas jugé à propos de dire un mot. « *Eh bien ! monsieur l'Académicien, à quoi* » *donc est bonne une Académie des sciences ? si vous* » *ne pouvez pas nous rendre compte de ces faits-là ?* » — *A vous apprendre, Monsieur, ce que vous pa-*

» *raissez ignorer, qu'il ne faut jamais prononcer que* » *sur des faits certains.* » Et le savant fit voir aussitôt à la société, en fort peu de mots, que l'ignorant avait disserté sur ce qui n'existait pas, et n'entendait pas même les termes dont il s'était servi. L'on peut juger de quel côté furent les rieurs.

Dans le plan de Diderot, les objets de la première classe, de huit à neuf ans, seraient la morale, la physique et la grammaire raisonnée, celle de Port-Royal. Je ne suis nullement de cet avis : tout cela est trop fort pour cet âge : ce qu'il faut occuper alors, c'est la mémoire et les sens, qui précèdent les progrès de la raison. Quand on sait lire et écrire (ce que l'on n'apprend bien que dans cette première époque de la vie), l'arithmétique et la géographie, le dessin pour ceux qui montrent de la disposition en ce genre, me paraissent l'occupation la plus naturelle et la plus à leur portée. L'arithmétique peut leur plaire par la certitude et la facilité de ses opérations, que l'heureuse invention du décuple progressif, par la juxtaposition des nombres, a rendues presque mécaniques ; et la satisfaction de trouver des résultats toujours sûrs, quoique sans savoir encore pourquoi, est un attrait de plus qui peut faire éclore le germe du talent dans ceux qui auraient naturellement du goût pour les sciences exactes. La géographie amusera leur curio-

sité et leurs yeux, qui apprendront à lire sur la carte, et leur mémoire s'exercera à retenir les noms dont la carte fixe le rapport dans leur pensée. Mais les faits que peut montrer la physique exigeraient des explications que les enfans demandent toujours, et qui sont au dessus de leur intelligence. C'est par la même raison qu'à cet âge je n'étendrais pas leurs études géographiques au-delà du globe terrestre, réservant l'explication de la sphère céleste pour la classe de philosophie, dont les élémens d'astronomie font une partie ordinaire. En général, il ne faut appliquer les enfans à rien qui puisse porter trop loin leur curiosité naturelle, que l'on risque de rebuter quand on ne saurait la satisfaire, et l'arithmétique et la géographie n'ont point cet inconvénient. Des traits d'histoire à leur portée sont aussi pour eux un exercice de mémoire, et un plaisir qui est fort de leur goût; et c'est, à mon gré, la vraie manière de leur donner alors des idées de morale usuelle, dont ces traits bien choisis doivent toujours renfermer une leçon, mais une leçon très-simple et faite pour l'instinct naturel, comme les bons apologues. La morale raisonnée et méthodique est au contraire une partie essentielle de la philosophie, qu'il ne convient pas d'entamer avant de pouvoir l'achever, et renvoyée par conséquent à la fin des études.

A l'égard de la grammaire, j'ai toujours pensé qu'on la commençait trop tôt dans les colléges, et de là vient aussi qu'on l'y apprenait mal. Le dégoût trop fréquent qu'elle inspirait dans les premières classes aurait dû faire sentir qu'il n'y avait point d'étude moins faite pour l'enfance, et je me souviens encore de la douleur que me causait l'extrême difficulté de comprendre, avec la meilleure volonté du monde. Déjà sans doute il y aurait eu sur ce point une réforme dont on avait apperçu la nécessité, si les parens eux-mêmes n'eussent voulu à toute force faire entrer trop tôt leurs enfans au collége, pour les faire entrer trop tôt dans le monde. C'était un double tort qui tenait à d'autres abus, et qui a eu des suites funestes; car l'éducation trop tôt terminée, et la jeunesse trop tôt émancipée, sont deux causes d'ignorance et de désordre, qui existaient en France beaucoup plus que partout ailleurs, et qu'une triste expérience doit nous apprendre à éloigner.

Pour revenir à la grammaire, il est facile de comprendre qu'elle ne peut avoir aucune espèce de rapport avec l'enfance, et c'est une considération qui n'est pas à négliger. L'étude des langues n'est et ne peut être d'abord que celle des mots et des constructions, étude abstraite, trop rebutante pour un âge à qui toute étude déplaît par elle-même si

l'on n'y joint au moins un attrait. Et pourquoi n'en faudrait-il pas à l'enfance, puisqu'il en faut même à la raison ? Comment voulez-vous qu'un enfant de huit à neuf ans se soucie que l'adjectif s'accorde avec le substantif, en genre, en nombre et en cas ? Pas plus qu'il ne peut le concevoir. Tous ces termes scholastiques ne peuvent que lui faire peur et le mettre au désespoir. Aussi que faisait-on ? La théorie étant impraticable, on se traînait, pendant des années, sur la pratique répétée, et c'était seulement par cette répétition presque machinale qu'enfin l'écolier de quatrième commençait à ne plus guère se tromper dans l'application des principes qu'il n'entendait encore, ainsi que les mots mêmes, que très-imparfaitement, et dont aucune des classes suivantes ne lui donnait l'analyse. C'était une perte de tems, et d'un tems précieux, et j'ai vu des enfans de sept ans occupés ainsi du rudiment sans aucune utilité. Si au contraire vous reculez l'étude du grec et du latin jusqu'à onze ans, toutes ces difficultés s'applanissent. Trois ans, quatre ans, sont beaucoup à cette époque : alors un écolier apprendra en six mois, en un an tout au plus, la grammaire latine et grecque, que rien n'empêche de faire marcher de front, parce que, s'il n'est pas dénué d'intelligence et de mémoire, il est fort en état de se rendre un compte raisonné de ce qu'on

lui enseigne, et de saisir les rapports et les différences des deux syntaxes. Ce serait de plus une préparation pour la grammaire française, que l'on apprendrait en seconde, afin de pouvoir écrire en français dans les compositions de rhétorique, et de cette manière on ne sortirait pas du collége sans avoir au moins quelque connaissance théorique de sa propre langue, comme il n'arrivait que trop souvent.

C'était aussi le seul changement important que j'eusse desiré dès 1790, et je le proposai alors (1), en rendant d'ailleurs au système général des études de l'Université et à l'esprit qui le dirigeait, toute la justice qui lui était due, et que j'avais opposée en tout tems à ses aveugles détracteurs. Je réduisais ainsi à quatre années, au lieu de six ou sept, ce qu'on appelle le *cours d'humanités*, c'est-à-dire, les langues grecque et latine, qui dans mon plan ne devaient jamais se séparer, et je suis persuadé que ce cours, commencé plus tard, peut en effet être achevé en moins de tems, et que quatre années

(1) Dans le *Mercure de France*, dont la partie littéraire venait d'être confiée de nouveau à trois académiciens, MM. Marmontel, Chamfort et moi, afin de pouvoir effectuer le paiement des pensions (*).

(*) *Voyez* ci-après l'extrait de cet article de M. de Laharpe. (*Note de l'Editeur.*)

classiques peuvent y suffire. Mais à celles de rhétorique et de philosophie, j'ajoutais, de dix-huit à dix-neuf ans, pour ceux qui se seraient destinés au talent de la parole, une classe nouvelle que j'appelais la rhétorique supérieure, parce que, fortifiée des connaissances philosophiques qui l'auraient précédée, elle devait avoir pour but immédiat de former des orateurs, soit pour la chaire, soit pour le barreau. Mon cours entier d'études, diminué dans ses commencemens et prolongé sur sa fin, mais enrichi de nouveaux objets à l'une et à l'autre époque, durait huit ans comme l'ancien, mais ne finissait qu'à dix-neuf ans. Je suis convaincu que cette prolongation est utile en elle-même, et j'ai pour moi l'exemple d'un peuple très-éclairé, les Anglais, qui ont formé sur ce principe les écoles d'Oxford et de Cambridge, et qui les poussent même beaucoup plus loin; ce qui fait qu'en général leur jeunesse est plus instruite que la nôtre (1). En général, on abandonnait trop tôt, parmi nous, à une dangereuse indépendance cette inappréciable saison de

(1) J'ai eu occasion de voir à Paris M. Fitz Herbert lorsqu'il y fut envoyé par le cabinet de Saint-James : il citait de mémoire Homère et Démosthène comme aurait pu faire alors un de nos professeurs de rhétorique, et il m'assura que rien n'était moins rare dans son pays ; mais rien n'était moins commun dans le nôtre.

la vie, la seule où l'on puisse tout apprendre et tout retenir, celle où les organes ont toute leur fraîcheur et toute leur force, et dont on ne saurait trop profiter avant qu'elle soit livrée aux distractions et aux passions.

Diderot, dans sa troisième classe de dix à onze ans, recommande d'abord l'Histoire sainte, car ici la religion est toujours chez lui en première ligne. Il ajoute : « Il ne faut pas glisser trop légèrement » sur les lois de Moïse : c'est un chef-d'œuvre » d'économie politique (1), dont les plus fameux » législateurs n'ont pas approché. » Ici du moins je puis répondre de sa bonne foi; je sais personnellement que c'était son opinion, et qu'il voyait à la fois dans Moïse le plus grand poète et le plus grand législateur qui ait existé. Il a d'ailleurs manifesté cette même opinion en plusieurs autres endroits de ses ouvrages (2), en cela plus judicieux que Voltaire, qui affectait un mépris fort inepte pour les lois de Moïse et la poésie des livres saints. Mais je ne suis plus de l'avis de Diderot quand il ajoute : « Des enfans de cet âge ne peuvent pas

(1) Pourquoi donc (dira-t-on) les Juifs en ont-ils si peu profité ? Vous trouverez la réponse dans l'*Apologie* : il faut que chaque chose soit à sa place.

(2) Notamment dans l'*Éloge de Richardson*.

» sentir ce mérite ; mais il leur en restera une idée » qui servira dans la suite. »

Je n'en crois rien. *S'ils ne peuvent pas le sentir*, il est donc très-inutile de leur en parler. C'est toujours dans Diderot, et dans les réformateurs de la même espèce, l'oubli d'un principe invariable, qui prescrit de proportionner toujours la nature et les objets de l'instruction à l'âge des élèves. Il serait même ridicule de faire lire à des enfans de dix et onze ans *le Lévitique* et *le Deutéronome*, et de prétendre le leur expliquer ; c'est comme si l'on faisait lire en quatrième *l'Esprit des lois* et la *Politique* d'Aristote. Quelle fureur de tout déplacer, de forcer sans cesse les choses et les tems ! Mais telle est partout cette *philosophie* dans l'éducation comme dans les lois. Ne veut-il pas encore que l'on fasse traduire ici des extraits de *la Bible* et *des Pères ?* Pour *la Bible*, oui, en y mettant du choix, et c'est à quoi jamais on n'a manqué ; c'est pour cela même qu'a été fait le petit abrégé qu'il indique, *Selecta è veteri*, avec la précaution très-bien placée de le rédiger en meilleur latin que *la Vulgate*, dont les auteurs n'ont songé qu'à la littéralité de la version : aussi ce petit livre est-il d'un usage universel dans les écoles. Mais pour les Pères, c'est en rhétorique seulement qu'on peut les lire, et seulement par extrait. Je ne puis d'ailleurs qu'ap-

plaudir à l'éloge qu'il fait de ces illustres écrivains du christianisme ; « Les Pères ont assurément au-» tant d'esprit que les plus beaux génies d'Athènes » et de Rome. » Je le crois, quoiqu'ils n'aient pas toujours autant de goût. Ne soyez pas surpris, au reste, que Diderot s'exprime ainsi, sans crainte d'être appelé *capucin*. Songez qu'il écrivait avant les beaux esprits de la révolution, dont la plupart ne savent pas même l'orthographe (1), et qui font un si grand usage de ces mots de *capucin* et de *capucinade*. S'ils se souvenaient du proverbe (qu'il ne faut pourtant pas prendre à la lettre (2)), *ignorant comme un capucin*, ils ne prononceraient jamais ce nom-là de peur des applications.

Mais sur l'étude du latin, Diderot ne pouvait

---

(1) Cela est vrai à la lettre. L'un d'eux, qui a imprimé une vingtaine de volumes, m'écrivit en 1792 deux ou trois lettres de sa main, dont l'orthographe aurait pu être celle d'une blanchisseuse. Comme je pris la liberté de m'en moquer un peu, il eut recours à un de *ses secrétaires* (car il en avait alors), apparemment un peu plus fort que lui en cette partie, et me fit une réponse où il y avait encore des fautes, mais moins grossières. Quand ces auteurs-là font imprimer, c'est le prote qui corrige leurs manuscrits.

(2) C'est chez les Capucins que s'est formée de nos jours une société d'hébraïsans, qui ont donné sur les textes originaux de nos livres saints, des ouvrages universellement estimés.

manquer de répéter les anathêmes si étourdiment lancés, dans ce siècle de *réforme*, par ceux qui, blâmant tout et réfléchissant fort peu, se croyaient en état de tout remplacer. « Je n'ai jamais compris » que l'on pût travailler sérieusement à enseigner » à des enfans *les délices et les élégances* (1) d'une » langue morte qu'ils n'entendent pas encore, et » qu'ils ne sentiront jamais bien. Ne dirait-on pas » que l'ancienne Rome va renaître de ses ruines, » et qu'au sortir du collége ils vont haranguer le » peuple à la tribune, ou réciter des poèmes à » Auguste ? Il s'agit d'entendre le latin, non pour » le latin même, mais pour les choses utiles écrites » en cette langue, et de le parler, non pour deve- » nir préteur ou consul, mais pour se faire en- » tendre à des étrangers qui ne veulent que nous » entendre : aussi est-il à propos d'exercer dès-lors, » et d'obliger les écoliers à parler latin entre eux et » avec leurs maîtres. »

Pure déclamation, amas de contradictions et de puérilités dont il faut bien faire justice une fois, afin qu'on ne le répète plus. J'ai prouvé ailleurs (2) que nous avions sur la diction latine des connais-

(1) Ce sont les titres de quelques livres de classe.

(2) Dans le *Cours de Littérature*, tome I, chap. *De la langue française, comparée aux langues anciennes.*

sances

sances beaucoup plus assurées et plus étendues que ne le croient ceux qui ne l'ont que superficiellement étudiée. Je me réfère à ce que j'ai répondu à ceux qui interdisent aux Modernes tout jugement sur le style des auteurs anciens, sous prétexte qu'ils n'en peuvent savoir là-dessus autant que Cicéron, Denys d'Halicarnasse et Quintilien, comme si l'on ne pouvait rien savoir parce qu'on ne sait pas tout, comme si une science n'existait plus parce qu'elle a ses incertitudes et ses bornes! Si l'on n'apprend pas le latin *pour le latin même*, cela ne peut signifier autre chose, si ce n'est, comme le dit ingénieusement Diderot, que l'on ne songe pas à *devenir préteur ou consul;* car d'ailleurs, pourquoi donc ne l'apprendrait-on pas pour le plaisir de savoir une très-belle langue, dans laquelle on a écrit de très-belles choses? Et dès qu'on apprend, il faut apprendre le mieux possible : tout ce qu'on veut savoir, il faut le savoir bien. Diderot veut qu'on ne sache le latin que *pour le parler;* c'est d'ordinaire l'usage qu'on en fait le moins, hors en voyageant dans quelques contrées de l'Europe, où il est plus familier que le français. C'est encore, ajoute-t-il, *pour les choses utiles écrites en cette langue*, et *il ne s'agit que de l'entendre.* Mais pour *entendre* une langue, il faut, ce me semble, que l'on vous ait

enseigné la propriété des termes, leurs différentes acceptions, la valeur des constructions, la différence et la variété des tournures, et les finesses d'expression. Or, qu'est-ce que tout cela, si ce n'est pas l'élégance proprement dite? Et c'est pourtant ce que l'auteur *ne comprend pas qu'on enseigne sérieusement!* Il oublie donc que, sans cet enseignement indispensable, et qui ne lui paraît que ridicule, on ne parviendrait jamais à cette simple intelligence du sens des auteurs, à laquelle il veut borner l'instruction! Il oublie, il ignore qu'à cette même élégance d'expression et de phrase, dont il veut qu'on ne tienne aucun compte, est attachée, le plus souvent, dans les orateurs, dans les historiens, dans les poètes, cette même intelligence du sens qu'il reconnaît nécessaire! Est-il permis de se contredire à ce point, ou de s'entendre si peu? Quoi! c'est à un savant (car il l'était), qu'il faut rappeler qu'il y a dans toutes les langues une grande distance entre le style familier et le style soutenu, et que c'est précisément cette différence qui constitue ce qu'on appelle élégance! Qu'est-ce qui arrête un commençant quand il arrive à la lecture des grands écrivains de Rome? Sont-ce les mots? Il les trouve dans le dictionnaire. Les constructions ordinaires? Elles sont dans la syntaxe. Mais ce qui

l'embarrasse, et qu'il faut absolument lui *enseigner*, parce que cela ne se devine pas, c'est la multitude des tropes, des mots détournés de leurs sens et métaphoriquement employés, des figures de diction, des ellipses, des tournures empruntées du grec, dont les poètes surtout sont remplis. Pourquoi alors est-il dérouté à chaque pas? C'est qu'il ne connaît encore, pour chaque chose, que l'expression commune; et comment lui fera-t-on entendre ces auteurs-là, si ce n'est en lui enseignant que telle chose qui se dit ainsi dans l'usage commun, se dit *élégamment* de telle ou telle autre manière? Plus il y a de ces tournures dans une langue, grâces au génie de ses écrivains, plus elle est belle et riche, et c'est l'éloge du grec et du latin. Diderot voudrait-il nous défendre de faire entrer pour quelque chose dans l'étude du latin, le plaisir de lire des écrivains supérieurs, dont le talent devient pour nous la récompense de notre travail? — *Vous* ne le sentirez jamais bien. — Non pas comme Varron et Asconius, je l'avoue; mais serait-il possible que lui-même n'eût jamais rien *senti* en lisant Horace et Virgile, et Tacite et Cicéron, et qu'il n'eût fait que les comprendre! Je ne crois pas qu'il en convînt, et il démentirait ce que lui-même en a dit. Mais ce qu'il y a de décisif, c'est que j'ai prouvé qu'il était impossible de parvenir à les comprendre

sans apprendre en même tems à les sentir, autant du moins qu'il est permis à ceux qui n'ont pas été leurs concitoyens.

Est quàdam prodire tenus, si non datur ultrà.
HOR. *Epist. I.*
Et sans aller à tout, on va jusqu'où l'on peut.

Les poètes seuls ici formeraient une preuve péremptoire contre Diderot. Ou il faut renoncer à les lire, ou il faut savoir la langue poétique, qui est toute autre que celle de la prose. Elle est toute en figures de diction, qui sont cette élégance proprement dite dont il ne veut pas qu'on parle aux écoliers, parce qu'ils ne *réciteront* pas des *poèmes* à Auguste. Non, mais ils peuvent en faire dans leur langue; et si Racine et Boileau n'avaient pas été à portée de lire Horace et Virgile, et de faire beaucoup plus que de les comprendre, n'auraient-ils pas eu un grand secours de moins pour leur génie, et un grand objet d'émulation de moins, celui de faire *joûter* (1) leur langue contre celle des Latins et même des Grecs? Vous voyez, Messieurs, où j'irais si je voulais pousser les conséquences de ces systèmes *philosophiques*, aussi meurtriers en fait de goût, qu'en raison et en morale.

(1) C'était l'expression de Boileau.

Rien de plus frivole encore que cette importance exclusive que l'auteur attache à cet usage familier du latin de conversation. D'abord, comme on l'a vu, c'est celui qui nous est le plus rarement nécessaire : ensuite les langues vivantes déposent elles-mêmes contre le système de Diderot dans une langue morte. Un étranger qui ne voudrait apprendre le français que de cette manière, sous prétexte qu'il ne le sentira jamais aussi bien que nous, pourrait se faire entendre de son cordonnier tout au plus (1), et n'entendrait pas mieux Racine et Montesquieu que le cordonnier lui-même, comme ceux de nos Français qui n'ont appris l'anglais et l'italien que dans les auberges d'Angleterre et d'Italie, sont incapables de lire Pope et l'Arioste.

Cette méthode, dont il paraît faire grand cas, d'obliger les écoliers à parler latin, était celle des Jésuites, chez qui l'auteur avait étudié. Elle fut toujours rejetée dans l'Université, et avec raison. L'on apprend mal et l'on sait mal une langue que l'on s'accoutume de si bonne heure à mal parler, et

(1) Témoin cet Anglais qui disait au sien : « Vous » m'avez fait des souliers trop *équitables*. » Si on lui eût appris les différences du mot *juste* au physique et au moral, il n'aurait pas fait cette faute.

j'ai fait assez voir que, pour tirer quelque fruit du latin, il faut le savoir aussi bien qu'on le peut selon ses facultés. Diderot avoue (et c'est peut-être ce qu'il y a ici de plus plaisant) que cette entière connaissance du latin est *nécessaire* à ceux qui se destinent à l'enseigner. Mais comment, si elle est impossible, est-elle en même tems nécessaire? ou si elle n'est pas impossible pour les uns, comment l'est-elle pour les autres? Ainsi les uns auront bien appris pour enseigner mal; et puis, il y auta donc deux écoles, une pour ceux qui ne veulent du latin que pour parler aux Allemands, une autre pour ceux qui voudront lire Tite-Live et Tacite? Que serait-ce si, considérant l'érudition et les sciences qui ne devaient pas être indifférentes à un savant de profession, je demandais à Didetot ce que deviendrait, dans son système d'études, cette langue dans laquelle sont écrits, depuis la renaissance des lettres, tant d'ouvrages de physique, de médecine, de chimie; en un mot, tant de livres excellens dans tous les genres de doctrine, qui n'ont été et ne sont encore à l'usage de toutes les nations de l'Europe et du Nouveau-Monde que parce que le latin est, depuis le seizième siècle, comme la langue commune de tous les hommes bien élevés? Pour composer dans une langue vivante ou morte, il faut la savoir à fond, et parmi ceux qui l'étudient, quels

seront ceux dont on pourra s'assurer d'avance qu'ils n'en feront jamais d'usage pour écrire ou pour enseigner ?

Mais quand même ce ne serait ni pour l'un ni pour l'autre, je dis encore que l'on ne sait pas bien le latin si l'on n'est pas en état d'écrire en latin, et c'est pour cela que j'ai toujours approuvé et soutenu l'usage des thêmes, que dans ces derniers tems on s'était aussi avisé de proscrire. Les maîtres de l'Université se moquèrent de cette proscription *philosophique*, et eurent grande raison. Les *philosophes* traitèrent leur expérience de pédantisme, et en cela, comme en tout, ils déraisonnaient. J'ai vu des gens du monde, et qui étaient gens d'esprit, que la curiosité avait engagés à se mettre à l'étude du latin qu'ils avaient négligé dans leurs classes, et qu'ils n'avaient rappris qu'en expliquant les auteurs. Je puis affirmer qu'ils n'en connaissaient tout au plus que le sens, surtout dans les poètes, et qu'un médiocre rhétoricien voyait cent fois plus de choses dans vingt vers de l'Énéide, qu'ils n'en pouvaient voir dans le poème entier. Pourquoi ? C'est qu'il avait long-tems fait des thêmes et des vers latins, et quand cela ne lui aurait servi qu'à sentir ce qu'on ne saurait sentir autrement, dira-t-on que ce n'est rien ?

Laissons donc les choses comme elles sont, car

elles sont généralement bien. Laissons à l'ignorance *révolutionnaire* à pratiquer, et même exagérer dans ce qu'elle appelle *instruction publique*, les rêveries de nos sophistes. Cela est dans l'*ordre du jour*, et vous savez ce que signifie ce jargon, et jusqu'où il ira. De pareils maîtres n'ont écrit que pour de pareils disciples, comme les charlatans ne parlent que pour faire des dupes.

Dans la cinquième classe de douze à treize ans, Diderot veut faire lire *les Prophètes* et *l'Histoire ecclésiastique*. Ni l'un ni l'autre : c'est trop tôt. « On » y verra (dit-il) avec admiration la sublimité des » idées et l'exactitude des rapports, fondemens » sensibles de la religion. » Oui, l'on verra tout cela quand on sera en état de le voir, dans le cours de philosophie. Jusque-là quelques beaux morceaux des *Prophètes* pourront seulement être offerts aux rhétoriciens, ou comme modèles de sublime, ou comme matière de composition en vers. C'est lorsqu'il s'agira d'appliquer la philosophie à la religion, que l'*Abrégé des Annales ecclésiastiques* doit venir à l'appui des deux *Testamens*, comme les faits à l'appui des dogmes et des prophéties. Mais, n'en déplaise à Diderot, jamais on ne mettra entre les mains de la jeunesse étudiante un livre aussi infidèle et aussi dangereux que l'*Essai sur l'Histoire générale* de Voltaire. Jamais il ne conviendra de

leur en parler, que pour leur en faire voir les erreurs et les mensonges que ne saurait autoriser ni excuser le mérite du style (1). D'ailleurs, Diderot n'a pas songé que de pareils abrégés, fussent-ils composés dans un bon esprit, ne sont vraiment utiles qu'après qu'on a lu chaque histoire particulière dans les auteurs qui les ont le mieux traitées, et dont même ces résumés rapides supposent la connaissance antécédente, sans quoi l'on n'en peut tirer qu'une instruction très-superficielle.

De quatorze à quinze ans, il veut faire argumenter sur les preuves métaphysiques de la religion. J'aimerai toujours mieux que ce soit de dix-sept à dix-huit. L'esprit sera plus mûr pour un examen de cette importance, et les fruits en seront meilleurs et plus durables. Enfin, cette *exposition de la doctrine chrétienne, dogmatique et morale*, que je place dans le cours de philosophie, Diderot la propose aussi dans sa dernière classe, qui est de quinze à seize ans, et vous voyez que nous ne différons que d'époque. Il est d'ailleurs assez singulier que je me sois rencontré avec Diderot dans ce même projet, avant d'avoir lu son *Traité d'édu-*

(1) *Voyez* l'article *Histoire* (*) dans le *Cours de Littérature*, troisième partie.

(*) Cet article n'existe pas. (*Note de l'Editeur.*)

cation publique, que je n'ai connu qu'au moment d'en rendre compte. « On suivra (dit-il) le plan » commun des écoles de théologie. » C'est du moins une preuve qu'il ne le trouvait pas mauvais; mais je le crois beaucoup plus étendu, je dirai même plus vaste que ne le comporte la nature des études séculières. Peu de gens savent tout ce qu'embrassaient celles de la théologie; mais pour le grand nombre des étudians dont ce n'est pas la destination, je répondrai à Diderot par un vers de Voltaire :

Et soyons des Chrétiens et non pas des docteurs.

SECTION VI.

Code de la Nature.

On a tout à l'heure révoqué en doute si Diderot était l'auteur de cet ouvrage, et je conçois les motifs de ce doute élevé pour la première fois, au moment où les écrits de Diderot étaient annoncés parmi les objets de nos séances. C'est particulièrement sur ce *Code* que s'appuient les brigands (1),

(1) Babœuf et ses complices, alors en jugement devant ce qu'on appelait *la haute cour de Vendôme*. Babœuf fut condamné à mort, mais presque tous les autres furent, ou simplement emprisonnés, ou pleinement acquittés. A 'ins-

dont le procès offre depuis si long-tems à la France un scandale de tout genre, égal à celui de leurs crimes. Ce *Code* n'est autre chose que cette doctrine du *bonheur commun*, de l'*égalité des biens*, substituée à ce *grand fléau de la propriété*; c'est tout le fond du système *révolutionnaire*, qui n'est nullement abjuré aujourd'hui, quoi qu'on en dise, mais qu'on a cru devoir atténuer et tempérer quand ceux qui se sont vu des moyens de domination les ont trouvés plus sûrs pour eux-mêmes, que les moyens de destruction.

Ce n'est pas que l'auteur du *Code* propose expressément les *grandes mesures* des *frères et amis* (1); il s'en rapporte, lui, aux progrès de *la raison* et à la force de ses preuves; et c'est aussi pour faire régner cette *raison*, que les *patriotes* ont joint à la *force* de ces preuves celle de *la massue du peuple*. Il est vrai que nos *philosophes*, après avoir consacré mille fois cette *massue* dans leurs écrits, ont trouvé enfin

---

tant où je revois cet ouvrage, une nouvelle *révolution* qu'on appelle *la journée du 30 prairial*, les a remis au premier rang dans la *République*, et cela était juste. (Note de 1799.)

(1) On sait que *frères et amis* est le nom de guerre des *patriotes*; *le bonheur commun*, le mot d'ordre; *les grandes mesures*, tous les crimes mis en loi : cela ne comporte point d'exception.

qu'elle frappait trop fort depuis qu'elle les avait atteints eux-mêmes. Alors ils ont crié à la *calomnie* qui dénaturait leur doctrine, attendu qu'ils n'avaient jamais prêché le massacre et le pillage aussi formellement que Marat. Non pas tout-à-fait, j'en conviens, car ils avaient plus d'esprit que lui. Mais lorsque, foulant aux pieds avec autant de mépris que d'horreur toute espèce de loi divine ou humaine sans aucune exception, l'on n'établit d'autre loi que la *raison*, je demanderai d'abord de quel droit et par quel moyen la *raison* de l'un sera la *loi* plutôt que la *raison* de l'autre, puisque là-dessus tout le monde a les mêmes prétentions naturelles; et dès-lors voilà tous les hommes également affranchis de tout frein, si ce n'est de celui que chacun voudra s'imposer; ce qui fait un merveilleux ordre civil et social, comme vous l'avez vu dans la révolution. Ensuite, quand *la raison* des *philosophes* consiste évidemment dans l'entier renversement de toute autorité divine et humaine, je demanderai encore si *le peuple* qui les renverse, n'est pas très-conséquent quand il se croit dès-lors gouverné par la *raison*, et quand il exécute, *au nom de la philosophie et de l'humanité*, tout ce qu'on lui a prescrit *au nom de la philosophie et de l'humanité.* Enfin, pour me renfermer dans ce qui regarde Diderot, je demanderai, indépendamment de tout ce que

vous allez entendre, s'il n'a pas donné le résultat général de sa doctrine dans ces deux vers qui en sont comme le couronnement :

Et des boyaux du dernier prêtre
Serrons le cou du dernier roi.

Ces deux vers, fameux depuis plus de vingt ans, ont-ils été assez répétés depuis 1789, et n'ont-ils pas été réimprimés, il y a quelque tems, avec la pièce entière dont ils sont tirés, et avec les variantes, dans les journaux *philosophiques* qui en ont fait le plus grand éloge ? — Quelques-uns diront-ils, avec cette pudeur hypocrite dont ils s'avisent quelquefois, que ce n'est qu'*une gaîté?* Quelle gaîté, bon Dieu ! que celle qui met l'assassinat, le sacrilége, le régicide en plaisanterie ! Ah ! ceux qui se permettent celle-là savent trop bien qu'il ne manquera pas de gens qui la prendront comme elle a été faite, dans le plus grand sérieux ; et la preuve de fait est aussi publique que mémorable. Point d'excuse donc pour cet excès de perversité, qui ne peut avoir que des complices pour apologistes.

— Mais Diderot était un bon-homme. — Nous verrons ailleurs ce qu'était, et ce qu'est même encore la *bonhommie* de nos sophistes. Mais ici je me contenterai de répondre que l'abbé Raynal était aussi un *bon-homme*, et beaucoup plus réellement

que Diderot; et cela n'a pas empêché que, dans un livre (1) dont ce même Diderot a fait la moitié, il n'ait laissé imprimer cette phrase au milieu de cent déclamations du même ton : « *Quand viendra* » *donc cet ange exterminateur qui abattra tout ce qui* » *s'élève et qui mettra tout au niveau?* » Eh bien! il est venu, et Raynal, qui semblait l'attendre si impatiemment, et qui ne le croyait pas si proche, l'a vu *abattre et niveler;* il l'a vu comme nous, et a gémi comme nous; il a gémi dans les ténèbres et dans l'épouvante, en attendant la mort, qui a laissé du moins à sa vieillesse souffrante et proscrite tout le tems du repentir. Heureux s'il a été, comme je le crois, aussi sincère que légitime! Et peut-être aussi Diderot lui-même aurait gémi si Diderot avait vu; mais sans doute ceux-là ne gémissent pas, qui ont eu le bonheur de leur survivre et le malheur de les justifier.

A l'égard du *Code*, ce qui est certain, c'est qu'il est imprimé dans la *Collection des Œuvres de Diderot*, en cinq volumes in-8°., titre d'Amsterdam, depuis 1773, et que Diderot, qui n'est mort qu'en 1784, n'a jamais désavoué ni l'édition ni l'ouvrage. Les auteurs du dernier *Dictionnaire historique*, généralement fort exacts et fort instruits

(1) *L'Histoire philosophique des deux Indes.*

dans tout ce qui regarde les faits de l'histoire littéraire, n'ont fait nulle difficulté de mettre le *Code de la Nature* au nombre des productions de Diderot; et si quelqu'un alors eût regardé la chose comme douteuse, ils n'auraient pas manqué d'en parler. On se contente de nous dire depuis quelques jours : *Il n'est pas de lui* (1). Où est la preuve qu'on oppose à l'authenticité de la *Collection* connue de tout le monde, au silence de l'auteur et de ses amis, et de tout le monde même depuis sa mort? Que ne donne-t-on du moins quelques indices de la supposition? Que ne nous dit-on de qui est l'ouvrage, de qui du moins il pourrait être, ou comment et pourquoi il n'est pas ou ne saurait être de Diderot? Pas un mot de tout cela; et qu'est-ce qu'une dénégation si sèche et si gratuite, surtout dans un parti à qui l'on sait que les dénégations et les désaveux n'ont jamais rien coûté, et dont la politique, plus d'une fois avouée par eux-mêmes et avec satisfaction, est de se jouer de la vérité? Le moment où vient cette dénégation si tardive suffirait pour la faire suspecter par elle-même. Elle serait venue plus tôt si c'était du moins honte ou scrupule : aujourd'hui c'est embarras, et rien de plus. L'accord parfait de Babœuf avec

(1) Dans le *Journal de Paris*.

Diderot a paru difficile à sauver, parce qu'aujourd'hui Babœuf est dans les fers, et que l'opinion n'y est plus. Dans ces circonstances, une voix qui parle à l'opinion peut être à craindre. Mais si c'était le contraire, si l'opinion et la voix étaient encore captives, et que Babœuf fût le maître, songerait-on à désavouer le *Code?* Pas plus qu'on n'y a songé auparavant. Babœuf a tort dans nos feuilles, parce qu'il a été le plus faible au camp de Grenelle; et ceux qui ont été ses condisciples sous les mêmes maîtres, n'ont-ils pas bonne grâce de s'élever contre lui? *Ce tribun* (1) *du peuple*, à la tête de toute *la vaste secte sans-culotique*, pourrait leur répondre de manière à les réduire au silence, en adressant ainsi la parole à *la vaste secte des philosophes.* « Vous » vous y prenez trop tard pour désavouer ceux qui » n'ont fait qu'exécuter ce que vous n'aviez fait » que penser, et qui par conséquent valent mieux » que vous, comme le Spartiate valait mieux que » le discoureur. *Ce qu'il a dit, je le ferai.* Nous » sommes même plus avancés, car ce que vous » avez dit nous l'avons fait. Ce n'est pas seulement » Diderot ou l'auteur du *Code de la Nature*, quel

(1) C'est le titre que prenait Babœuf, et l'on peut bien croire qu'une *vaste secte* est de son style. Aussi, ceux mêmes qui se croient obligés de condamner aujourd'hui ses opinions *sans-culotiques*, disent encore qu'il écrit avec *génie*.

» qu'il

» qu'il soit, qui a dit que la méchanceté de l'homme
» n'était pas dans sa nature, mais dans ses institu-
» tions sociales et politiques : c'est Rousseau qui a
» fait un livre entier pour le prouver. Ce n'est pas
» seulement Diderot ou l'auteur du *Code* qui a
» dénoncé au genre humain la propriété comme
» le fléau du Monde et l'origine de tous ses maux
» et de tous ses crimes ; c'est encore Rousseau, et
» Rousseau est au nombre de vos dieux. Ces mêmes
» dogmes ont été soutenus dans vingt autres ou-
» vrages très-connus, quoique leurs auteurs le soient
» moins ; et après tant de longs Traités si soigneu-
» sement multipliés pour nous apprendre que la
» propriété était le crime des législateurs, que la
» communauté des biens et le nivellement absolu
» étaient le vœu et la loi d'une Nature sage et
» bienfaisante que nos seules institutions avaient
» corrompue ; après que vous avez appelé si sou-
» vent et si haut un *ange exterminateur* pour réparer
» ces longues erreurs des nations (1), mettre fin

(1) Je n'ai pas besoin de dire qu'ici tout est copié mot à mot dans les ouvrages de nos *philosophes*. Si les phrases ne sont pas marquées en italique, c'est qu'elles sont extraites d'une foule de livres où elles sont répétées à satiété, et où tout le monde a pu les lire. C'eût été perdre un tems précieux, que de spécifier ici les citations. Je n'y manque jamais quand je réfute un auteur en particulier.

» aux préjugés et régénérer le Monde, avons-nous
» pu avoir une plus belle et plus noble ambition,
» que d'être les premiers précurseurs de cet *ange*,
» et de faire au moins en France ce qu'il doit faire
» un jour dans tout l'Univers ? Mais qui veut la fin
» veut les moyens, et pour réaliser ce qui n'était
» qu'en théorie dans cette *philosophie* interprète
» de la Nature, ne fallait-il pas écarter tout ce qui
» naturellement faisait obstacle à cette juste et glo-
» rieuse entreprise ? Quand on est appelé à fonder
» la raison et la vérité, à détruire des erreurs si
» funestes au genre humain, n'est-ce pas à la fois
» un droit et un devoir d'exterminer tous ceux qui
» sont, par leur état, par leur éducation, par
» leur rang, par leur fortune, par leur religion,
» par leurs talens, leur considération, leurs lu-
» mières, les ennemis naturels de cette *raison* bien-
» faitrice et les fauteurs de ces erreurs oppressives ?
» Or, est-ce notre faute si, en voulant faire tout
» rentrer dans vos principes, nous avons rencontré
» sur notre passage tout ce qui avait un rang, une
» fortune, de l'éducation, des talens, de la re-
» ligion, de la considération et des lumières ? Le
» massacre est *vaste*, soit ; mais qu'est-ce qu'un
» grand massacre devant un grand principe ? Si l'un
» vous fait chanceler sur l'autre, c'est que vous
» n'avez pas *notre énergie ; et on ne nous ôtera pas*

» *notre énergie* (1). Qu'est-ce donc que toute une » génération devant la postérité toute entière jus- » qu'à la consommation des siècles ? Tant pis pour » qui regarde aujourd'hui en arrière, et vient nous » dire stupidement que nous avons été trop loin. » Malheur à qui rétrograde en révolution : c'est là » ce qui perd tout. Si l'on eût laissé faire Robes- » pierre, qui n'avait encore fait périr qu'environ » cent mille personnes sous *la hache nationale*, et » qui allait frapper *le grand coup*, *le coup républicain*, » il n'y aurait plus en France que les *sans-culottes*; » *la patrie était sauvée*, et la Terre était libre. »

Je sais bien ce que tout autre qu'un de nos *philosophes* pourrait répliquer à cette apologie : cela serait très-facile pour tout le monde, mais impossible pour eux. Vous en serez encore plus convaincus, en écoutant le *Code*.

L'auteur établit, pour première base de sa doctrine, qu'il y a eu dans le Monde une première erreur, celle de tous les législateurs (il aurait dû

(1) Propres paroles d'un Jacobin, conduit à un comité de police pour quelques *prédications patriotiques* vers la fin de 1794, où l'on commençait à en être las. En attendant qu'on l'interrogeât, il jette les yeux sur une feuille où était le nom d'un déterminé *montagnard*, alors assez mal famé, qui depuis est remonté à son rang. « *Voilà*, dit-il, *un pa-* » *triote ! Oh ! l'on ne m'ôtera pas mon énergie.* »

dire de tous les hommes), qui ont cru que les vices de la nature humaine et la concurrence des intérêts et des passions rendaient l'état social impossible sans des lois coërcitives, qui, reconnues par le besoin général, maintenues par la force publique soumise à une autorité déléguée, protégeassent le droit contre l'usurpation, et la propriété contre la violence. C'est en effet le principe originel de tous les Gouvernemens, quelle qu'en soit la forme; mais c'est en cela aussi que l'auteur prétend qu'on a méconnu la nature, ou par ignorance, ou par intérêt; que l'homme n'est réellement méchant que parce que nos Gouvernemens l'ont rendu tel; que tous ses maux et tous ses crimes naissent de l'idée de propriété, qui n'est qu'une illusion et non pas un droit; de l'inégalité des conditions, qui n'est qu'une autre illusion et une autre barbarie; qu'enfin rien n'aurait été plus facile que de prévenir entiérement, ou du moins à peu près, tous ces crimes et tous ces maux, seulement en mettant à profit les affections bienfaisantes et sociales, qui suffisaient, selon lui, pour établir et maintenir la société si on lui eût donné pour fondement *la communauté des biens.*

Ces extravagances inouies sont développées, dans tout le cours de l'ouvrage, avec un ton de persuasion intime qui les rend encore plus inconcevables, mais en même tems avec l'expression de la plus

violente fureur, de la plus virulente indignation contre tout ce qui a été appelé *ordre social* depuis le commencement du Monde, sans exception de tems ni de lieu. Devant l'auteur tout est abominable : on dirait qu'il n'a écrit que dans le transport ou dans l'extase, et celle-ci s'empare de lui quand il considère tout le bien, le bien immense, incomparable qu'aurait pu faire ce qu'il écrit, substitué à tout ce qui a été, à tout ce qui est. Dès qu'il est une fois dans cette contemplation, son ame se fond pour ainsi dire d'admiration et de plaisir; c'est absolument le rêve de ce fou qui entendait tous les jours les concerts du paradis. Vous concevez d'avance que, dans cette disposition, rien ne l'embarrasse, rien ne l'arrête pour l'exécution de son système. Jamais il n'y voit la moindre difficulté ; tout s'arrange de soi-même. Mais savez-vous comment ? C'est que, tout hérissé de termes métaphysiques et scientifiques mal appliqués et mal entendus, jamais il ne laisse approcher de lui l'homme tel qu'il est; c'est toujours l'homme tel qu'il l'imagine, tel qu'il lui plaît de le faire. Il ne lui en coûte rien pour regarder comme effectué tout ce qu'il propose : il n'y a qu'un point qu'il oublie constamment, c'est de prouver jamais rien de tout ce qu'il met en fait ou en principe. Il faut de toute nécessité qu'il se soit persuadé que sa pensée et la

vérité, sa parole et l'évidence, étaient la même chose.

On a souvent demandé comment des gens qui d'ailleurs avaient fait preuve d'esprit, avaient pu en même tems écrire des livres entiers contre le sens commun : c'est avec cette méthode qui chez eux est invariable. Pas un de ces nouveaux professeurs de morale et de politique n'aurait pu aller à la seconde page s'il s'était cru obligé, dès la première, de prouver, ou le principe dont il part, ou les faits qu'il suppose. Mais soit préoccupation, soit mauvaise foi, soit plutôt l'une et l'autre ensemble, cette première démonstration est toujours mise de côté. Cette marche est aussi sûre que facile pour aller toujours devant soi sans trouver d'obstacle. Écartez un moment, prenez pour non-avenues trois ou quatre vérités éternelles, oubliez trois ou quatre faits aussi vieux et aussi certains que l'existence du Monde ; mettez à la place trois ou quatre principes ou faits également faux, que vous appellerez des vérités sans autre preuve que de les appeler ainsi, et, à partir de ce point, soyez sûrs que plus vous serez conséquens, et plus vous déraisonnerez à votre aise. Telle est l'histoire exacte de toute la *philosophie* que j'analyse ici ; telle est la substance de tous ces livres si scandaleusement fameux de *l'Esprit*, du *Système de la Nature*, du *Code de la*

Nature et de tant d'autres écrits de Diderot; d'un *Essai sur les préjugés*, ouvrage anonyme du même genre; d'un autre intitulé *le Bon sens*, anonyme aussi, et dont le titre est le premier mensonge; en un mot, de tous les livres d'athéisme, de matérialisme, de déisme, etc. enfantés depuis trente ou quarante ans. Il y a plus : telle est, comme nous le verrons bientôt, l'histoire des erreurs d'un écrivain bien supérieur à tous ceux-là pour le talent, de J. J. Rousseau, et particuliérement dans un de ses écrits qui a fait le plus de mal, *l'Inégalité des conditions*. Ce n'est pas qu'il soit assez mal-adroit pour poser d'emblée, comme eux, des extravagances si révoltantes : ses majeures ne sont pas moins fausses pour le fond; mais il les déguise et les enveloppe avec une adresse qui les rend encore plus dangereuses, et qui l'aide à se dispenser, comme eux, de la preuve; et l'on a eu raison de dire que si l'on n'a pas soin de l'arrêter au premier pas, bientôt sa dialectique, aussi subtile que sa logique est mauvaise, vous entraîne avec lui dans le torrent des conséquences, dont une éloquence insidieusement passionnée vous dérobe l'absurdité.

Nous n'avons pas ici à combattre cette espèce d'art : l'auteur du *Code* présente le mal sans déguisement et sans apprêt. Tout est également insensé et impudent, au point que l'on pourrait regarder

la réfutation comme inutile; mais il ne faut pas perdre de vue l'époque où nous sommes. Avant la révolution, ce livre n'avait guère fait plus de fortune ni plus de bruit que ceux de Lamétrie : sa grossière immoralité était la pâture secrète de ce qu'il y avait de plus ignorant ou de plus pervers dans toutes les classes de la société ; et le zèle même de ceux à qui leur état faisait un devoir de combattre les mauvais livres, avait abandonné celui-là à sa honteuse destinée. Mais tout est changé, et il est monté au premier rang avec l'espèce d'hommes pour qui seuls il était fait, et qui auparavant étaient comme lui au dernier. Pour dire tout en un seul mot, vous allez y retrouver toute la morale et toute la législation *révolutionnaires*. Je dois donc vous prier, Messieurs, de résister comme moi au dégoût : il le faut. L'ignorance est devenue à la fois si commune et si puissante! La déraison, déjà si confiante, est devenue si insolemment despotique depuis qu'elle a joint les piques aux sophismes, les poignards aux mensonges, et les décrets aux attentats! On répète encore tous les jours si fièrement de si absurdes horreurs! C'en est assez, je l'espère, pour que les hommes honnêtes et éclairés se souviennent que si la vérité n'a pas pour eux besoin de preuves, le vice et l'imposture n'en ont pas besoin non plus pour les sots et les mé-

chans, et c'est eux qu'il faut, ou détromper, ou confondre.

Pour avoir le droit de tout attaquer, l'auteur commence par mettre tout en problême; et comme la propriété est fondée sur la morale, sur l'idée du juste et de l'injuste, c'est la morale qu'il lui importe d'abord de renverser avant d'en venir à la propriété. Il déclare donc que la morale n'est autre chose que l'ouvrage du caprice des hommes, et un composé de notions arbitraires. Voici ses termes :

« Il est surprenant, pour ne pas dire prodigieux, » de voir combien notre morale, *à peu près la* » *même* chez toutes les nations, nous débite d'ab- » surdités sous le nom de principes et de maximes » incontestables. Cette science, qui devrait être » aussi simple, aussi évidente dans ses premiers » axiômes et leurs conséquences, que les mathé- » matiques elles-mêmes, est défigurée par tant » d'idées vagues et compliquées, par tant d'opi- » nions qui supposent le faux, qu'il semble pres- » que impossible à l'esprit humain de sortir de ce » chaos : il s'accoutume à se persuader ce qu'il n'a » pas la force d'examiner. En effet, il est des » millions de propositions qui passent pour cer- » taines, d'après lesquelles on argumente éternel- » lement. *Voilà les préjugés.* »

Remarquez d'abord, dans ce peu de lignes, tous

les moyens d'astuce sophistique, qui sont les procédés ordinaires de la secte que nous combattons, et qui doivent la rendre à jamais exécrable à tous ceux qui comptent pour quelque chose la bonne foi et le respect de la vérité. Il y a d'abord ici un aveu précieux, et qui sans doute n'est échappé à l'auteur que parce qu'il voulait tout envelopper dans la même réprobation; ce sont ces mots qu'il ne faut pas oublier : « Notre morale, *à peu près la* » *même chez toutes les nations.* » Il est clair qu'il s'agit ici de la morale universelle, et je ne l'observe pas sans raison; car ce n'est nullement une *science*, comme il lui plaît de la nommer quelques lignes après pour donner le change. La morale en elle-même est ce qu'on appelle la *loi naturelle*, écrite dans la conscience de tous les hommes, et c'est précisément ce qui fait qu'elle est, comme l'auteur l'avoue expressément, *à peu près la même chez toutes les nations*, malgré la diversité des climats et des Gouvernemens. Il y a donc ici un caractère d'uniformité dont l'auteur chercherait tout de suite la cause s'il savait ou s'il voulait procéder régulièrement; mais comme cette cause est justement ce qu'il ne veut pas trouver, il se hâte de confondre cette morale naturelle avec la morale méthodique dont les philosophes ont fait une *science*; et comme dans ces différens traités il se trouve différentes

applications particulières des principes généraux qui sont les mêmes, arrivent sur-le-champ au secours de notre sophiste ces qualifications déclamatoires et outrageusement exagérées, qui paraissent tomber sur la morale même, et qui, dans le peu qu'il y a de vrai, ne peuvent regarder que les différentes opinions des moralistes sur des cas particuliers, comme sont celles des jurisconsultes sur l'application accidentelle des meilleures lois. Graces à ce petit artifice qui n'est pas bien fin, mais qui, en pareille matière, l'est toujours assez pour des lecteurs ignorans ou complices, voilà que cette morale, qui était *à peu près la même chez toutes les nations*, n'est plus, quelques lignes après, *qu'un chaos dont il est presque impossible de sortir, un million de propositions qui passent pour certaines..... Et voilà les préjugés!* Voyez-vous le chemin qu'il a fait en deux phrases, pour ne plus trouver dans *la morale de toutes les nations qu'un chaos de préjugés?* Entendez-vous tous les sots qui croient avoir entendu quelque chose, redire avec lui : *Et voilà les préjugés!* Mais quiconque ne sera pas un sot, arrêtera le discoureur au premier pas, et lui dira : Vous débutez par une impossibilité morale, pour peu que vous sachiez ce que c'est, et que vous entendiez le langage philosophique. Il y a impossibilité morale à ce que *toutes les nations*, sujètes à penser

diversement sur toutes sortes de matières, s'accordent sur une seule à penser uniformément dans tous les tems et dans tous les lieux, à moins qu'il n'y ait dans cette matière quelque chose de particulier et d'essentiel à la nature de l'homme, qui ne puisse pas plus varier que cette nature même, c'est-à-dire, sauf quelques cas d'exception qui existent dans tout ordre humain, et qui eux mêmes prouvent l'ordre et la généralité. Vous voilà donc obligé de me rendre compte de cette distinction unique que vous-même reconnaissez dans la morale, et qui ne se retrouve nulle part. Pourquoi n'en dites-vous pas un seul mot ?

Il est vrai, Messieurs, qu'il n'en dit rien; mais c'est ici l'occasion d'aller au-devant du sophisme trivial, que les ennemis de la morale naturelle ne manquent pas de faire sonner bien haut quand on leur dit, comme ici, qu'il est moralement impossible que tous les hommes se soient donné le mot pour regarder comme *des maximes incontestables une prodigieuse quantité d'absurdités débitées sous le nom de principes.* Savez-vous ce qu'ils répondent ? Ils font le dénombrement des erreurs de physique, d'astronomie, de géographie, etc. qui ont été en différens tems accréditées dans le monde, et il ne leur en faut pas davantage pour rejeter avec hauteur cet axiôme éternel, que le sentiment unanime

de tous les hommes, dans tous les tems, est une loi de la Nature. Quand Cicéron répétait cet axiôme universellement avoué, et sur lequel personne ne peut se méprendre, qu'aurait-il dit si quelqu'un lui eût objecté des opinions erronées dans des matières dont les trois quarts et demi du genre humain n'ont jamais entendu parler, et dont ils ne se soucient pas plus que si elles n'existaient pas? S'il s'était abaissé jusqu'à répondre à une si pitoyable défaite, n'aurait-il pas été en droit de répliquer au sophiste: Vous dites une double sottise, car vous vous appuyez sur une parité qui est doublement fausse. 1°. Ces erreurs des savans et des philosophes n'ont jamais été uniformes; elles ont varié suivant les tems et les lieux. 2°. (Et c'est ceci qui est capital.) Les spéculations scientifiques n'ont aucun rapport essentiel avec la destination essentielle de l'homme, qui est son bien-être social dans ce Monde, et son bien-être futur dans l'autre. C'est là ce qui importe également à tout homme, de connaître sa fin et ses devoirs; c'est là-dessus qu'est fondée toute société, et nullement sur des connaissances physiques plus ou moins parfaites. Quand on croyait que le Soleil tournait autour de la Terre et que la Terre était immobile, les habitans de la Terre ne se ressentaient pas plus de cette méprise, que la marche des corps célestes ne se ressentait de la

mauvaise physique de l'antiquité : tout allait de même, et ni plus ni moins. Sentez-vous le ridicule d'assimiler ce qui est si éttanger à la plupart des hommes, avec ce qui est partout d'une indispensable nécessité.

C'est pourtant là, Messieurs, l'unique argument des athées, celui que je leur ai entendu répéter mille fois contre la preuve de l'existence d'un Dieu, tirée du sentiment intime de tous les hommes. « Tous les hommes n'ont-ils pas cru qu'il n'y avait » point d'antipodes, jusqu'à ce que la découverte » du Nouveau-Monde en ait prouvé l'existence ? » Voilà leur phrase bannale, et ils croyaient avoir répondu.

Mais à présent j'ajouterai, pour compléter cette preuve et assigner la raison de cette uniformité de morale que l'auteur du *Code* a énoncée comme en passant, et s'est bien gardé d'expliquer, qu'il était impossible au Dieu créateur que Diderot veut bien reconnaître dans ce livre, de ne pas donner à l'homme, qu'il a fait pour la société, l'espèce de connaissances sans lesquelles il ne pouvait pas y avoir de société, autrement Dieu eût été inconséquent ; ce qui répugne. Or, ces connaissances sont celles qui résident dans le sens intime commun à tous les hommes, dans la conscience du juste et de l'injuste. S'il eût été possible que les hommes ne

s'accordassent pas généralement sur ces premiers sentimens, sur ces premiers devoirs ; s'ils eussent été assez *philosophes* pour mettre en question si un champ appartenait à celui qui l'avait ensemencé et cultivé, une cabane à celui qui l'avait bâtie, la dépouille d'une bête à celui qui l'avait tuée, le bien d'un père à ses enfans, et les enfans à leurs parens, etc. (et c'est bien là l'origine de toute propriété naturelle, même avant la propriété légale) ; si ces principes n'avaient pas été dans la conscience et à la portée de tous, jamais une seule peuplade n'aurait pu se former. La *philosophie*, qui les a réduits en problèmes, aurait bientôt, si elle eût régné, anéanti l'espèce humaine. Ce sont au contraire ces *préjugés*-là, comme on les appelle dans le *Code*, qui l'ont établie en société, et qui l'y ont maintenue et la maintiendront, parce que la Providence ne permet pas qu'on touche impunément à son ouvrage. La révolution en est une terrible preuve.

Il ne tiendrait qu'à moi d'opposer encore ici *philosophe* à *philosophe*, et de faire voir que Voltaire a beaucoup mieux raisonné en vers, que Diderot en prose sur *la loi naturelle*, dans un poème fait exprès sur ce sujet, où il prouve qu'elle n'est nullement d'institution humaine, mais divinement gravée dans notre ame par celui qui a fait notre ame, et où il distingue très-bien ce qu'on affecte ici de

confondre, c'est-à-dire, ce que les opinions, les mœurs, les lois des différens tems et des différens peuples peuvent avoir d'arbitraire en elles-mêmes, et ce qui est essentiel et imprescriptible dans les idées morales communes à tous les hommes. Vingt fois le même écrivain, parlant comme pur déiste, a réfuté en prose les mêmes chicanes dont il se moque en vers. Mais ce n'est pas encore ici le moment de mettre aux prises nos adversaires les uns avec les autres; c'est un spectacle trop singulier et trop réjouissant pour ne pas le montrer dans toute son étendue, et c'est par où je finirai.

Mais il y a une autre espèce de sophisme dans le passage de Diderot, et d'autant moins à négliger, qu'il est tous les jours dans la bouche des élèves de la secte; ce qui indique d'avance combien il est frivole, puisqu'il est à leur portée : c'est la parité captieuse entre la morale et les mathématiques, parité dont il est bon de marquer le vrai et le faux. A les entendre, si les principes de la morale avaient la même évidence que les propositions d'Euclide, elles forceraient de même l'assentiment universel, et c'est ce que Diderot insinue ici fort malignement lorsqu'il dit que « *cette science* devrait être aussi » simple, aussi évidente dans ses premiers axiômes » et *leurs conséquences*, que les mathématiques » elles-mêmes. » L'artifice est dans ces mots et *leurs conséquences*,

conséquences; car à l'égard des *axiômes*, ils sont, quoi qu'en dise l'auteur, ce qu'ils doivent être, d'une *évidence* égale à leur simplicité. Mais avant de dire pourquoi les *conséquences* ne sont pas toujours, et même ne peuvent pas toujours être absolument de la même *évidence* pour tous les hommes, je dois vous faire observer ce dont je vous avais prévenus d'avance sur la marche des sophistes. Si l'auteur avait regardé comme un devoir ce qui en est un, surtout dans des matières de cette importance, de procéder réguliérement et de bonne foi, il était tenu, avant tout, de nous citer des exemples de ces *absurdités* données en motale pour des *vérités incontestables*, et de les remplacer ensuite par ces *axiômes*, qui doivent être comme ceux des mathématiques; et sur l'un et l'autre pas une phrase, pas une ligne, pas un mot; et pourquoi ? C'esr que c'était là la question, et par conséquent ce dont, en sa qualité de sophiste, il a juré de ne jamais parler. Il se sert même exprès d'une tournure ambiguë, et qui le dispense d'affirmer ce qui aurait pu paraître trop révoltant, qu'il n'y a en effet aucune loi naturelle, aucun ordre moral, si ce n'est ce qu'il appelle *les affections bienfaisantes*, qu'il a soin, comme vous le verrez, de faire naître seulement de nos besoins. C'est roujours le même fonds de système plus ou moins déguisé ou modifié, celui de la *sensi-*

bilité physique, ou de l'*animalité*, ou de l'*organisation*, mais toujours à l'exclusion de tout ce qui suppose une faculté intelligente, capable de discerner, par sentiment et raisonnement, le juste et l'injuste. Ainsi, en nous disant ce que *devrait être* la morale, il s'abstient de dire s'il y en a une ou s'il n'y en a pas, et dans tout son livre il n'en est pas question. Il déclame contre tout ce qu'ont fait les hommes et les législateurs; il déclame sur tout ce qu'on aurait dû faire, et rien de plus. Et à quoi bon s'envelopper ainsi? Vous allez le savoir. Si on lui eût dit : Répondez net. Y a-t-il ou n'y a-t-il pas de morale, de loi naturelle? Il aurait répondu, pour peu qu'il y eût eu du danger à dire non : « Vous voyez bien que de mes paroles mêmes il » suit qu'il y en a une. Quand je dis qu'elle *devrait* » *être* simple et évidente comme les mathémati- » ques, n'est-ce pas dire qu'elle existe? Dire qu'une » chose devrait être telle, mais qu'on l'a faite toute » autre, c'est au moins affirmer qu'elle est. » Mais je suppose qu'un de ses confrères, un athée, lui eût dit : A quoi pensez-vous donc? Est-ce que vous voudriez insinuer, en rapprochant la morale et les mathématiques, qu'il y a une morale comme il y a des mathématiques? Alors il aurait répondu : » Vous devez voir le contraire; car en disant ce » que *devrait être* la morale, et ce que j'affirme

» être tout le contraire de ce que l'on appelle mo-
» rale, j'affirme implicitement, mais clairement,
» que la morale est une chimère, un être de raison,
» comme les *formes substantielles* de l'école. Et ne
» voyez-vous pas que, si je l'avais dit aussi crû-
» ment, tous ces *cagots* de déistes auraient crié
» comme Voltaire, et réclamé leur *grand Être* et
» leur conscience, etc. » Vous voilà, Messieurs, initiés tout comme moi dans les rubriques de la secte; elles ont été un peu négligées, il est vrai, depuis la révolution qui en dispensait; mais ne croyez pas qu'on y ait tout-à-fait renoncé. Non, cela dépend du caractère et du genre de prétention. Parmi les athées, il y en a tel qui se sait si bon gré de l'être, qu'il le crie à pleine tête dans un sallon, au milieu d'un cercle : celui-là ne s'asseiera pas à côté d'une personne inconnue sans lui apprendre, à la seconde ou peut-être à la première phrase de sa conversation, qu'*il n'y a pas de Dieu*. Il ne se nomme pas sans ajouter : *Et on sait que je suis athée* (1). Ce sont les zélés du parti. Mais il y a aussi les politiques, ceux qui spéculent sur tel état de choses éventuel où il y aurait peut-être quelque inconvénient à s'être déclaré athée un peu trop

(1) Ces détails sont d'une exactitude littérale, et il y a tel *philosophe* que là-dessus tout le monde nommera.

haut : ceux-là ne s'en cachent pas trop, il est vrai, ni dans leurs écrits ni dans leurs conversations ; ils ne manquent jamais de justifier les athées, et de faire cause commune avec eux. Mais pourtant si vous imprimiez de l'un d'eux qu'il est athée lui-même, il crierait à la *calomnie*, attendu qu'il n'a jamais écrit en toutes lettres, dans aucun ouvrage : *Il n'y pas de Dieu.*

Revenons à l'insidieuse comparaison de la morale et de la géométrie. Les axiômes de l'une doivent être et sont en effet de la même certitude que ceux de l'autre, puisqu'en philosophie, l'évidence, qui naît du sens intime, équivaut à celle du raisonnement ; et en effet, il n'est pas plus sûr qu'un triangle ne peut exister sans trois côtés, qu'il ne l'est que *nous ne devons pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.* Jusque-là tout est égal. La différence est et doit être dans l'application. Celle des vérités mathématiques se fait par l'entendement seul, qui, en suivant les règles du calcul, ne saurait se tromper, et surtout n'a aucun intérêt à se tromper. Celle des vérités morales ne se fait pas seulement par l'intelligence, mais bien davantage et bien souvent par la volonté que les passions égarent, et qui dès-lors obscurcit l'entendement ou résiste à la raison. Cette distinction est-elle assez sensible et assez décisive ? Ne s'ensuit-il

pas que dès-lors l'incertitude et l'obscurité ne sont pas dans la chose, mais dans l'homme intéressé à les y porter ? Connaissez-vous quelque chose de plus pitoyable que ce raisonnement si commun parmi ceux qui voudraient que la morale n'eût rien de certain, afin qu'elle n'eût rien d'obligatoire : « S'il y avait réellement une justice, tout le monde » conviendrait de ce qui est juste, comme l'on » convient que deux et deux font quatre ? » Doit-on avoir plus de pitié que de mépris, ou plus de mépris que de pitié pour des hommes capables de se payer de pareilles inepties ? Qui peut ignorer qu'il n'y a rien de démontré pour les passions, si ce n'est ce qui les favorise ? Quel est l'homme qui n'ait pas assez d'esprit pour être sophiste dans sa cause ? Mais de ce que l'intérêt déraisonne, s'ensuit-il qu'il n'y ait plus de raison ? Ce qui est renfermé dans l'idée claire d'un objet et en constitue l'évidence cesse-t-il d'y être parce que la passion s'obstine à ne l'y pas voir ? S'il n'y avait pas d'évidence en morale, c'est qu'il n'y en aurait dans rien ; car celle-là est de même nature que toute autre, et nos adversaires admettent une évidence dans les faits et les calculs des sciences exactes et physiques. Il y a plus : l'auteur lui-même du *Code* prétend bien nous montrer l'évidence dans son système, qui renverse toute morale. Il la croit donc

possible, cette évidence, en matière purement spéculative; et elle ne le serait pas dans le système opposé au sien, et qui est celui du Monde entier! Il ne saurait nier la parité, et dès-lors tout rentre dans l'examen du rapport des idées avec les choses, pour décider qui a raison, ou de l'auteur du *Code*, ou du Monde entier. C'est précisément cet examen qu'il aurait bien voulu éluder en rejetant toute certitude en morale; mais c'est précisément aussi ce qui suffirait pour le condamner d'avance, puisqu'il a commencé par poser en fait, non-seulement ce qui n'est pas, mais ce qu'il n'essaie pas même de prouver.

Mais suivant l'usage il cherche des autorités dans de grands noms, et outrage des grands-hommes jusqu'à vouloir en faire ses complices. « Dans les » derniers tems, et même de nos jours, les Bâcon, » les *Hobbes*, les Locke, les Montesquieu, les » Pope, ont tous apperçu que la partie la plus im- » parfaite de la philosophie était la morale, tant à » cause de la complexité embarrassante de ses idées, » que par l'instabilité de ses principes, par l'irré- » gularité de sa méthode qui ne peut rien réduire » en démonstration, trouvant à chaque pas des » propositions dont la négative peut également se » défendre. »

Avec un homme qui va toujours affirmant sans

rien prouver, la simple dénégation pourrait suffire. Il suffirait de lui répondre : Jusqu'à ce que vous nous citiez ces propositions morales *sur lesquelles on peut également soutenir le pour et le contre*, j'affirme qu'il n'y en a point; jusqu'à ce que vous nous fassiez voir en quoi consiste l'*instabilité des principes de la morale*, j'affirme que cette *instabilité* n'existe point; et certainement tout serait égal entre le sophiste et moi, si ce n'est qu'il resterait à peu près seul de son côté avec quelques écrivains aussi décriés que lui, et que j'aurais du mien tous les plus illustres moralistes anciens et modernes, avec le témoignage de toutes les nations. Mais il est généralement plus utile d'éclaircir l'erreur, que de la mépriser; et quand l'erreur n'est que de mauvaise foi, il suffit de remettre les choses à leur place. C'est seulement sur la *méthode* (mot que glisse subtilement l'auteur pour confondre les notions naturelles de la morale avec les Traités didactiques qui en ont classé les devoirs), c'est uniquement sur cette partie scientifique que peuvent tomber les reproches d'*embarras* et de *complication*, qui peuvent s'adresser de même, plus ou moins, à tous les livres méthodiques composés sur toutes les parties de la philosophie, sans que pour cela jamais personne ait prétendu qu'il n'y avait point de *vérités incontestables* en logique, en metaphysique, en physique, etc. puisque ceux qui

en traitaient dans leurs écrits, en expliquaient différemment quelques conséquences, ou en posaient différemment les bases. C'est là-dessus seulement que les Bâcon, les Locke, les Montesquieu, les Pope, ont pu desirer des rédactions plus parfaites, des méthodes plus exactes. Mais il est faux qu'aucun d'eux ait jamais attribué ces défectuosités de composition à l'*instabilité* de la morale; et pour qu'on ne doute pas de mon assertion, c'est assez que l'auteur n'ose alléguer aucun exemple, un seul passage de ces philosophes à l'appui de la sienne; car s'il eût pu en trouver un, vous pouvez juger avec quelle joie, quelle exultation il eût tâché d'en tirer parti. Après ce que nous avons vu Helvétius et Diderot risquer en ce genre, et après tout ce que nous verrons encore, nous pouvons hardiment, de leur silence, conclure toujours l'impossibilité. Concluez-la surtout de cette autre assertion avancée de même sans la plus légère preuve, que dans nos méthodes de morale *rien ne peut être réduit en démonstration.* Cela est aussi faux de la morale en elle-même, que d'aucune des *méthodes* connues dans les classes de philosophie, quelle qu'en puisse être l'imperfection. Je réponds à sa pensée comme à ses paroles, car si celles-ci ne se rapportent qu'à la *méthode*, celle-là indubitablement se rapporte à la morale même. Le *Code* entier ne laisse là-dessus aucun lieu à l'équivoque.

Passerons-nous sous silence un homme tel que Hobbes, placé sur la même ligne avec les *Bâcon*, les *Montesquieu*, etc. ? Puisque Diderot n'en a pas craint la honte, il faut la lui faire toute entière. Tout ce qu'il y gagnera, c'est que vous verrez qu'avant lui, dans le dernier siècle, il y eut en effet un écrivain anglais qui put revendiquer sur Diderot la primauté de beaucoup de patadoxes impudemment absurdes et pervers. Vous allez juger sur-le-champ si les qualifications sont trop fottes. Quelques lignes fidellement extraites de ce Hobbes vous feront comprendre quels *axiômes* lui ont valu l'estime de Diderot. « Le vrai et le faux ne sont que » des mots dont nous ne pouvons constater la réa- » lité..... Il n'y a aucune propriété légitime..... Il n'y » a rien qui soit naturellement juste ou injuste..... » Tous ont naturellement droit sur tout..... Le droit » naturel n'est autre chose que la liberté d'user à son » gré de ses moyens de considération, etc. etc..... » Voilà, Messieurs, quelques-unes des bases de la philosophie de Hobbes. Vous conviendrez qu'elles sont éminemment *révolutionnaires*, et peut-être serez-vous surpris que le nom d'un *philosophe* de cette force n'ait pas retenti chaque jour dans nos harangues et nos feuilles *patriotiques*, qu'il n'ait pas été un des apôtres dont on citait les oracles, que son portrait ne soit pas à la Convention, et qu'on

ne lui ait pas au moins *décrété* une rue de son nom, comme à quelques autres qui en vérité ne le valaient pas, et qui n'ont fait que le répéter. Un seul mot vous expliquera le sujet de votre surprise. Hobbes a écrit en latin, et il n'y en a pas de traduction connue. Or, vous savez que l'érudition de nos *patriotes* ne s'étendait pas communément jusqu'au latin, et de plus Hobbes ne s'était pas fait un devoir, comme nos *philosophes*, de se mettre à la portée de l'ignorance, afin *de propager la vérité*. Il est abstrait et même profond, comme on peut l'être en athéisme et en immoralité, c'est-à-dire, qu'il va très-avant dans le faux, et qu'il bâtit très-savamment sur des abîmes et sur des nuages. Il fut proscrit tour-à-tour en Angleterre et en France; mais il mourut tranquille sous la protection de Charles II, par deux raisons, d'abord parce qu'il avait enseigné les mathématiques à ce prince lorsque tous deux étaient également réfugiés à Paris, ensuite parce que dans son livre intitulé *de Cive* (du Citoyen) il avait poussé les droits de la monarchie jusqu'au despotisme; car cet homme, qui avait un esprit si indépendant, avait le cœur esclave. Tous nos prédicateurs de matérialisme et d'impiété l'ont mis largement à contribution, et ne s'en sont pas vantés.

L'auteur du *Code* ne s'écarte de Hobbes qu'en un seul point: celui-ci soutient que l'homme est

essentiellement méchant : il définit le méchant *un enfant qui a de la force : Homo malus, puer robustus.* Ce mot, qui est ingénieux et vrai en un sens, est en lui-même, et bien entendu, la réfutation de l'auteur qui l'a dit. Il est bien vrai qu'il ne manque à l'enfant que de la force pour faire beaucoup de mal; mais pourquoi ? C'est que sa force ne serait pas réglée par la raison; et si le méchant, avec toutes ses forces et toute sa raison, abuse des unes, c'est qu'il n'écoute pas l'autre. Mais à qui la faute ? A sa volonté sans doute, et non pas à sa nature, puisque celui qui obéit à cette raison dans l'emploi de ses forces, s'appelle *bon*, comme l'autre s'appelle *méchant*. Il n'y a donc là rien d'*essentiel* de part ni d'autre, si ce n'est la faculté de suivre ou de ne pas suivre la raison, faculté qui n'est autre chose que la libetté de l'homme. Ce raisonnement est sensible pour tout le monde, et surtout pour ceux qui savent la valeur du mot *essentiel* dans la langue métaphysique. Mais c'est ici encore, puisque j'en ai l'occasion, que je dois faire voir, dans l'Évangile, cette métaphysique sublime qui n'est méconnue que par l'ignorance. C'est là que sont toutes les vérités premières pour qui les y cherche de bonne foi. Jésus-Christ, qui ne voulait pas faire des docteurs, n'a pas donné ses leçons dans la forme des Traités de philosophie, comme le

voudraient ceux qui regardent comme au dessous d'eux d'étudier ou entendre la sienne. Il a dit au cœur humain tout ce qui était nécessaire pour l'attirer à la foi par l'amour, et il s'est mis alors à la portée des plus simples, à qui cette lumière suffit comme à tous. Mais en même tems il a semé dans ses discours divins le germe des vérités les plus hautes pour ceux qui seraient capables de les appercevoir, c'est-à-dire, pour ceux qui n'obscurciraient pas leur propre jugement par l'orgueil. Je vais en citer un exemple qui n'étonnera que ceux qui n'ont jamais cru que l'Évangile méritât d'être approfondi, mais qui les étonnera au point qu'ils n'auront rien à y répondre. Ce n'est point m'écarter de mon sujet, car l'explication des paroles de Jésus-Christ, philosophiquement démontrée, sera la réfutation de deux erreurs tout opposées; celle de Hobbes, qui prétend que l'homme est méchant par sa nature; et celle de Rousseau et de Diderot, qui soutiennent qu'il est naturellement bon. Nous détaillerons dans la suite, à l'article de Rousseau, comment et pourquoi la dernière de ces deux erreurs était la plus pernicieuse, et a dû faire plus de mal que l'autre, quoiqu'elle se présente sous un aspect beaucoup moins repoussant. Mais je ne veux d'abord considérer, dans les deux thèses, que le principe, dont je prouverai la faus-

seté d'après les paroles de Jésus-Christ. Quelqu'un s'adressant à lui, l'avait appelé *bon Maître. Magister bone.* Jésus-Christ, ne parlant ici que comme homme et comme simple envoyé de Dieu, répond : « Pour-» quoi m'appelez-vous *bon?* Il n'y a de *bon* que » Dieu seul. *Non est bonnus, nisi solus Deus.* » Il est d'abord évident qu'il s'exprime ici dans toute la rigueur philosophique; car, dans le langage usuel, lui-même admettait, comme tout le monde, la distinction des bons et des méchans. Mais comme toutes ses paroles sont faites pour être méditées, et qu'il n'y en a pas une qui ne tende à nous instruire, il nous est permis de chercher dans celle-ci tout ce qu'elle contient, et si nous n'y voyons rien qui ne rentre dans sa doctrine et dans l'esprit des mystères de notre religion, nous pouvons être sûrs de ne pas nous tromper. Voici donc ce qui est contenu dans cette proposition du maître de toute science.

Celui-là seul est réellement et essentiellement bon, qui est bon par lui-même, c'est-à-dire, dont la bonté est renfermée dans l'idée de son essence, tellement qu'il est bon parce qu'il est lui, et que s'il n'était pas bon il ne serait pas. Cela n'appartient qu'à Dieu, et l'on en convient : il n'y a pas là-dessus de controverse parmi tous ceux qui reconnaissent un Dieu. Mais il s'agit des conséquences,

qui n'ont pas été, à beaucoup près, apperçues et saisies comme le principe. Si Dieu seul est bon parce qu'il l'est par lui-même, il s'ensuit qu'aucune de ses créatures ne peut partager cet attribut incommunicable, qu'aucune ne peut avoir une bonté absolue, mais seulement une bonté relative à sa nature; et dans toute intelligence créée cette bonté ne peut consister que dans la conformité à la loi de son auteur, puisque la perfection appartient au Créateur, et la dépendance à la créature. Tout cela est conséquent et évident. Dieu, qui ne peut rien faire qui ne soit bon, mais seulement de cette bonté relative que je viens d'expliquer, a donc fait l'homme bon dans ce sens, dans ce seul sens, dans le même sens où il est dit que toutes les œuvres du Créateur étaient bonnes, *très-bonnes; valdè bona.* Il donna au premier homme la loi naturelle, celle de la conscience, et y ajouta la loi de la dépendance, renfermée dans cette défense dont la violation a été si fatale. Mais cette dépendance de la loi de Dieu n'excluait nullement la liberté de l'homme, et pourquoi? C'est qu'il fallait que l'homme fût libre, par cela seul qu'il avait reçu l'intelligence; et c'est une des vérités métaphysiques que n'ont pas apperçue ceux qui ont si follement nié la liberté de l'homme. Ils n'ont pas vu qu'il y aurait contradiction, impossibilité à ce qu'une

substance intelligente ne fût pas libre ; car à quoi lui servirait l'une sans l'autre ? Que serait l'intelligence sans la liberté ? Ce serait une faculté active sans action. Cela répugne autant que si Dieu nous eût donné des mains sans aucun pouvoir de les remuer ; et Dieu ne saurait être inconséquent. La bonté de l'homme est donc subordonnée à l'usage de sa liberté, réglé par la loi divine. Il n'est bon qu'autant qu'il suit cette loi ; il est mauvais dès qu'il s'en écarte. Et qu'on ne dise pas que la loi détruit la liberté : ce serait une absurdité aussi évidente que si l'on disait que les déterminations de l'homme ne sont pas libres, parce qu'il a reçu la raison pour les diriger ; que les actions des citoyens ne sont pas libres, parce qu'ils doivent les subordonner aux lois de la cité. Hélas ! c'est pour n'avoir pas entendu ni voulu entendre ces notions si simples, mais qui demandent l'attention et la bonne foi, que l'on s'est tant égaré en morale et en politique, dans l'acception du mot de liberté. Tout ce qui est ordre essentiel, c'est-à-dire, coordonné par la raison aux rapports essentiels de la nature humaine, à son bien-être et à sa fin, non-seulement n'altère pas sa liberté, mais même est ce qui la constitue en morale comme en politique. La sagesse humaine l'a même compris, puisqu'elle a posé si souvent ces deux thèses, que la liberté civile consistait dans

l'obéissance aux lois, et que la liberté morale consistait à obéir à la raison. La preuve en est claire, et les anciens philosophes l'avaienr très-bien vue. Quand est-ce que l'on s'écarte de la raison? C'est quand on est maîtrisé par la passion. Dès-lors vous n'êtes donc plus libre. Quand est-ce aussi que la liberté civile est menacée? C'est quand les volontés particulières prennent la place de la volonté publique, qui est la loi émanée de l'autorité légitime quelle qu'elle soir, er dès-lors oii ne repose plus sous le paisible abri de la loi; on est exposé au pouvoir arbitraire de la force, on n'est plus libre. J'indique souvent ces rapprochemens de choses qui paraissent très-diverses, pour bien confirmer cet axiôme si capital en philosophie, que toute espèce d'ordre remonte toujours à un même principe, que toute espèce de désordre tient originaitement à une même cause.

Maintenant que nous avons bien établi quelle est l'espèce de bonté dont l'homme est susceptible, voyons d'où est venue la méprise des sophistes modernes, qui l'ont également méconnu, soit en le faisant nécessairement méchanr, soit en le faisant bon tout autrement qu'il ne l'est er ne peur l'être. C'est des deux côtés erreur de l'imagination fortement frappée. Hobbes et consorts ont vu la société exposée à des désordres plus ou moins grands, selon

que

que l'action du Gouvernement était plus ou moins répressive. Hobbes en a conclu que puisque le frein de la morale était insuffisant sans le secours des lois, qui ne doivent leur origine qu'au besoin général, le frein moral n'existait pas, et qu'il n'y en avait pas d'autre que l'autorité coërcitive, sans laquelle chacun serait plus ou moins méchant. Ce n'est pas la peine de dire à quel point cette opinion est fausse. Elle a été réfutée partout, et même par plusieurs des *philosophes* que je combats. Son erreur tenait d'ailleurs, comme vous l'avez vu, à toutes les conséquences du matérialisme pur, et de l'athéisme, qui ne s'en sépare guère. Rousseau, tout au contraire, et Diderot, et ceux qui les ont suivis, ont mieux aimé se persuader que les maux et les crimes du monde ne venaient pas de notre nature, qui, selon eux, est bonne par elle-même, mais d'un vice radical, inhérent à tous les Gouvernemens établis, qui selon eux sont tous faits pour rendre l'homme méchant. C'est une absurdité tout autrement grave par ses résultats, une absurdité vraiment monstrueuse, et qui ne tend à rien moins qu'au bouleversement de tout ordre social chez toutes les nations. Mais à quoi tenait-il chez les écrivains qui les premiers l'ont mis en avant? A un excès d'orgueil qui produisait deux effets également avoués, également odieux et coupables. L'un

était l'aversion pour toute autorité, parce qu'il n'y en avait pas une qui ne leur parût une injure à leur supériorité personnelle. L'autre, la conviction intime que cette même supériorité était suffisante en eux pour donner au Monde une nouvelle forme, et au genre humain de nouvelles lois. Il n'y a personne qui ne doive à présent s'appercevoir combien cette prétention était plus dangereuse que le paradoxe du misanthrope anglais; et nous pouvons d'abord observer, d'après l'expérience, que c'est un plus grand mal de flatter la nature humaine, que de la calomnier : son amour-propre se défend bien mieux de l'un que de l'autre. On a dit, et non sans raison, du systême de Hobbes, qu'assurer que tout homme est méchant, *c'était inviter à l'être.* Oui, et je crois bien que des hommes décidément pervers ont pu ne pas rejeter une excuse dont ils avaient besoin. Mais c'est partout le petit nombre, même depuis notre révolution, ce qui est sans réplique; et partout aussi, hors dans les convulsions passagères de cette révolution, les lois sont là pour contenir les méchans. Au contraire, une doctrine qui va droit à la subversion de tous les appuis quelconques du corps politique; une doctrine qui pose en fait que la cause unique, la cause primitive et subsistante de tous les maux de la société est précisément dans ces mêmes lois qui la maintiennent;

une doctrine qui nous apprend que sans ces mêmes lois, qui sont la seule digue contre les ravages des passions malfaisantes, ces mêmes passions n'existeraient pas; une semblable doctrine fournit bien plus qu'une excuse à tous les vices et à tous les crimes; elle leur offre le plus spécieux prétexte pour usurper le titre et les droits de la sagesse et de la vertu, pour tout oser sans rougir de rien, pour tout renverser sous ombre de reconstruire, pour tout envahir sous la promesse de tout réparer. Certes, le mal qu'ont fait ces écrivains est grand, bien grand : l'étendue s'en développera devant nous à mesure que nous avancerons dans l'examen de leurs livres et de l'usage qu'on en a fait, et vous verrez bientôt, pour ce qui concerne Diderot en particulier, ce qu'a été pour les brigands de nos jours l'ouvrage que nous examinons.

Après avoir conclu contre les sophistes, que l'homme n'est et ne peut être ni absolument bon ni absolument méchant par sa nature, mais que sa bonté ou sa méchanceté ne dépend que de sa libre conformité ou non-conformité à la loi du Créateur, venons au premier *problème de morale* que Diderot propose en ces termes : « Trouver une » situation dans laquelle il soit presque impossible » que l'homme soit dépravé ou méchant, ou le » moins possible. » Ces derniers mots d'atténua-

tion me font présumer que l'auteur fut lui-même frappé un moment du ridicule de sa proposition; mais il n'a pas vu que si elle était d'abord en elle-même extravagante à force d'être neuve, il la modifiait de façon qu'elle devenait tout à coup à peu près nulle à force d'être triviale; car un état de choses *où l'homme ne soit dépravé ou méchant que le moins possible*, est tout simplement le problême dont tous les législateurs ont cherché la solution, et Diderot venait un peu tard pour nous en aviser. Mais la différence très-grande entre eux et lui, c'est qu'ils ont cherché à résoudre ce problême en législation et non pas *en morale*, deux objets très-distincts, et d'autant plus que l'auteur affecte sans cesse de les confondre dans son fatras scientifique. Ces législateurs savaient ce que nous savons tous, que la morale est invariable, et que ses principes universels ne sont point des sujets de *problêmes*. S'il se trouvait à l'avenir quelqu'un d'assez malheureux pour en douter, il suffira dans tous les tems de lui rappeler ce que nous avons vu dans le nôtre. A jamais on se souviendra qu'il a existé une fois une puissance la plus épouvantable qui eut jamais existé, une puissance qui, dominant dans toute l'étendue d'un grand Empire, s'est fait un système et un devoir de nommer vertu tout ce qui était crime, et crime tout ce qui était vertu sans aucune exception;

de traitet la vertu comme partout ailleurs on traite le crime, et le crime comme partout ailleurs on traite la vertu, et de soutenir cette doctrine *législative* par tous les moyens de violence et d'oppression les plus atroces qu'il soit possible d'imaginer; et l'on ajoutera que, malgré les efforts de cette puissance qui a subsisté pendant des années, le crime et la vertu, le bien et le mal, n'en sont pas moins restés, dans la conscience de tous les hommes, ce qu'ils étaient, ce qu'ils seront toujours, et ont bientôt repris leur nom dans le langage général, même avant d'avoir repris leur place naturelle dans l'État, et seulement dès qu'il a été possible d'appeler tout haut les choses par leur nom sans aller sur-le-champ au supplice. Voilà ce qui ne sera jamais oublié, et ce qui constatera l'indestructible force des idées morales, qui, bien que plus ou moins combattues dans tous les siècles par l'erreur, l'ignorance et la perversité, n'avaient du moins jamais eu à soutenir aucune attaque qui ressemblât en rien à cette guerre nouvelle, aussi horrible qu'inouie.

Il n'en est pas de même de la législation. Personne n'ignore que les lois civiles et politiques sous lesquelles les peuples se sont réunis à diverses époques, soit par une convention expresse ou tacite, soit même par la force des armes, ont toujours

varié et devaient en effet varier, et les raisons de cette diversité ont été mille fois expliquées ; elles tiennent au climat, au site, aux habitudes naturelles ou locales qui en sont la suite, aux idées religieuses, au caractère national, aux anciennes traditions, aux coutumes, aux besoins, à la richesse ou à la pauvreté du sol, etc. Tout cela est entré et a dû entrer dans les dispositions et les vues des législateurs, dont aucun n'a négligé de s'y conformer, parce que c'était une force prépondérante, qui ne peut être méconnue que des insensés : il n'y a que des insensés qui soient capables de vouloir plier les hommes et les choses sous le niveau de leurs phrases, et tel sera aux yeux de la dernière postérité le caractère de nos *législateurs philosophes*.

Personne ne doute non plus que dans tout Gouvernement, même le mieux ordonné, ne se trouvent encore et ne doivent se trouver les désordres et les abus, soit publics, soit particuliers, attachés à la condition humaine. Mais c'est parce que personne, en avouant le mal, n'en a méconnu la cause ; c'est parce que tous ont pensé que la sagesse du Gouvernement consistait à réprimer sans cesse les abus plus ou moins dangereux, plus ou moins nombreux, plus ou moins inévitables, sans jamais se flatter de les extirper tous ; c'est parce que cette

vérité d'expérience vient depuis tant de siècles à l'appui de toutes les notions morales sur la nature de l'homme, que les sophistes ont nié hautement l'un et l'autre, se fondant sur cette proposition, qui est l'axiôme de leur école : « Si tout » est mal, c'est qu'il n'y a que nous qui connaissions le bien : si l'on veut que tout soit bien, il » n'y a qu'à nous écouter. » Ainsi, pour entrer en matière, Diderot, après avoir posé son *problême*, nous déclare d'abord que si nous ne sommes pas en état de le résoudre, c'est que nous croyons bonnement que l'amour-propre qui est dans tous les hommes, est une cause naturelle de leurs fautes et de leurs maux. Le *maître* nous assure que nous n'y entendons rien; que c'est seulement par le vice de la société que l'amour-propre est un vice. « Vous » en faites (dit-il) une hydre à cent têtes, et il l'est » en effet devenu par vos propres préceptes. Qu'est-» il, cet amour de soi-même dans l'ordre de la » Nature ? Un desir constant de conserver son être » par des moyens faciles et innocens que la Pro-» vidence avait mis à notre portée, et auxquels le » sentiment d'un très-petit nombre de besoins » nous avertissait de recourir. Mais dès que vos » institutions ont environné ces moyens d'une mul-» titude de difficultés presque insurmontables et » même de périls effrayans, était-il étonnant de

» voir un paisible penchant devenir furieux et » capable des plus horribles excès, vous obliger à » travailler pendant des milliers de siècles (1) avec » autant de peine que peu de succès, à calmer ses » transports ou à réparer ses dégâts ? Est-il éton- » nant que vous ayiez vu cet amour de nous- » même, ou se transformer en tous les vices con- » tre lesquels vous déclamez, ou bien prendre le » masque des vertus factices que vous prétendez » lui opposer ? »

Si un fou, renfermé comme tel, parlait ainsi à travers les barreaux de sa loge, on ne pourrait qu'en avoir pitié ; et quoique l'atrocité soit implicitement, mais très-clairement renfermée à chaque ligne dans chaque absurdité, on ne prendrait garde ni à l'une ni à l'autre, en faveur de la démence reconnue. Mais c'est un *philosophe* qui nous dit que, *dans l'ordre de la Nature*, l'amour-propre tend au bien-être *par des moyens faciles et innocens !* S'il eût dit dans l'ordre de la raison, je l'entendrais, et je me contenterais de lui répondre qu'avec sa raison l'homme a aussi ses passions, et que si l'une tend à régler l'amour-propre, les autres tendent à

(1) C'est beaucoup ; mais il ne faut pas prendre garde à ce calcul : tous ces *philosophes*-là veulent que le Monde n'ait ni commencement ni fin.

l'égarer, et sont très-communément les plus fortes. Mais cette méprise n'est rien encore près de l'oubli incompréhensible d'un fait général, dont il ne tient pas plus de compte que s'il n'existait pas ; et ce fait qui apparemment à ses yeux n'est rien ou presque rien, c'est l'inévitable concurrence des mêmes besoins partout où les hommes sont rassemblés, et de quelque manière qu'ils le soient. Et que deviennent alors ces moyens *faciles et innocens*, qui pourraient l'être en effet si chaque individu était seul, mais qui courent grand risque de ne plus l'être dès que l'homme n'est pas seul (et il ne peut ni ne doit l'être), dès qu'il a seulement une famille (et les frères mêmes peuvent devenir ennemis, à dater de Caïn) ? *Fratrùm quoque gratia rara est..... rara est concordia fratrum.* Je ne parle pas même ici de l'état de civilisation ; je prends l'homme là même où l'auteur ne peut nous objecter le crime de la société, là où il n'y a de loi que la volonté et la force individuelle, et *les affections bienfaisantes* de la Nature, à qui Diderot attribue un si grand pouvoir. Assurémens, dans cet état, rien n'est plus innocent et plus facile que de tuer un mouton pour en manger la chair et pour se couvrir de sa peau. Mais s'il se trouve là deux hommes qui aient besoin ou envie de l'un et de l'autre (car il serait aussi par trop inepte de supposer que l'homme n'a que

ses besoins pour unique mesure de ses desirs), à coup sûr il y aura bataille pour le mouton, à moins qu'il ne se trouve à point nommé un *philosophe* pour leur prêcher les *affections bienfaisantes*, encore n'oserais-je pas répondre qu'il fût écouté, et les deux contendans pourraient bien se moquer de ses *affections bienfaisantes*, comme vous avez vu le matelot hollandais se moquer de la raison universelle de Pangloss. Dans l'ordre de cette raison, ils pourraient s'accorder pour le partage; mais dans l'*ordre de la Nature*, infiniment plus commun, il y a tout à parier qu'ils se battront; et je prends mes preuves où je dois les prendre, où notre adversaire ne saurait les récuser, chez les sauvages. Qui ne sait les guerres sanglantes, les haines implacables qu'excite entre eux la concurrence de la chasse et de la pêche, et ce que deviennent pour eux ces *moyens faciles et innocens*, malgré la vaste étendue de pays qui les offre à leurs besoins? Les peuplades rivales vont se chercher à trente, quarante, cinquante lieues, pour se disputer une forêt, une montagne, une baie poissonneuse, et se battent avec une rage et un acharnement dont le résultat dernier a été souvent l'extermination entière de plusieurs de ces tribus barbares, dont il ne reste en Amérique que le nom. Voilà pourtant *la Nature* dans sa beauté sauvage, dans sa bonté *philosophique*; car appa-

remment on ne nous dira pas ici que sa méchanceté est *sociale et politique*, et que ce sont *nos lois qui ont corrompu l'amour-propre.*

Je vous cite les expressions de l'auteur, aussi saines et aussi belles que ses idées : vous avez vu l'absurde prouvé en fait : voici l'atroce qui s'y joint. A entendre Diderot, *nos lois ont environné les moyens de subsistance de difficultés presque insurmontables, et même de périls effrayans.* Ou ces paroles ne signifient rien, absolument rien, ou *ces difficultés presque insurmontables et ces périls effrayans* consistent en ce que, dans l'ordre social, il n'y a point d'autres *moyens de subsistance* que la propriété et le travail. Pour la propriété, il n'y a pas d'équivoque possible, et c'est bien ici un des objets de réprobation, puisque vous allez voir que celui de l'ouvrage entier est de la proscrire avec horreur. Pour le travail, vous verrez ensuite ce qu'il en fait et ce qu'il deviendrait ; mais il faut commencer par justifier l'un et l'autre, puisqu'un *philosophe* nous y réduit. Qu'y a-t-il donc de plus juste en soi que le droit de propriété ? Elle est, ou héréditaire ou acquise ; et à qui donc appartient le bien de mes pères, plus légitimement qu'à moi ? A qui ont-ils voulu le transmettre si ce n'est à leurs enfans, et qui sera en droit de le leur ravir ou de le leur disputer ? Et le fruit de mon travail, à qui

donc appartient-il, si ce n'est pas à moi ? Il est impossible de nier l'un et l'autre titre de propriété, sans donner le plus insolent démenti à la justice naturelle, sans être, ou un scélérat, ou un insensé. Les sophistes qui l'ont osé, sont ici obligés de choisir : hors de cette alternative, il n'y a rien. L'échafaud ou l'hôpital des fous, voilà ce qu'ils ont mérité, parce que la justice humaine ne saurait aller plus loin. Mais il y en a une autre qui voit plus loin, et qui peut bien davantage..... Puissent-ils avoir songé à la fléchir !..... Ils ne sont plus; mais leurs crimes subsistent, et nous en voyons le fruit.

Si nous passons du principe aux conséquences, est-ce donc un mauvais ordre de choses que celui qui satisfait aux besoins de tous, excepté de ceux qui prétendent que la société doit tout faire pour eux, sans qu'ils fassent rien pour elle ni pour eux-mêmes, et qui veulent que tout soit à eux, précisément parce qu'ils n'ont rien ? Ai-je besoin d'ajouter qu'il ne s'agit pas ici de l'indigence infirme ? Si les secours particuliers lui manquent, elle est partout sous la protection de l'humanité publique, et parmi nous, avant la révolution, elle était confiée à la charité religieuse. Il ne s'agit pas non plus des accidens physiques, des pertes fortuites et imprévues : quel Gouvernement pourrait les prévoir, et quel extravagant pourrait l'exiger ? Les ressources

sont alors éventuelles comme les disgraces ; mais qui jamais a pu se permettre de ne considérer dans la force et la santé habituelle du corps social que quelques parties malades, et de sacrifier tout ce qui fait cette santé et cette force à la chimérique prétention de prévenir d'inévitables infirmités ? Celui-là est coupable qui se propose de renverser une économie universelle et immémoriale, celle à qui tant de millions d'hommes doivent leur existence et leur sécurité. Celui-là est coupable, qui dans cette admirable harmonie, ouvrage et preuve d'une Providence qu'on doit adorer et bénir, ne voit rien de respectable, rien de sacré, que quelques milliers de fainéans et de vagabonds, qui ne doivent qu'à eux-mêmes leurs vices et leur dénûment : sauf quelques exceptions qui n'entrent jamais dans aucune théorie générale, c'est leur histoire. Et pour qui, sinon pour cette très-petite portion de chaque État, pour qui osera-t-on dire, en parcourant les villes et les campagnes, où tout le monde est occupé, que *les moyens de subsistance sont environnés de difficultés presque insurmontables, et même de périls effrayans ?* A quoi bon s'envelopper dans le vague de cette criminelle déclamation, si ce n'est qu'on a eu quelque honte (et je ne sais pourquoi) de nous dire sans détour qu'il est très-difficile de subsister sans travail, et de voler sans courir le

risque d'être pendu (1)? Cela se peut; mais je ne crois pas que cette espèce de *difficulté* et ce genre de *péril* soient d'un intérêt fort touchant, surtout devant celui de toutes les nations dont l'existence est appuyée sur la propriété et le travail. C'est pourtant cet intérêt de la fainéantise et du brigandage, qui est le seul, bien évidemment le seul que l'on ose ici consacrer et préférer à tout; c'est le sens des paroles de Diderot, je le répète, ou bien elles n'en ont aucun; et je couronnerai la démonstration quand j'y joindrai les paroles des brigands de nos jours, qui sont le commentaire exact du texte de l'auteur, et qui prouvent qu'ils l'ont parfaitement compris, et qu'ils ont parfaitement appliqué sa doctrine dès qu'ils l'ont pu. Le *maître* continue, et il faut le suivre.

« C'est de *votre triste morale* que, l'éducation

(1) Ils nous objecteront, j'en suis sûr, les maîtrises, quoiqu'elles n'existassent que dans une très-petite partie de la France. Mais d'ailleurs, sur cette institution très-sage et très-favorable à l'industrie, bien loin de lui être nuisible, voyez la troisième partie de l'*Apologie*. Il suffit ici d'observer que cette objection ne peut ni expliquer ni excuser les propositions et les termes de Diderot, puisque, dans aucun cas, les maîtrises ne peuvent être *une difficulté presque insurmontable ni un péril effrayant*. L'exposé des faits anéantirait cette honteuse déclamation.

» commune des hommes empruntant *ses lugubres* » *couleurs*, on a vu et l'on voit ses leçons porter » dans leur cœur, dès leur plus tendre enfance, le » funeste levain que vous attribuez faussement à la » Nature. Le premier usage que fit un père de *pa-* » *reils préceptes* pour instruire ses enfans, fut l'é- » poque fatale de l'esprit d'indocilité, de révolte » et de violence. Était-ce un vice de la Nature, que » cette résistance ? Non certainement : *c'était une* » *défense bien légitime de ses droits.* »

Avant d'éclater en indignation contre un écrivain qui appelle *l'indocilité, la révolte, la violence, la résistance* à l'autorité paternelle *une défense bien légitime des droits de la Nature*, on est tout prêt à lui dire d'abord, ne fût-ce que pour chercher une excuse, s'il est possible, à ces affreux documens : Mais, dis-nous au moins, et articule nettement quels sont ces *préceptes*, quel est ce *funeste levain* ; dis-nous quelles sont les *leçons de cette triste morale* qu'un père enseigne à ses enfans dans l'*éducation commune*, et qui les autorisent, selon toi, à une *résistance légitimée par la Nature ?* Ne le lui demandez pas, Messieurs ; il ne l'a pas dit, et il ne le dira pas ; il n'articule pas un seul de ces *préceptes*, une seule de ces *leçons*. Non ; mais plus cela était facile s'il eût pu dire vrai, plus cela était même indispensable s'il était possible qu'il eût raison, et

plus aussi devons-nous conclure que, s'il ne sort jamais un moment de ces invectives ténébreuses, de ces vociférations forcenées, c'est que lui-même, oui, lui-même a senti l'impossibilité de dire ici rien qui fût clair et formel, sans être infâme et révoltant. — Quoi ! dira-t-on, l'impudence même peut donc rougir ? — Non, le front des sophistes ne rougit pas, ne rougit jamais ; mais apparemment leur conscience n'est pas toujours aussi endurcie que leur front, ou plutôt ils craignent la rougeur que leurs paroles, si elles étaient trop claires, feraient monter sur le front d'autrui. Et en effet, que peut être cette *triste morale aux couleurs lugubres*, qui donne aux enfans *un droit de résistance* à leurs pères, fondé sur la *Nature* même ? J'en appelle à l'intelligence de tous les lecteurs, j'en appelle au sens commun, et je défie que ce puisse être autre chose que la morale, qui veut que l'on combatte les penchans vicieux nés de cet *amour-propre* que vous avez entendu préconiser dans le paragraphe précédent, et qui n'a que des *besoins et des moyens innocens*. Certes, ce qui précède entraîne ce qui suit, et ce qui suit résulte de ce qui précède. Ce sont donc là *les préceptes et les leçons*, qui sont *tristes* en effet et *lugubres*, mais pour la perversité ; qui *environnent*, mais pour elle seule, *les moyens de subsistance de difficultés presque insurmontables et de périls effrayans*.

effrayans. Ainsi, selon l'auteur, dès qu'un père a prescrit à ses enfans de ne pas toucher à ce qui ne leur appartient pas, dès qu'il leur a donné l'idée des droits de la propriété que l'auteur déteste, et de la nécessité d'un travail qui serve à l'acquérir ou à la suppléer, ces instructions, qui sont le devoir de tous les pères, et dont peut-être aucun ne s'est dispensé, si ce n'est dans *les sociétés* de voleurs de grand chemin, ces instructions ont été l'*époque fatale de l'indocilité, de la révolte et de la violence!*.... Et j'avoue qu'il n'y aurait point d'enfant *indocile* si on lui permettait de faire tout ce qu'il lui plairait, et de prendre tout ce qui lui conviendrait; qu'il n'y aurait point de *révolte* dès qu'il n'y aurait point de prohibition, et qu'il n'y aurait point de *violence* dans les actions ni dans la volonté si la volonté et les actions n'éprouvaient aucun obstacle. C'est tout ce qu'il y a de vrai dans la pensée et dans les termes de l'auteur; et cette vérité, qui n'est qu'un excès de niaiserie et de ridicule, est réellement le fond de tout son livre, celui qu'il développe avec une satisfaction indicible. Mais lorsque, dans le cas contraire, dans l'état général des choses, tel qu'il a toujours été, l'auteur affirme que cette *indocilité*, cette *révolte*, cette *violence*, cette *résistance aux leçons paternelles*, c'est-à-dire, tout ce qui partout et en tout tems caractérise le méchant, *n'est point*

le vice de la Nature, mais une défense bien légitime de ses droits, alors j'entends le ciel et la terre s'élever contre lui, à l'exception des *révolutionnaires* et des bandits de toutes les contrées; alors je demande, à la face du ciel et de la terre, si ce n'est pas là le crime mis en principe, et si ce n'est pas le plus grand de tous les crimes, qu'une doctrine qui les légitime tous.

Quelqu'un des initiés de la secte objectera peut-être (car il faut bien batailler jusqu'à l'extrémité) que la sentence portée par Diderot ne tombe que sur l'éducation qui a précédé la civilisation; qu'il indique son intention dans ce même endroit où il parle *d'un père simple et sauvage qui errait dans les moyens de policer sa famille, et d'y maintenir la paix;* qu'il avoue même que, *si l'ordre que ce père s'était avisé d'établir pour cette fin, était vicieux, les inconvéniens dans ces commencemens n'étaient pas considérables.*

Oui, il s'exprime ainsi, et avant de répondre à l'objection j'ajoute qu'il poursuit ainsi: « Vous, » réformateurs du genre humain (c'est aux législa- » lateurs anciens qu'il s'adresse), qui deviez être » avertis, par ces inconvéniens, des défauts de cette » police, en sentir la cause, en remarquer les effets, » en prévoir les dangereuses conséquences, *êtes-* » *vous excusables d'avoir adopté ces erreurs*, d'en

» avoir favorisé le progrès, de les avoir multipliées » comme les nations au Gouvernement desquelles » vous les avez fait servir de règles? »

A présent je réponds que l'objection tirée des paroles de Diderot, et celles que je viens de citer, et qui les suivent immédiatement, ne me fournissent qu'une surabondance de déraison. Il s'ensuit en effet que, si les idées de propriété et celles de justice distributive qui en sont la suite, ont dû être, de l'aveu même de l'auteur, *le premier usage et les premiers principes* de l'autorité paternelle dans un *père simple et sauvage*, elles ne sont donc pas originairement *le vice de nos institutions sociales et politiques* qu'elles ont précédées de fort loin, et ce seul aveu fait crouler tout son ouvrage et son système. Je sens bien que c'est l'uniformité des traditions historiques, jointe à celle des probabilités naturelles, qui l'a entraîné comme malgré lui dans cet aveu; mais il n'en a pas apperçu les conséquences accablantes. Il est de toute vérité (et je l'avais déjà dit) que le droit de propriété, et tout ce qui en émane, est nécessairement antérieur à toute loi positive; mais pourquoi, si ce n'est parce que c'est une loi naturelle? Celui qui fait un *Code de la Nature* doit au moins entendre ce mot de nature; et qu'il nous dise donc, ou que quelqu'un nous dise pour lui ce que nous devons appeler un droit de Nature, si ce

n'est pas celui que Diderot lui-même avoue comme ayant existé et dû exister avant tout droit positif. Dès-lors quelle contradiction plus absurde que d'attaquer, au nom de la Nature, un droit qui n'a point d'autre origine que ce que tout le monde appelle l'état de Nature ? Une pareille démonstration est un corollaire de géométrie.

Ce n'en est pas une moins forte que celle qui réduit de même à l'absurde les reproches qu'adresse l'auteur, au nom de la Nature, aux législateurs dont les institutions politiques n'ont fait que confirmer et sanctionner un droit de la Nature. Eh ! que voulait-il donc qu'ils fissent de mieux ? Il affecte de les nommer ironiquement *réformateurs du genre humain*, et ils l'ont été en effet. Mais dans quel sens ? En cela seulement qu'ils ont mis sous la sauvegarde publique, et sous l'abri de l'autorité souveraine, ce qui n'avait jusque-là d'autre sanction que l'équité naturelle et la force individuelle, et ce qui par conséquent était exposé à tout moment à l'usurpation et à la violence. C'étaient là les seuls *inconvéniens*, absolument les seuls de cet ordre qui s'était partout établi de lui-même, et la législation y remédiait autant qu'il était possible. L'auteur prétend que cet ordre était susceptible des plus grands *inconvéniens*, qui entraînaient des *conséquences funestes*, et il ne pardonne pas aux législateurs de ne

les avoir pas vus dans un tems où lui-même avoue qu'*ils n'étaient pas considérables.* C'est encore se contredire grossiérement dans les termes, et il fallait au moins nous apprendre en quoi ces *inconvéniens* pouvaient consister. Il fallait nous indiquer ceux de cette *éducation* primitive dans les familles; il fallait nous spécifier en quoi *errait ce père simple et sauvage;* comment il aurait pu, sans être insensé, ne pas donner à ses enfans des *préceptes* que sans doute il avait reconnus bons par sa propre expérience; comment il aurait dû, comment il aurait pu ne pas les avertir, pour leur propre intérêt, de respecter les propriétés et les droits d'autrui, afin que l'on respectât les leurs; comment il aurait pu ne pas suivre en cela ce premier instinct fondé sur le desir de notre conservation, et qui nous engage à nous abstenir du bien d'autrui par intérêt même pour le nôtre, à moins que la violence des passions perverses ne vienne obscurcir la raison. Jamais, sans cet instinct qui n'en est ni moins puissant ni moins général pour être souvent violé, jamais sans cette loi de la Nature, la plus petite peuplade n'aurait pu se former. L'ignorance et les passions dûrent sans doute troubler souvent cet ordre primitif qui a précédé tout ordre légal, et ne troublent-elles pas encore celui-ci même, quoique sa puissance soit autrement répressive? Cependant

il subsiste, et l'autre subsistait aussi auparavant; parce qu'heureusement il n'y avait pas alors de *philosophe* qui l'appelât *préjugé;* et l'ordre social subsiste et subsistera comme le corps humain avec ses maladies, comme le monde physique avec ses accidens. Ces deux ordres du tems, le moral et le physique, subsistent par les principes conservateurs que la Providence a su y attacher, et dont elle a seule le secret; mais ni l'un ni l'autre ne sont à l'abri des atteintes passagères de la perversité humaine, qui ravage la Terre et corrompt la morale, et de là tous les fléaux et tous les crimes qui sont l'ouvrage de l'homme et sa punition.

Retracez ces vérités si lumineuses et si simples, retracez-les à la raison naissante des enfans ou à la raison cultivée de l'âge adulte, et il est impossible d'en tirer autre chose que des instructions salutaires. Mais qu'un enfant de dix, de douze, de quinze ans lise le *Code de la Nature*, ne se croira-t-il pas fondé à en opposer les leçons à celles de son père? Pourra-t-on nous dire que sa *résistance* n'est pas *légitimée* par Diderot dans l'ordre social, quand elle est précisément la même chose que celle qui, dans l'ordre primitif, n'était, selon lui, que *la défense bien légitime des droits de la Nature?* Ces droits-là ne sont-ils pas les mêmes en tout tems, et en tout tems imprescriptibles? L'enfant qui croira

les trouver dans la doctrine de Diderot, n'aura donc qu'à dire à son père : Et moi aussi, je suis *philosophe*. Et le malheureux, en attestant ces droits prétendus, qui ne sont que ceux des brigands, abjurera dès ce moment toutes les lois divines et humaines, à commencer par l'autorité paternelle ; et celle-ci n'a-t-elle pas été en effet, comme toutes les autres, foulée aux pieds par nos législateurs *révolutionnaires*, et d'après les documens de nos *philosophes?* Cependant l'enfant rebelle et coupable pourra du moins avoir encore une excuse, son âge et son ignorance ; mais l'excuse des *maîtres*, où est-elle?

Diderot nous dit, avec son assurance ordinaire : « L'homme n'a ni idées ni *penchans* innés. » Il n'eût pas risqué cette réunion aussi inconséquente qu'insidieuse des idées et des *penchans*, s'il n'en avait pas eu besoin. Sans doute il n'y a point d'*idées innées*, et celles même du juste et de l'injuste, qui font notre conscience et qui sont communes à tous les hommes, ne peuvent être que les jugemens de la faculté pensante développée avec nos organes, et formés d'après la perception réfléchie des objets. C'est cette métaphysique exacte qui a écarté le système de Mallebranche, quoique très-ingénieusement soutenu. Mais jamais personne n'a douté qu'il n'y eût des *penchans innés*, c'est-à-dire, inhérens à notre nature, tels que l'amour de nous-

même, le soin de notre conservation, l'attrait réciproque des deux sexes, etc. Tout ce qui est inséparable de notre nature peut rigoureusement s'appeler *inné :* il n'y a qu'un fou ou un sophiste qui puisse le nier. Mais l'auteur n'a mis en avant cette fausseté palpable que pour appuyer ses hypothèses fantastiques, où il modifie l'homme à son gré, sans s'embarrasser un moment de ce qu'en a fait la Nature, cette Nature qu'il invoque sans cesse et contredit sans cesse avec la puérile audace d'un charlatan. Ne nous assure-t-il pas que « la Nature » a voulu que nos besoins excédassent toujours de » quelque chose les bornes de notre pouvoir ? » Rien n'est plus faux : si cela était, l'homme aurait été plus maltraité que tous les autres animaux. Il n'en est pas un seul qui n'ait reçu des moyens en proportion exacte avec ses besoins, et c'est même cette proportion qui nous fait admirer, dans leur conformation et dans leur instinct, des prodiges si nombreux et si variés. Il serait bien étrange que l'homme seul eût été disgracié ; mais l'auteur n'en attribue pas moins à cette prétendue disproportion la sociabilité qui en est le supplément, en appelant les moyens de l'un vers les besoins de l'autre, et réciproquement. Il se trompe encore, ou veut se tromper : il confond les *besoins* avec les desirs. Les besoins de l'animal brute sont très-bornés, comme

l'auteur en convient dans ce même endroit; les desirs de l'animal raisonnable sont sans bornes, en raison de la supériorité de ses facultés qui embrassent le possible. Mais comme la civilisation seule les développe, l'exemple des peuplades sauvages suffirait pour démentir l'assertion de Diderot, car on sait que leurs desirs n'allaient point au-delà des nécessités physiques avant que notre commerce leur fît connaître de nouveaux objets; et ce qui prouve que tous leurs besoins étaient satisfaits par des moyens proportionnés, c'est que jamais un sauvage n'a été tenté de venir chercher parmi nous d'autres jouissances. Il se peut qu'il n'y ait que de l'artifice à mettre ici les *besoins* à la place des desirs, pour ne déroger en rien au noble système qui assimile en tout l'homme à la bête; mais pourtant, comme de semblables méprises reviennent à toutes les pages, il est difficile de n'y pas reconnaître un esprit naturellement faux ou tout-à-fait faussé par le malheureux métier de sophiste, et l'un et l'autre produit l'ignorance absolue de toute bonne philosophie. Comment concevoir autrement qu'un homme instruit ne distingue pas des choses aussi différentes, aussi généralement distinctes que les besoins uniformes de l'animalité, et les desirs indéfinis de l'intelligence? Quelle bévue plus lourde et plus honteuse! Pauvres gens! vous avez bien

raison de haïr, de détester tout homme de sens et de bonne foi ; c'est pour vous un ennemi naturel. Vous faites bien d'employer tous les moyens pour étouffer la voix des hommes honnêtes et éclairés. A qui pouvez-vous parler en sûreté, si ce n'est au vice et à l'ignorance ?

De cet excédent supposé de nos besoins sur nos moyens, qui n'existe en effet que dans l'état social, où il a été l'origine de l'industrie et du commerce, Diderot fait dériver : « 1°. Une affection bienfaisante pour tout ce qui secourt et soulage notre » faiblesse ; 2°. le développement de notre raison, » que la Nature a mise à côté de notre faiblesse » pour la soutenir. »

Un peu de vrai, qui est à tout le monde, et beaucoup d'erreurs qui sont à l'auteur. L'affection pour ceux qui nous secourent et nous soulagent, est dans la nature. Qui en doute ? Mais la jalousie de ce qu'un autre a de plus que nous, et l'envie de le lui ôter pour nous l'approprier, n'y sont pas moins. Et qui en a jamais douté ? Personne que l'auteur du *Code*, qui ne voit de mauvais dans l'homme que ce que nos institutions y ont mis, et dans ces institutions que *l'esprit de domination, d'usurpation, de superstition, de fraude, d'avarice, d'imposture, etc. etc.* Laissons de côté cette supposition insoutenable, que tous les législateurs aient

été si odieusement pervers, et tous les peuples si bêtement dociles. Dans la foule d'absurdités, trop longues à énumérer et à plus forte raison à réfuter, je préfère de choisir celles qui nous mettent à portée de battre le sophiste avec ses propres armes, et rien n'est plus aisé. Très-décidément il n'apperçoit d'essentiel dans l'homme que *les affections bienfaisantes*, qu'il fait dériver, ainsi que *le développement de sa raison*, du rapport inégal de ses moyens avec ses besoins : tout le reste est le fruit des institutions sociales et politiques. Voilà bien tout son système en substance et en texte. Mais il y a là un cercle vicieux si frappant, que dès qu'il sera énoncé le sophiste n'en sortira jamais. Qui a fait ces lois si funestes ? Des législateurs. Qui a fondé toutes ces institutions si perverses ? Des hommes. Donc *l'esprit de domination, d'usurpation, de superstition, de fraude, d'avarice, d'imposture*, étaient dans l'homme avant les lois et les institutions, puisque ce sont des hommes qui les ont faites. Cet esprit était aussi dans l'état de famille qui a précédé l'état social. Et d'où cet esprit pouvait-il *dériver*, si ce n'est de cette même nature humaine dont tu prétends ne faire *dériver* que *des affections bienfaisantes* et *le développement de la raison ?* Certes, l'esprit qui a dicté les institutions était, avant les institutions, comme la cause avant

l'effet, comme l'ouvrier avant l'ouvrage..... Pauvres sophistes ! réunissez-vous tous ensemble, et tâchez de vous tirer de là sans nier qu'il fait jour à midi. Les voilà, Messieurs, ces hommes si insolens, les voilà ! Ai-je tort de vous dire qu'ils ont écrit comme si jamais personne n'avait dû leur répondre, ou comme si la réponse n'eût jamais dû être entendue ? Il est impossible d'en douter, puisque, du moment où l'on entend la réponse, il n'y a aucun moyen de répliquer. Mais comment ont-ils pu se persuader que jamais on ne leur répondrait ? Comment sont-ils parvenus, en effet, pendant trop long-tems, à se faire entendre seuls ? C'est ce que nous verrons à la fin dans le détail des faits. Poursuivons celui des ouvrages.

Vous me dispenserez de prouver que *le développement de la raison* n'est point venu non plus de cette disproportion, si gratuitement supposée, entre les besoins naturels de l'homme et ses moyens. Dès qu'il est reconnu qu'elle n'existe pas et n'a pu exister, il n'y a plus d'effet quand il n'y a plus de cause. On sait assez que ce *développement* est venu d'abord de l'état de famille, qui est de la nature humaine, et ensuite de l'état social, qui est de sa perfectibilité, et qui en a suivi les progrès. Ce sont de ces vérités communes comme la lumière, et que l'on ne serait pas obligé de répéter s'il n'y

avait pas des *philosophes* qui les ont niées ou méconnues. Je me hâte d'arriver au grand objet du *Code;* à ce que l'auteur nous donne pour le grand remède à tous les maux; à ce qui est pour lui comme la pierre philosophale de l'économie politique; à ce qu'il appelle *les fondemens, l'ordre et l'assortiment des principaux ressorts d'une admirable machine*..... C'est dommage qu'après ce magnifique préambule, je ne puisse éviter une espèce de chute qui paraîtra un peu lourde; mais ce n'est pas ma faute, et je ne puis dissimuler que si vous avez lu le procès fameux du fameux Babœuf, vous êtes au fait d'avance, et je ne puis rien vous apporter ici de nouveau. Le *tribun du peuple* a rendu très-vulgaire la *philosophie* de Diderot; c'est tout uniment la *communauté des biens*, et voici les termes sacramentels de la nouvelle religion! *Unité indivisible de fonds de patrimoine, et usage commun de ses productions.* Maintenant que nous savons à quoi nous en tenir, et que nous sommes sûrs de notre fait, nous pouvons nous permettre un moment quelques réflexions tranquilles, soit sur le partage des terres tant prôné dans notre révolution, soit sur la *communauté des biens* proposée ici par Diderot.

Ce rêve, qui a un faux air de philanthropie, a pu s'offrir souvent à l'imagination, non pas assu-

rément comme une idée politique et praticable (ce qui serait la démence complète), mais comme la fable de l'âge d'or, comme une espèce d'*Utopie* (1) dont s'amusent quelquefois très-innocemment ceux qui cherchent, dans les illusions, une perfection imaginaire qu'ils ne trouvent pas dans les réalités. S'il n'y avait ici que cette espèce de jeu d'esprit, on n'y ferait pas plus d'attention qu'à quelques autres romans philosophiques du même genre, et l'on renverrait ces fictions au pays des Sévatambes et à la terre d'Eldorado ; mais ce *Code* est toute autre chose ; c'est la conception méditée, quoique très-creuse, d'un esprit ardent, sombre et mélancolique, d'un réformateur impérieux qui a pris dans la plus noire haine tout ce que les hommes ont fait et pensé avant lui, qui déclare insensé et coupable tout ce qui ne rentre pas dans le plan qu'il a rêvé, et qui voudrait porter dans tous les esprits, dans tous les cœurs, l'horreur et le mépris qu'il manifeste partout contre tous les Gouvernemens du Monde, et le desir furieux de les renverser. Enfin nous ne pouvons pas nous cacher que ces abominables folies sont devenues des dogmes révolutionnaires, et qu'on est fort loin d'y renoncer. Il faut donc, quoi-

(1) C'est le titre d'un ouvrage de Thomas Morus, où il a tracé de fantaisie un gouvernement d'hommes parfaits.

que nous soyions au dix-huitième siècle, rappeler des vérités de tous les siècles, et faire au moins, en peu de mots, ce que l'auteur, s'il eût été conséquent ou de bonne foi, aurait dû faire dans tout son livre, et ce qu'il ne fait jamais. Pour justifier un système social quelconque, surtout quand il est aussi extraordinaire que celui-là, il faudrait d'abord en prouver la possibilité, en déduire les moyens, en prévoir les inconvéniens, en spécifier les remèdes. Vous allez voir pourquoi l'auteur s'est dispensé, ou plutôt s'est soigneusement abstenu d'en parler.

Que des associations volontaires, comme, par exemple, celle des compagnons de Romulus, ou des établissemens formés par la conquête, comme ceux des peuples du Nord dans les provinces romaines, aient commencé par un partage de terres, c'est ce qui est assez naturel en soi, et ce que nous atteste l'Histoire, qui d'ailleurs, nous donnant fort peu de lumières sur les tems plus reculés, ne nous permet pas d'aller au-delà des conjectures et des vraisemblances sur la formation des premières sociétés politiques. Ce partage, constaté dans des tems postérieurs, ne fut pas même égal entre tous : on y voit déjà des différences et des distinctions proportionnées à l'état des personnes, et l'on sait assez ce que devint, en très-peu de tems, cette

première égalité distributive, quelle qu'elle fût, et le bon sens le plus commun nous apprend ce qu'elle devait devenir, puisqu'il suffit de songer à la différence des facultés individuelles, et à la multitude des accidens physiques, pour comprendre que l'égalité d'aujourd'hui ne sera pas celle de demain, et que, si l'on prétend la maintenir, les arrangemens iront à l'infini comme les difficultés. Aussi jamais personne n'y a pensé : le partage qui n'a jamais été possible et raisonnable que dans une société nouvellement formée, n'a jamais été non plus que le premier titre de propriété personnelle pour la suite des tems, avec toutes les chances éventuelles d'accroissement ou de diminution, qui dépendent de la Nature des hommes et des choses, et de là, en tout tems et en tout lieu, l'inégalité inévitable et nécessaire. Mais, dans l'état actuel du monde, et au milieu de la civilisation universelle fondée sur cette propriété et cette inégalité qui sont deux lois de la Nature, venir nous parler sérieusement de partage ! Il faudrait un volume pour détailler ce que le mot seul contient d'extravagances et d'iniquités. Dieu me garde d'en faire seulement la première page ! Ce serait à la fois se défier injurieusement, et de la raison de l'homme, et de la providence de Dieu. Ce n'est plus là le cas de raisonner. Dès qu'un homme imagine de dire à un autre homme : « Tu

» as des terres et de l'argent, et je n'ai ni l'un ni » l'autre; donc il faut que tu partages avec moi. » Ce n'est pas là un argument de philosophie, c'est le compliment d'un voleur de grand chemin; et la réponse, c'est le pistolet ou le gibet.

Je dois pourtant dire un mot de Sparte et de Lycurgue, qui de nos jours ont été pour l'ignorance le texte de tant de sottises. C'est, il est vrai, le seul État qui ait subsisté sur le principe d'une sorte d'égalité dans les possessions territoriales, et même d'une sorte de communauté dans l'usage des produits. Mais cet exemple unique est de nature à prouver beaucoup plus contre ceux qui en abusent, que contre nous. D'abord c'est une exception, et argumenter d'une exception est déraisonnable en soi; mais de plus, quelle exception! et comme elle est, dans le détail, accablante pour nos adversaires! Qu'était-ce que la très-petite république de Sparte, qui ne compta jamais plus de dix mille citoyens? Tout le reste était sujet ou esclave. Qu'était-ce que Sparte avec sa monnaie de fer, et ses mœurs féroces et ses repas en commun? Une communauté guerrière, une espèce de couvent militaire, un séminaire de soldats. Et à quel prix a-t-elle pu subsister? En outrageant toutes les lois de la Nature dans des milliers d'Ilotes, plus esclaves que tous les esclaves du Monde, et chargés de veiller pour

les Spartiates à tous leurs moyens de subsistance, jusqu'à ce que, la multitude des Ilotes alarmant le petit troupeau spartiate, on prit tout uniment le parti de se défaire de l'excédent, comme on tue des bestiaux malades. Une constitution fondée sur une pareille monstruosité est-elle un modèle politique? N'est-il pas démontré qu'il n'y avait point de Spartiates s'il n'y avait pas eu des Ilotes? Et en voyant les Ilotes, je ne saurais estimer le Gouvernement spartiate : c'est un phénomène, et non pas un exemple. J'admirerai les qualités guerrières et patriotiques dans les individus, et leur héroïsme m'étonne comme tout ce qui est hors de la mesure commune; mais je ne saurais approuver ce qui contredit la Nature. Cependant le droit de propriété était reconnu à Sparte; la communauté se bornait à ce qui était destiné pour les repas communs, dont il n'était pas rare de se dispenser; et ce qui prouve la propriété, c'est qu'on y connaissait le vol et qu'il y était puni. Il y avait donc, comme partout, le *cuique suum*, que l'auteur du *Code* veut abolir entiérement dans les plus grands et les plus riches États, quand il existait même à Sparte. Au reste, les institutions de Lycurgue ne pouvaient être et ne furent pas long-tems en vigueur : bientôt elles furent affaiblies et éludées de toute manière, et la mémoire même en devint si odieuse, qu'un

roi de Sparte fut mis à mort pour avoir voulu les faire revivre. L'effet moral le plus sensible des lois de Lycurgue fut d'étouffer pendant long-tems la cupidité, mais en la remplaçant par toutes les passions orgueilleuses et tyranniques ; et quand les Lacédémoniens, après avoir été vaincus successivement par les Thébains, les Macédoniens, les Achéens, succombèrent sous les armes romaines, ils avaient tout perdu depuis long-tems, même leur supériorité militaire, et c'était l'achéen Philopémen qui avait été le dernier héros de la Grèce.

L'auteur du *Code*, qui ne pouvait trouver nulle part sa *communauté de biens*, pas même à Sparte, a recours (qui le croirait ?) à l'exemple des Chrétiens des premiers siècles, dont il fait l'éloge le plus magnifique et le mieux mérité, et il intitule ainsi le paragraphe où il retrace ce premier âge du christianisme : « L'esprit du christianisme rappro-» chait les hommes des lois de la Nature. » Oui, en les perfectionnant par la loi révélée ; c'est ce qu'ajouterait un Chrétien instruit de sa religion, et ce qu'il ne faut pas demander à un de nos *philosophes*. Mais n'est-ce pas assez qu'il s'en trouve un qui donne un démenti si formel à tous ses confrères, sur cette assertion tant répétée, que le christianisme était contraire à la Nature humaine ? Avons-nous assez souvent le plaisir de voir nos adversaires

soutenir le pour et le contre, et n'être pas plus d'accord entre eux, que chacun d'eux avec lui-même ? Voyons donc ce que dit celui-ci, dont les louanges ont besoin de quelques commentaires, parce qu'elles sont données beaucoup moins à la vérité qu'à l'intérêt momentané de son opinion, le premier de tous, ou plutôt le seul, comme vous savez, pour toute l'école des sophistes.

« Les premiers Chrétiens opposaient, pour toute » défense, à leurs persécuteurs cette maxime : Ne » faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas » qu'on vous fît. *Faible négative*, dont ils n'avaient » pas besoin entre eux ni envers leurs plus cruels en- » nemis ; ils étaient trop éloignés de toute violence. »

Cette *négative* n'est pas *faible ;* c'est un excellent axiôme de morale naturelle, que celui qui contient la prohibition de tout ce qui peut léser le prochain, fondée sur le rapport de la justice avec notre propre intérêt. La raison humaine pouvait d'elle-même aller jusqu'à ce précepte ; elle pouvait même comprendre qu'il était aussi de notre intérêt de faire du bien, afin que l'on nous en fît ; mais elle n'avait pas été jusqu'à en faire un commandement ; et comme de nos jours on a poussé l'ignorance ou l'impudence jusqu'à reprocher à notre religion *cette faible négative*, suivant les termes de Diderot ; comme on s'en est servi pour affirmer qu'elle ne

faisait que défendre le mal sans prescrire le bien, il est bon de confondre, en passant, les ignorans et les impudens, et de leur apprendre les faits. La maxime qu'ils citent n'est point de l'Évangile, et quoique très-bonne, comme je l'ai dit, elle est de la morale païenne, en cela conforme, comme en bien d'autres points, aux principes de justice universelle que Dieu a mis dans le cœur de tous les hommes, non-seulement pour les guider dans cette vie, mais pour les juger dans l'autre. La loi de grace, apportée par un Dieu sauveur pour relever notre nature déchue, devait aller plus loin et prescrire davantage, parce qu'elle promettait de nouveaux secours. Aussi est-ce Jésus-Christ lui-même qui dit en propres termes : *Faites à autrui tout ce que vous voudriez qu'on vous fît* (1) ; et cette parole n'est pas de conseil, elle est de précepte, et si bien de précepte, que Jésus-Christ ajoute : *Car c'est la loi et les prophètes* (2). Aussi est-ce tout simplement le résultat de cette loi de charité qui remplit tout l'Évangile et tous les livres du Nouveau-Testament, au point que les détracteurs de ces livres saints leur ont reproché d'exiger de l'homme une

(1) *Omnia ergò quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis.* Sermon sur la montagne. Saint Mathieu, chap. VIII, vers. 12.

(2) *Hæc est enim lex et prophetæ.*

perfection qui est au dessus de lui, en même tems qu'ils prétendaient que le christianisme avilissait l'espèce humaine et dégradait la raison. Ces contradictions paraissent inconcevables : elles n'en sont pas moins réelles ni moins nombreuses; et quoique je les aie rassemblées dans un ouvrage particulier (1), je ne crois pas inutile de les noter ailleurs quand je les rencontre. Continuons le paragraphe.

« Quelques-uns de leurs principaux dogmes leur » faisaient sentir l'*égalité naturelle de tous les hom-* » *mes.* » *Did.* Oui, devant Dieu seulement, dans la fraternité en Jésus-Christ; dans l'ordre de la charité, qui est tout spirituel. Mais dans l'ordre temporel, dans l'érat civil et politique !..... Il faut toute l'effronterie *philosophique et révolutionnaire* pour avoir osé appeler au secours de leur extravagante et abominable *égalité* nos livres saints, qui en sont la condamnation la plus expresse, qui consacrent partout les *puissances ordonnées de Dieu*, qui font partout de la plus respectueuse obéissance une loi sacrée pour les peuples, et de la subordination sociale dans tous ses degrés un devoir, non pas seulement de convenance, d'intérêt, de crainte, mais de conscience.

« Ils ôtaient au maître toute la rigueur de son » autorité. » Oui, par la charité seule, et non pas

(1) L'*Apologie*.

au détriment de l'autorité même. « Ils adoucissaient » l'esclavage. » Le christianisme, dès qu'il a régné, a fait plus ; et Diderot aurait pu ajouter avec Montesquieu, ce qui est au vu et au su de tout le monde, que c'est le christianisme seul qui a fait disparaître dans une partie du globe cette coutume barbare de l'esclavage, commune à toutes les nations de l'Univers.

« Ils rendaient la soumission *volontaire*. » Oui, en raison de l'autorité divine, source de toute autorité légitime ; et cette loi étant fondée sur l'amour de Dieu, l'amour rendait *volontaire* dans le cœur ce qui était de droit dans la société ; et cette perfection dont ailleurs on ne trouve ni la trace ni l'idée ne pouvait appartenir qu'à une loi divine, la seule qui puisse commander l'amour, parce que son auteur peut seul agir sur le cœur humain.

« Leurs préceptes, *ne permettant qu'un usage pas-* » *sager des biens de cette vie*, recommandaient aux » riches de se détacher de leurs possessions et de » les répandre dans le sein des pauvres. »

Il n'est pas étonnant qu'un *philosophe* entende mal l'esprit de la religion, même quand il veut la louer. Ici il y a une phrase qui n'a pas de sens. Il n'y a point de loi qui puisse *permettre* autre chose qu'*un usage passager des biens d'une vie passagère*. L'auteur devait dire qu'en considération de cet *usage* nécessairement *passager*, la loi des Chrétiens leur

prescrivait de ne point s'attacher à ce qui passe si vîte, de s'en *détacher* de cœur par avance, puisqu'il fallait s'en séparer un jour. Cela est souverainement raisonnable; aussi n'est-ce pas ce que le sophiste y a vu.

« La douceur, la modération, une humble mo-» destie, ne leur étaient pas moins fortement en-» jointes envers tous les hommes. Ces vrais hu-» mains..... » (pour cette fois l'expression est heureuse et juste, quoique sous la plume d'un *philosophe*, et il est très-vrai que le christianisme est la plus sublime perfection de l'*humanité*, comme le *philosophisme* en est la plus honteuse dépravation.) « ces » vrais humains étaient encouragés à remplir ces » devoirs par des promesses de récompenses infi-» nies. » C'est qu'il ne faut pas moins que l'infini pour balancer le présent par l'avenir, et pas moins que les *promesses* d'un Dieu pour y faire croire. « Des menaces terribles les empêchaient de s'en » écarter. » Oui, mais la crainte des menaces n'aurait pas suffi sans l'amour des *promesses*. Il n'y a que le Chrétien qui ait jamais su que l'Être souverainement bon ne veut pas seulement être craint, mais qu'il veut être aimé parce qu'il doit l'être; et si le Chrétien l'a su, c'est de Dieu même, car jamais l'homme n'a eu de lui-même une si haute pensée. « Aussi, pendant ces premiers tems, les » sectateurs de cette belle morale l'observaient-ils

» avec la plus scrupuleuse exactitude. » Ces *premiers tems* ont duré près de quatre siècles, et même après l'affaiblissement de l'esprit de religion, affaiblissement prédit par son fondateur lui-même : quelle prodigieuse multitude de Saints l'ont conservée jusqu'à nous dans toute sa pureté ! Que l'on cherche ailleurs quelque chose de semblable à cette seule perfection de quatre siècles, avouée par nos ennemis mêmes. « Leurs repas communs dans lesquels les » riches pourvoyaient abondamment aux nécessités » du pauvre, avec lequel il s'asseyaient à la même » table ; des sommes immenses mises en dépôt » entre les mains des pasteurs : toute cette conduite » tendait visiblement à rappeler chez les hommes » les vraies lois de la Nature. Ainsi le christianisme, » à ne le considérer que comme institution hu- » maine, était la plus parfaite. »

Dès qu'on suppose le christianisme une *institution humaine*, il est tout simple qu'il n'y ait plus de justesse, ni dans les termes ni dans les conséquences. La religion (car le christianisme est seul digne de ce nom dans le sens absolu et complet), la religion est une institution divine, applicable, et la plus heureusement applicable à toutes les institutions politiques qui rentrent dans le plan de la Providence : voilà la vérité. L'auteur du *Code*, qui voudrait fort mal-à-propos s'autoriser du chris-

tianisme des premiers siècles pour appuyer son absurde chimère de la *communauté des biens*, n'a oublié qu'un fait capital qui fait tomber toutes ses inductions; c'est que jusqu'à Constantin les Chrétiens n'étaient, sous aucun rapport quelconque, un corps politique. Les lois de l'Évangile les dirigeaient comme Chrétiens; mais comme citoyens ils observaient, à la religion près, toutes les lois de l'État; ils remplissaient toutes les fonctions publiques, à la cour, dans les armées, dans les magistratures, dans le commerce, etc. Jamais la *communauté de biens*, même dans ce tems, ne fut chez eux autre chose qu'une pratique de charité, dans laquelle il n'entrait nulle dérogation au droit de propriété. L'auteur le reconnaît lui-même sans y penser, en distinguant dans son texte *les pauvres et les riches*, et assurément, sans propriété, l'on n'aurait connu ni *riches* ni *pauvres*. L'Évangile aussi, dans lequel il n'y a pas une parole inutile, et dont le divin auteur ne voulait pas qu'on entendît autrement que dans le sens de la charité ces mots dont on a voulu abuser : *Erant illis omnia communia; tout était commun entre eux* : l'Évangile, pour nous apprendre que cette *communauté* était parfaitement volontaire, fait dire par saint Pierre à ce malheureux Ananie dont Dieu punit la fraude hypocrite : « Pourquoi » mentez-vous à Dieu? N'étiez-vous pas le maître

» de garder votre bien ? » Cela est positif, et tous les faits connus viennent à l'appui pour expliquer le précepte et les conseils, et distinguer l'un de l'autre. La charité envers les pauvres, l'obligation de leur faire part de son superflu, de soulager la misère par tous les moyens qui sont en notre pouvoir; tout cela est de précepte. Renoncer à tout, donner tout aux pauvres pour suivre Jésus-Christ, est une voie de perfection, un conseil, et c'est pour cela que Jésus-Christ dit qu'*il y a plusieurs demeures dans la maison de son père.* L'expropriation en réalité est un sacrifice qui plaît à Dieu, mais qu'il ne commande pas; ce qu'il commande, c'est l'expropriation du cœur, sans laquelle on ne saurait lui plaire, parce que sans cela on ne saurait l'aimer, et l'amour est de précepte. Il nous est donc prescrit d'user des biens de ce Monde *comme n'en usant pas, quasi non utentes*, dit l'Apôtre; il nous est défendu de les aimer, parce que nous ne devons aimer que Dieu, et le prochain en vue de Dieu; mais il nous est très-permis d'user de ces biens en vue de Dieu et du prochain, et c'est ainsi que la loi de grace sanctifie tout, et qu'il y a des Chrétiens et des Saints dans toutes les conditions. Il y a plus, et cette dernière observation est péremptoire contre le ridicule fantôme de la *communauté des biens*, et contre les conséquences abusives qu'on a voulu tirer du re-

noncement évangélique. Il entre essentiellement dans le plan de la Providence, qu'il y ait des pauvres et des riches ; et Dieu même, dont toutes les paroles sont vérité, a dit : *Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. Semper pauperes habebitis vobiscum.* Cette diversité de conditions est d'abord de l'ordre temporel par la nature même des hommes et des choses, et il n'y a que des sophistes, dont toutes les paroles ne sont que mensonge, qui aient pu imaginer un état social où il n'y eût pas de pauvres, et donner le nom de philanthropie à ce rêve de la folie et de la vanité. Mais ensuite cette même diversité de conditions est évidemment dans les desseins de la sagesse divine, qui attache tant de prix au grand précepte de la charité ; et que deviendrait cette charité s'il n'y avait ni pauvres ni riches ? Dieu aurait donc fait un commandement si gratuit, que l'observance n'en pourrait avoir lieu dans un état de choses que nos prétendus sages nous donnent comme le meilleur possible ! Heureusement leur optimisme n'est qu'une sottise ; et sans vouloir épuiser ici un objet important que je traite ailleurs, je me borne à conclure qu'il doit y avoir et qu'il y aura toujours des pauvres selon la parole de Dieu, parce que la pauvreté est un sujet de mérite pour celui qui la souffre patiemment, comme pour celui qui la soulage, et qu'il est digne d'un

Dieu qui nous aime tous et qui veut le salut de tous, de donner à tous des moyens de lui plaire.

« La Nature a fait sentir aux hommes, par *la* » *parité de sentimens* et de besoins, *leur égalité de* » *conditions et de droits*, et la nécessité d'un travail » commun. » *Did.*

Il est difficile de penser et de s'énoncer plus mal. Je veux bien supposer que l'auteur n'entendait, par cette *parité*, que celle des *sentimens naturels*, qui est très-bornée; car on sait assez combien sur tout le reste la *disparité de sentimens* est étendue. Mais d'ailleurs comment se permet-on, en philosophie, de parler d'*égalité de conditions et de droits* sans restreindre, avec la plus rigoureuse précision, des termes si susceptibles d'interprétations arbitraires et fausses? C'est là d'abord, je le répète, un reproche qui pesera éternellement sur nos sophistes. Il semble qu'ils ne se soient servis de la parole que comme d'un piége; aussi la Providence a voulu qu'ils y tombassent eux-mêmes. *Foderunt foveam et inciderunt in eam.* Il faut du moins articuler ici nettement ce que je me réserve de développer contre le grand champion de cette monstrueuse *égalité*, Jean-Jacques Rousseau. Les hommes sont tous *également* sujets à la mort, à l'ignorance, aux maux, aux erreurs. Voilà la seule *égalité de conditions.* Ils ont tous le même droit à se procurer le bien-être sans nuire

à celui d'autrui : voilà leur seule *égalité de droits* dans l'état naturel. Ils ont tous le même droit à la protection des lois, à la garantie qu'elles assurent à leur personne, à leur liberté coordonnée à ces mêmes lois, à leur propriété reconnue par ces mêmes lois : voilà leur seule *égalité de droits civils*. Sous tout autre rapport, l'*inégalité des conditions* est une conséquence nécessaire de l'inégalité nécessaire de leurs facultés personnelles, physiques et morales, soit dans l'état naturel, soit dans l'état social : d'où il suit que l'*égalité des droits politiques* est une extravagance, une impossibilité aussi prouvée en fait qu'en principe. Je puis en citer dès ce moment une preuve péremptoire en attendant le détail des autres, et c'est la révolution française qui me la fournit. C'est elle qui, pour la première fois, a mis en avant, sur la foi de ses maîtres les *philosophes*, le monstre de l'*égalité absolue*; et sans rappeler tout ce qu'elle a fait pour l'établir en loi et en réalité, il suffit de savoir qu'elle-même a été forcée d'y renoncer. C'est à coup sûr ce qu'il est possible de dire de plus fort. Concevez ce qu'est un genre de démence devant lequel la révolution française a enfin reculé! C'est le premier pas rétrograde qu'elle ait fait; et quoiqu'elle ait effectué de retenir le mot en abjurant la chose, elle a pourtant déclaré, dans son troisième essai de Consti-

tution, que « l'égalité consiste en ce que tous les » hommes sont égaux devant la loi, soit qu'elle » protège, soit qu'elle punisse, » et cela est vrai. C'est peut-être la seule définition raisonnable qui se trouve dans l'immense fatras de leurs rêveries politiques; aussi est-elle d'une époque où le besoin d'un certain degré de raison avait donné un moment de crédit à quelques hommes instruits, mais sans que cette raison s'étendît jamais jusqu'aux grands *révolutionnaires*, aux grands *patriotes* : ceux-ci n'ont jamais reculé d'un pas, et c'est ce qu'il ne faut jamais oublier.

Mais ce qu'il y a ici de faux dans l'auteur du *Code*, c'est que *la Nature ait fait sentir aux hommes la nécessité d'un travail commun.* C'est tout au plus ce que, dans quelques occasions particulières, une grande nécessité instantanée peut faire appercevoir à la raison éclairée par l'intérêt. Mais en général la seule *nécessité* que la Nature *fasse sentir à l'homme*, c'est celle de travailler pour lui-même, et cet instinct est même avoué par la raison. Il est bien vrai que, dans l'état de société, chacun, en travaillant pour soi, travaille aussi pour les autres, quoique sans y penser et sans chercher autre chose que son intérêt avant tout. Mais c'est là le chef-d'œuvre de l'ordre social, et ce chef-d'œuvre est primitivement celui de la Providence. Cette proposition n'est point

hasardée; elle peut et doit être portée jusqu'à l'évidence, et son importance le mérite et m'y oblige. Mon sujet m'y ramenera tout à l'heure, et vous verrez que bien loin qu'un ordre si admirable puisse jamais naître de *la communauté de bien et de travail* (folle hypothèse d'un cerveau malade), c'est au contraire ce droit de propriété fondé sur la Nature, et correspondant à toutes ses affections et à tous ses besoins; c'est lui seul qui est le principe de tous les avantages de la sociabilité, des progrès simultanés de toutes les connaissances et de toutes les jouissances de l'homme civilisé; principe aussi lumineux que fécond, qui remonte à la sagesse infinie de l'auteur des choses, et qu'on peut pardonner à Diderot l'athée de n'avoir pas mieux soupçonné, puisque le déiste Rousseau, qui d'ailleurs était un autre homme, paraît l'avoir entiérement méconnu. Mais ne quittons pas encore Dideror, qui laisse échapper ici des aveux dont il faut profiter.

« Par la diversité de forces, d'industrie, de ta-
» lens, mesurés sur les différens âges de notre vie
» ou sur la conformité de nos organes, la Nature
» indique nos différens emplois. » Fort bien; mais comment accorder cette diversité de moyens qu'il avoue, et dont il déduit lui même celle des *emplois*, avec l'*égalité des conditions* qu'il suppose dans la Nature? Je n'en vois pas la possibilité, à moin

moins que celui qui saura tout au plus lire ne soit l'*égal* d'un magistrat, et celui qui saura tout au plus manier une arme, l'*égal* de celui qui pourra commander une armée, et celui qui saura bêcher la terre, l'*égal* de celui qui saura construire un vaisseau, etc. etc. Sophistes hypocrites et insensés! vous vous vantez de relever la nature humaine, et vous ne pouvez la contredire sans la dégrader. Vous osez parler des *droits de l'homme*, et avec votre absurde et vile *égalité* vous ne prétendez rien moins que lui ôter le plus précieux de tous ses *droits*, un droit qui tient à la noblesse de sa raison et à l'équité de sa conscience, celui d'estimer plus ce qui vaut plus, de distinguer dans l'ordre social un homme d'un homme, comme ils sont distingués dans l'ordre de leurs facultés; d'honorer, non pas par l'insuffisant tribut d'une opinion toujours plus ou moins incertaine et contestée, mais par des témoignages authentiques et des titres durables et respectés, tout ce qui mérite en effet d'être honoré, les talens, les services, les lumières, les vertus. Vous anéantissez la justice dans les uns et l'émulation dans les autres, et vous seuls au Monde étiez capables d'ignorer que cette émulation légitime, fruit d'un légitime amour de soi, n'existe plus sans cette *inégalité de conditions*, qui, avec toutes ses conséquences, est la base de l'édifice politique et l'ornement de la

société, comme l'opposition apparente des élémens est en effet l'harmonie générale de l'Univers. Et qu'est-ce donc que cette guerre déclarée de nos jours à cette heureuse et sage *inégalité?* Rien que le démenti le plus impudent, donné à la nature humaine par des hommes qui en étaient l'opprobre. Pourquoi réclamaient-ils l'*égalité?* Parce qu'il n'y avait rien dans le Monde au dessous d'eux; et ils étaient conséquens en voulant tout exterminer, puisqu'il eût fallu qu'ils demeurassent seuls au Monde pour y établir leur *égalité*, celle du crime et de la bassesse. Quelle leçon! Et l'on pourrait encore la méconnaître!

La vérité a une telle force, quelquefois même contre ses plus grands ennemis, que Diderot, dans la législation primitive, dont il reproche l'ignorance ou l'oubli à tous les fondateurs de Gouvernemens, consent que l'on y eût fait entrer les rangs, les dignités, les honneurs, qu'il appelle fort heureusement *les tons de l'harmonie sociale.* — Mais comment se résoud-il à cette concession, dont il exagère en même tems les abus? C'est qu'avec sa *communauté de biens et de travail*, il a le remède à toutes les maladies du corps politique, précisément comme le charlatan avec son baume défie toutes les maladies du corps humain. Cependant il juge à propos d'y joindre des leçons qui ne sont pas neuves, et

qui supposent seulement qu'il suffit de prêcher la sagesse pour faire de tous les hommes autant de sages. Il nous dit donc : « Si l'on eût *établi* que les » hommes ne seraient grands et respectables qu'à » proportion qu'ils seraient bons, et plus estimé » qu'à proportion qu'ils auraient été meilleurs, » n'y aurait jamais eu entre eux d'autre émulation » que celle de se rendre réciproquement heu- » reux. »

C'est toujours quelque chose que d'avoir de tems en tems occasion de rire quand on a si souvent sujet de se fâcher. Je m'en rapporte au plus sérieux de nos adversaires : comment se défendre de rire d'un homme qui parle d'*établir* la sagesse en loi, comme on l'établirait dans le discours ? Donnons satisfaction à ce confiant législateur ; la loi est faite : « Il est *établi* que nul homme ne sera grand et res- » pectable qu'en proportion qu'il sera bon ; que » celui-là sera le plus estimé qui sera le meilleur. » La loi est fort belle : il n'y manque qu'un supplément que voici : « Il est établi qu'à dater de la pu- » blication de cette loi, tous les hommes, ayant le » jugement également sain, étant tous sans passion » et sans erreur, s'accorderont à estimer ce qui est » estimable, à juger grand ce qui est grand, et bon » ce qui est bon. » Ajoutez encore : *Car tel est notre plaisir ;* et ce *plaisir* du moins sera fort *innocent ;*

mais dans le même sens que la confiance de notre *philosophe* législateur, dans le sens de l'imbécillité: il est impossible de ne pas trancher le mot. Quand on ne suppose si gravement une telle perfection dans l'homme que pour étayer des systèmes qui ne tendent qu'à lui ôter ce qu'il a de réellement bon, quand on ne fait qu'appuyer des chimères pernicieuses sur des chimères ridicules, ce n'est pas *le rêve d'un homme de bien*, comme dans l'abbé de Saint-Pierre, qui, en demandant l'impossible, ne demandait au moins rien de mauvais; c'est le mensonge d'un orgueil adulateur, qui ne flatte l'humanité que pour la tromper, et qui ne trompe que pour substituer l'empire de sa doctrine à celui de la Nature et des lois.

L'auteur veut bien convenir que, « malgré les » sages précautions de son *système d'éducation*, il » eût toujours existé parmi les hommes *quelques* » *sujets de contention et de dispute*; mais ces *légères* » *irrégularités* auraient été aussi *passagères* que les » causes qui les auraient produites. »

Il y a ici une singularité dont je ne crois pas qu'on trouvât un exemple ailleurs que dans les écrits de nos *philosophes*. Sur ce qu'on dit ici des *sages précautions d'un système d'éducation*, il serait naturel d'inférer que ce *système* fait partie du *Code*: point du tout, il n'y en a pas la plus légère trace,

à moins que l'auteur ne regarde comme un *système d'éducation* tout le mal que vous l'avez entendu dire contre celle qui a existé partout et de tout tems ; et je le croirais volontiers, car dans l'école des sophistes, détruire se prend communément pour construire ; et c'est de là que ce langage a passé chez nos *révolutionnaires*. Quant à ces *légères irrégularités* qui peuvent encore avoir lieu, et qui sont dans son *système* le seul inconvénient possible, si l'on s'avisait de douter d'un état de choses si parfait, il se fait fort de renverser tous les doutes par ce raisonnement, qui est pour lui une conclusion triomphante : « Je crois qu'on ne me con-» testera pas que là où il n'existerait aucune pro-» priété, il ne pourrait exister aucune de ses *perni-» cieuses* conséquences. » Oh ! cela est incontestable, comme cet adage si connu : *Sublatâ causâ, tollitur effectus. Otez la cause, vous ôtez l'effet.* Otez la propriété, vous ôtez ses conséquences, bonnes ou mauvaises, et l'épithète est ici de trop. Mais malgré son axiôme, qui ne fait rien à la question, l'auteur ne sort pas de sa déraison accoutumée ; car d'abord (et vous verrez que cette distinction n'est rien moins qu'indifférente) tous les maux, tous les vices, tous les crimes, qu'il appelle les *conséquences de la propriété*, ne naissent point de la propriété comme cause, mais comme occasion. Ce

n'est pas parce que mon bien est à moi, que le brigand me l'enlève ; c'est parce qu'il aime mieux que ce bien soit à lui qu'à moi. S'il me vole, ce n'est pas parce que je possède ce qu'il ne possède pas, c'est parce qu'il est injuste et méchant ; et cela est si vrai, que ceux qui, étant pauvres comme lui, ne sont pas méchans comme lui (et c'est le grand nombre), ne sont pas voleurs comme lui. C'est donc la cupidité qui est la cause efficiente des délits, et non pas la propriété. J'avoue, en me prosternant devant la profonde découverte de l'auteur, que s'il n'y avait pas de propriétaires, il n'y aurait pas non plus de voleurs, comme il n'y aurait pas d'adultères s'il n'y avait pas de mariage. J'avoue encore, pour rendre hommage à toutes les vérités de la même force, « qu'avec le *bien commun*, *la* » *probité* serait demeurée inaltérable, » celle au moins des hommes qui en ont, comme on dit, autant qu'il en faut pour n'être pas pendus. Il ne s'agit donc plus, à présent que nous sommes d'accord avec l'auteur sur sa théorie, que de l'appliquer en pratique, c'est-à-dire, de persuader à tous ceux qui ont quelque chose, que pour qu'on ne puisse leur disputer ni leur prendre rien, le meilleur parti possible, c'est que personne n'ait rien à soi. L'auteur ne doute pas que cela ne soit très-facile, et je n'en suis pas surpris : un *philosophe* ne doute de

rien. Mais comme il faut rendre justice à tout le monde, les disciples me paraissent ici avoir raisonné mieux que les maîtres, et les *révolutionnaires* ont été plus conséquens que les *philosophes*. Ils ont voué à l'exécration *le droit de propriété*; mais en même tems ils ont *établi* en principe qu'il y en avait *une sacrée*, *celle du peuple*, et ils ont dit : « *Les propriétés des patriotes sont inviolables* (1). » Voilà qui est clair, et *la massue du peuple* était la sanction du principe et du décret, sous la clause sous-entendue dans toute la législation *révolutionnaire*, que personne ne se défendrait; et en effet, la Providence a voulu une fois que personne ne se défendît, afin de manifester au Monde toute la beauté de la *philosophie* moderne, réalisée dans la révolution française, avec des commentaires dignes de tous les deux.

Diderot continue les siens : « L'homme, exempt » des craintes de l'indigence, n'eût eu qu'un seul » objet de ses espérances, qu'un seul motif de ses » actions, *le bien commun.* »

Peut-être, si l'auteur était vivant, se ferait-on quelque peine de le tirer de son extase philanthropique : elle est si touchante ! Mais tous les fous ne

(1) Expressions textuelles du décret porté sur le rapport de Robespierre.

sont pas morts avec lui, et s'ils rêvent comme lui, il est permis de les réveiller. Je leur dis donc : Secouez-vous et ouvrez les yeux : combien de vices, de désordres, de délits, de crimes où le desir d'avoir n'entre pour rien ? Quand l'Europe et l'Asie combattirent au siége de Troie, était-ce pour des richesses ? C'était pour une femme ; et en supposant que l'homme, dans votre *communauté* bienheureuse, n'ait plus d'yeux pour la cupidité, n'en aura-t-il plus pour le plaisir ? Vous voilà donc obligés de rendre aussi les femmes *communes*, comme les productions de la terre. — « Eh bien ! soit ; » pensez-vous que cela nous arrête ? » — Dieu m'en garde : je ne ferai pas à des *philosophes* cette mortelle injure, qu'aucun mal réel puisse les arrêter dans la recherche du bien possible : ce serait trop méconnaître le sublime de leur doctrine. Mais il me reste toujours quelques doutes, quelques scrupules sur cette paix profonde et cette félicité parfaite, à quelques *irrégularités* près, que vous allez faire régner sur la Terre par ce seul moyen, que tout appartienne à tous. Cela ne coûte que quatre mots sur le papier ; mais où avez-vous pris que l'on pouvait ôter à l'homme toutes ses passions en lui ordonnant de les soumettre à une *égalité* de possessions ? Quoi ! il n'aura plus ni cupidité, ni orgueil, ni jalousie, ni ambition, ni vengeance, etc. ! Pardon-

nez : mais j'ai peur que cette prétention, qui est belle sans doute, n'aille un peu trop loin. Ne pourrait-il pas arriver à toute force que cette merveilleuse *égalité* ne convînt pas à tout le monde ? N'y a-t-il pas toujours, même sous le règne de la *philosophie*, des hommes inquiets, ardens, jaloux, présomptueux, qui ne s'accommoderont pas aisément de n'avoir rien qui ne soit à autrui, pas même une femme ? Cela n'est-il pas sujet à quelque petit désordre, qui pourrait aller au-delà de l'*irrégularité passagère*, et troubler un peu la *fortunée communauté ?* Je ne me permettrai qu'une hypothèse : vous vous en permettez tant ! Passez-m'en une. Je suppose donc, ce qui n'est pas impossible, qu'une passion aussi violente que l'amour, et l'amour jaloux, ne soit pas absolument étouffée par vos lois *philosophiques*, quoique sans doute bien plus puissantes que les lois divines et la raison humaine, qui n'ont pas encore opéré ce grand ouvrage. Je suppose qu'un jeune homme amoureux, robuste et hardi ait été le premier amant d'une de vos jeunes filles, et qu'il s'avise de trouver mauvais qu'un autre veuille lui succéder. Pour première preuve de son droit de possession, il le tuera : l'amour furieux n'a pas d'autre argument. Le rival tué et l'amant qui a tué, ont des parens, des amis ; on se bat ; la querelle se propage, suivant les différentes affec-

tions, et voilà une guerre civile dans votre heureux Gouvernement, malgré *la communauté des biens* et même des femmes.

Revenons, il en est tems, à un ton plus sérieux; et quoique celui du mépris et de la dérision ne soit rien moins que déplacé contre l'extravagance, il en est un autre qu'il faut proportionner à la hauteur des vérités qu'elle a pu un moment ébranler, et qui sont encore menacées. S'il eût été possible que la *communauté de biens et de travail* existât, même dans les premiers tems du Monde, elle n'eût abouti qu'à resserrer l'espèce humaine dans les bornes les plus voisines de l'animalité; elle eût donc été en opposition directe avec cette perfectibilité sociale, qui est également dans les facultés de la créature raisonnable et dans les vues de la sagesse créatrice. Elle a voulu, cette sagesse infinie, et elle a dû vouloir que toute la beauté possible de son ouvrage rendît témoignage à sa gloire, en s'effectuant par les travaux progressifs de l'intelligence créée, et annonçât une Providence à quiconque ne refuserait pas de la reconnaître dans son œuvre. Mais qu'auraient été des hommes qui n'auraient eu pour objet et pour mobile que la subsistance commune? Qui peut douter que le plus grand nombre n'y eût mis que le moins qu'il aurait pu? Sans doute il est dans la vertu de faire beaucoup pour les

autres ; mais elle ne serait pas la vertu s'il n'était du commun des hommes de ne faire beaucoup que pour soi. Aussi toute institution sociale doit être fondée sur la Nature, qui est de tous, et nullement sur la vertu, qui est de quelques-uns (1). Ainsi, quand il eût fallu labourer, bâtir, chasser et lutter en tout genre contre les obstacles, les fatigues et les dangers, qui ne voit que le travail eût été généralement restreint au plus étroit nécessaire du moment, dès que personne n'eût été intéressé le moins du monde à faire plus pour avoir plus ? Que serait devenue alors cette indispensable prévoyance de l'avenir, que chacun a pour soi et n'a point pour autrui ? De cela seul, combien de périls et de fléaux ! Qui peut ignorer, à moins de n'avoir jamais réfléchi à rien, que si l'Europe est si supérieure au reste du Monde, c'est que, dans les climats situés entre les tropiques, l'homme a fait d'autant moins pour

(1) Comme ce principe a été celui de toutes les législations, et y est entré plus ou moins, selon le progrès différent des connaissances, il est dans l'ordre que nos *législateurs philosophes*, *les régénérateurs du genre humain*, ne se soient pas plus souvenus de ce principe que s'il n'eût jamais existé, et qu'ils aient constamment procédé en sens inverse sous tous les rapports. (*Voyez* dans la cinquième partie de l'*Apologie* cette violation inouie d'un principe si commun, rangée parmi les *phénomènes de démence*.)

lui, que la Nature avait fait davantage, et que, par ce défaut d'industrie, il est resté généralement pauvre au milieu des prodigalités du sol, tant il a besoin de l'intérêt propre et du ressort de l'émulation pour étendre l'action de ses facultés? Plus il demeure près de la Nature primitive, qui n'est jamais qu'une ébauche informe, plus il est porté à ne se mouvoir que comme l'animal, pour se nourrir et se reproduire. Ainsi, quand même la famine et les autres fléaux nés de cette inévitable apathie et de cette imprévoyance naturelle n'eussent pas bientôt fait disparaître ces peuplades *philosophiquement constituées*, représentez-vous le bel Univers qui en serait résulté, et comparez-le à celui que l'intérêt particulier et la propriété ont élaboré pendant les siècles. Ne vous étonnez point que l'auteur du *Code* vous dise que cet *esprit de propriété et d'intérêt particulier est naturellement indocile et paresseux*. Prenez l'inverse, et vous aurez la vérité : c'est une méthode à peu près sûre avec nos sophistes, et en ce sens au moins ils peuvent servir à quelque chose. Celui-ci vous dit que l'*intérêt est paresseux* : pourquoi ? Parce que la Nature et la raison lui criaient, depuis le commencement du Monde, que rien n'est si actif, si ardent, si inventif que l'intérêt, et que rien n'est si souple que l'espsit de propriété. Les voilà les deux grands leviers de la grande

machine du monde social, les plus puissans instrumens de son activité, les inépuisables sources de sa richesse, les vrais principes de sa beauté. La voilà la vraie philosophie, celle qui s'éclaire en s'élevant vers une Providence, qui l'admire davantage à mesure qu'elle l'observe mieux, et dont je vous ai promis le développement. Que des insensés ne voient dans la propriété que les *funestes conséquences* dont elle n'est que l'occasion, qui se retrouveraient encore, sans elle, dans les passions de l'homme, et qui ne la condamnent pas plus que les transgressions ne condamnent les lois, le bon sens répond par la voix de tous les siècles : C'est de l'esprit de propriété, c'est de l'intérêt particulier, suites naturelles de l'amour de soi, et légitimes comme lui, tant qu'ils restent dans les bornes de la conscience et de la loi ; c'est de là qu'est né cet infatigable mouvement de l'industrie humaine, qui a opéré successivement tant de prodiges. Si nous en jouissons le plus souvent sans reconnaissance, c'est que nous n'en avons pas examiné l'origine ; et si nous les voyons sans surprise, c'est que nous n'avons pas assez réfléchi pour savoir nous étonner. Pourquoi, depuis des siècles, chez toutes les nations civilisées, n'avez-vous qu'un pas à faire pour vous procurer sur-le-champ, avec un signe d'échange, tout ce qu'il est possible de desirer,

depuis les premiers besoins de la vie jusqu'aux derniers raffinemens de la délicatesse et du luxe ? Pourquoi les productions du Monde entier semblent-elles rassemblées dans toutes les grandes villes, sous la main de chacun de leurs habitans ? Pourquoi ce qui vient des quatre parties de l'Univers vous est-il présenté à chaque pas, sans que vous ayiez même songé à le chercher ? Tous ces hommes, qui semblent n'avoir travaillé que pour vous fournir toutes les sortes de jouissances quand par vous-même vous pourriez à peine vous procurer même le nécessaire, tous ces hommes ont-ils pensé à vous pour vous tout donner ? Pas un n'y a jamais songé ; ils ne savent seulement pas si vous existez ; chacun d'eux n'a jamais songé qu'à lui seul. Mais le desir de s'assurer leur propre bien-être, mais l'idée de se former une propriété capable de garanrir leur subsistance et un héritage à leurs enfans, a éveillé le genre d'industrie dont ils avaient les moyens : l'heureuse diversité que la Nature y a mise, en a varié les produits au point d'égaler les desirs et même les fantaisies de tous, et de ne leur laisser à craindre que la satiété, en sorte qu'en dernier résultat chacun a travaillé pour tous et tous pour chacun, sans que personne pensât à autre chose qu'à soi. Vous diriez que tous ont agi de concert, et ce concert n'a jamais été dans les hommes et ne pouvait

pas y être. Ce n'est point là l'ouvtage des législateurs : c'esr celui de la Providence. Cet ordre admirable, que nulle loi humaine n'a pu former ni prescrire, et qu'elle ne peut que protéger, cer ordre étair uniquement dans l'intelligence suprême, qui a mis dans l'homme tour ce qui devait le mener jusque-là, sans que lui-même comprît où il allait et crût rien faire que pour lui. Cet ordre sur lequel repose le monde social, et que l'homme n'a point fait, est l'œuvre de celui qui a fait l'homme, er ceux qui peuvent le méconnaître joignenr au malheur de l'aveuglement le crime de l'ingratitude.

A présent, qu'ils se récrient tant qu'ils voudront sur la mesure du mal qui se mêle à tant de biens, et qu'ils oublient que si les biens sont un présent de Dieu, le mal est la faute de l'homme ; qu'ils répètent les lieux communs de l'éloquence et de la poésie, comme s'ils devaienr jamais être admis en philosophie, et comme si la vraie philosophie n'y avair pas mille fois répondu péremproirement. Que peut-on faire autre chose que de leur répéter aussi la réponse de la raison à ces insidieuses déclamations ? La raison a dir et dira toujours : Mon unique fonction esr de m'occuper sans cesse à maintenir et propager le bien dont le principe esr en Dieu, à restreindre er à réparer, autant qu'il esr en

moi, les effets du mal dont le principe est dans l'homme; et comme il n'est pas donné à l'homme, tout mauvais qu'il est, de détruire l'ordre en le troublant, il ne lui est pas donné non plus, tout éclairé qu'il est, de retrancher de l'ordre les abus qui en sont inséparables ici-bas. Quelle réplique à ces éternelles vérités ? Il n'y en a qu'une, et l'orgueil en démence en était seul capable. C'est lui qui, sous le nom de *philosophie*, a dit de nos jours: « Non, le bien dont vous parlez est chimérique, » et le mal seul est réel. C'est à moi de détruire ce » que vous appelez l'ordre, et je le détruirai. J'en » établirai un nouveau qui fera le bien réel, et » alors le mal ne sera plus, ou ne sera presque » rien. » Elle l'a dit; elle l'a tant dit, qu'elle s'est fait croire, du moins parmi nous; elle s'est fait croire plus que celui qui avait fait l'ordre, et l'on a cessé de croire à l'ordre parce qu'on ne croyait plus à son auteur, mais seulement à la *philosophie* qui le niait, et alors l'auteur de l'ordre a dit et a dû dire : Eh bien ! je vais un moment laisser faire cette *philosophie*, et vous choisirez ensuite entre elle et moi, entre son ordre et le mien. Messieurs, vous avez vu ce qu'elle a fait; vous le voyez depuis dix années. Le bien qu'elle promettait a été l'anéantissement de tout bien, et le mal qu'elle y a substitué a été si extraordinaire, que tous les maux connus

connus jusque-là ont paru des biens, et l'étaient réellement en comparaison des présens que nous a faits la *philosophie*. Graces soient donc rendues au ciel ! Maintenant le monde en sait assez pour choisir entre Dieu et les *philosophes*.

Personne n'a employé plus qu'eux le moyen aussi facile que perfide de ces satyres depuis si long-tems triviales, dont tout l'art consiste à généraliser dans les choses l'abus qui est dans les individus. Ainsi Diderot nous dit « que des institutions arbitraires » prétendent fixer, pour quelques hommes seule- » ment, *un état permanent de repos* que l'on nomme » prospérité, fortune, et laisser aux autres le tra- » vail et la peine ; que ces distinctions ont jeté les » uns dans l'oisiveté et dans la mollesse, et ins- » piré aux autres du dégoût et de l'aversion pour » *des devoirs forcés ;* que le vice que l'on nomme » paresse, ainsi que nos passions fougueuses, tire » son origine d'une infinité de *préjugés*, enfans très- » légitimes de la mauvaise institution de nos so- » ciétés que la Nature répudie. »

Qui se douterait que la *paresse* fût *l'enfant des préjugés ?* Sophiste, va donc demander à l'Indien par quel *préjugé* il répond à l'Européen qui lui offre du travail : *Je n'ai pas faim*, et reste couché sur sa natte jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien à manger. Va demander au Sauvage pourquoi il ne se meut pas

davantage, à moins que le besoin ne le fasse courir à la chasse; et les plus bornés des hommes apprendront à un *philosophe*, que la *paresse* n'est ni *préjugé* ni *enfant de préjugés*, mais une disposition naturelle à l'homme, à moins qu'elle ne soit combattue par la nécessité ou l'amour-propre, ces deux mobiles d'action qui animent le monde social. Il est vrai, comme tu le dis ailleurs, que « l'homme est une » créature faite pour agir, et agir utilement; » mais s'il était vrai, comme tu le prétends, qu'*il n'est devenu paresseux que par nos institutions*, comment donc serait-il arrivé que l'activité fût si étonnante, si prodigieuse dans l'ordre social, et la *paresse* si habituelle dans l'état sauvage? Il est bien évident que la société a rempli, de ton aveu, le but de la Nature, et que par conséquent nos *institutions*, bien loin d'y être contraires, y sont parfaitement conformes. Ce n'est que dans la société que la *paresse*, qui dans le Sauvage n'est qu'une habitude, est devenue un vice et un danger. Je ne vois là que raison et conséquence, et pas trace de *préjugé*.

Un *préjugé* est une opinion reçue sans examen, et j'en vois ici un très-déraisonnable, mais dans tes paroles et ton opinion. Je ne dis pas assez : il y en a plus d'un, et ces *préjugés* mêmes sont grossiers et à peine concevables dans un homme qui aurait un

peu réfléchi. Où as-tu pris que le travail des mains soit un mal ? Et c'est bien un mal à tes yeux, puisque tu te plains que *nos institutions l'aient laissé* au grand nombre. Où as-tu pris que le travail d'esprit, qui est celui du petit nombre, ne soit pas tout aussi pénible, tout aussi assujettissant, et souvent même davantage ? Ces *préjugés* démentent des notions si générales et si prouvées, qu'en vérité l'on ne peut se résoudre à les réfuter : il suffirait de renvoyer à ce qu'on a dit tant de fois en prose et en vers, aux éloges qu'ont faits si souvent nos *philosophes* eux-mêmes des travaux de la campagne, de la salubrité de ces exercices, de la paix qui les accompagne, de la gaîté qui règne dans nos manufactures, dans nos ateliers, et dont les chants continuels de nos artisans sont une expression si naïve ; il suffirait de citer les poètes depuis Théocrite et Horace jusqu'à Lafontaine et son *joyeux savetier*, et enfin les vers d'un poète *philosophe*.

Ils chantent cependant : leur voix fausse et rustique
Gaiment de Pellegrin détonne un vieux cantique.
. . . . . .
Un Dieu qui prit pitié de la nature humaine,
Mit auprès du plaisir *le travail et la peine*.

VOLT.

Le travail et la peine (la peine prise, comme elle est

ici, pour exercice du corps (1)) ne sont donc point *un vice de nos institutions.* Ce qui est un mal, c'est la disproportion entre l'usage et la réparation des forces, entre la peine et le salaire. Ce mal est d'abord celui du petit nombre ; il naît ou des erreurs du Gouvernement, ou du caractère même des individus, ou des incidens de la Nature : c'est à une politique éclairée à prévenir les uns et à réparer les autres, mais seulement jusqu'où la chose est possible. L'homme sage, le bon citoyen, y travaillent utilement en joignant leurs vues aux moyens de l'administration, qui seule et absolument seule est à portée d'atténuer sans cesse un mal qui se reproduit sans cesse plus ou moins. Celui qui s'imagine qu'on peut l'extirper, est un ignorant ; celui qui donne au public cette illusion pour une découverte, est un fou ridicule ; celui qui ne s'en prend qu'aux Gouvernemens seuls de ce qui avant et hors de tout Gouvernement est ou accident physique, comme la grêle, ou défaut de l'individu, comme la paresse, est un calomniateur ; et s'il s'enivre de ses idées au point de provoquer, avec audace, le renversement du Monde qui est, pour y substituer le Monde qu'il a rêvé, c'est un ennemi du genre humain.

(1) De là cette expression usitée, *un homme de peine*, pour dire un homme qui porte des fardeaux, un crocheteur, un *fort de la Halle*, etc.

Qu'est-ce encore que cet *état permanent de repos qu'on appelle fortune, prospérité?* Je ne connais point *d'institutions* qui aient jamais *prétendu fixer* un semblable état pour personne, et ce seraient là des paroles vides si on en ôtait l'intention de la calomnie. Quelle que soit l'imperfection des Gouvernemens, il n'y en a pas un seul qui n'ait pour objet de tirer parti de l'action des individus, pas un qui *prétende les fixer dans le repos.* Le *repos* indéfini est assez volontiers le vœu des citoyens d'un État, le but qu'ils regardent au bout de leur carrière, mais n'a jamais été le vœu ni le but d'aucune institution politique. On voit bien que l'auteur veut parler des grands, des premières classes de citoyens; mais tous ont des places, des emplois, ou veulent en avoir, soit à l'armée, soit à la cour, soit dans l'administration; c'est même un titre de considération personnelle, quand ce ne serait pas un appât pour l'ambition. Le nombre des hommes désœuvrés est très-petit, et il ne faut pas non plus appeler ainsi ceux qui ont acquis, par leurs services et par l'âge, le droit de se reposer.

Le repos du labeur est le juste salaire;
Il est d'autant plus doux qu'il est plus acheté.
Il redonne au travail un ressort nécessaire,
Et fatigue l'oisiveté.

La plupart des gros rentiers ont des offices, et

les petits mangent en paix le pain qu'ils ont laborieusement gagné. Ne dirait-on pas qu'il y a une classe d'hommes qui mettent leur orgueil ou leur bonheur à ne rien faire, et à qui nos lois ont donné ce privilége? C'est une supposition ridicule, à moins que l'auteur ne compte pour rien tout ce qui n'est pas travail des mains. Tant pis pour lui s'il n'a pas compris l'importance d'un autre travail, et sa nécessité première dans l'ordre social; s'il ne sait pas ce que c'est que le travail administratif, qui peut seul garantir la sécurité et les produits de tous les autres genres de travaux; s'il ignore que personne, excepté celui qui est atteint du vice de paresse, ne se plaint d'être *forcé* de s'occuper, puisque le bon sens apprend à tout le monde que la subsistance est le salaire du travail dans les uns, comme la considération sociale en est le prix dans les autres. Pour relever toutes les erreurs du passage cité, il faudrait relever tous les mots. On appelle ici *prospérité* l'indolence qu'on attribue aux grandes fortunes, comme si l'opulence industrieuse d'un grand négociant, d'un grand manufacturier et de tant d'autres n'était pas une *prospérité* dont tout le monde est frappé; et j'ai vu ces hommes riches à millions si accablés de leurs affaires, si étrangers à tout le reste, que je les aurais plaints si je n'avais pas vu que ce prodigieux mouvement était devenu

nécessaire à leur bonheur. A voir comme nos *philosophes* parlent du Monde qu'ils veulent réformer, on croirait volontiers qu'ils ne l'ont jamais vu que dans leur cabinet.

Celui-ci va toujours avançant de plus en plus dans la déraison et l'immoralité. Jugez-en par le morceau qui suit. « La fausseté des principes du droit naturel » et du droit des gens consiste en ce qu'ils suppo- » sent toujours une perversité qui n'est point dans » l'homme. Le premier de ces principes, *ne fais* » *pas a autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît*, » admet comme constant et ordinaire que les hom- » mes *peuvent penser sérieusement à se nuire ; ce qui* » *n'arriverait jamais si les lois mêmes ne les expo-* » *saient souvent à cette dure nécessité, et si celles de* » *la Nature* eussent été exactement observées. »

Je crois que c'est Rousseau qui le premier a soutenu que *l'homme était né bon ;* et Rousseau, trop à plaindre comme homme, et trop supérieur comme écrivain pour être réfuté par le mépris, autorisera contre lui la rigueur des démonstrations métaphysiques, et vous verrez que son erreur est aussi opposée à la philosophie qu'à la religion. Qui croirait que cette erreur eût d'autre inconvénient que de faire trop d'honneur à la nature humaine ? Je ne sais pourtant s'il y en a eu une plus funeste, et je n'en suis pas surpris, car elle est directement

contraire à la révélation, et l'on ne contredit pas impunément la parole divine. Pour ce qui est de Diderot, c'est bien assez de le renvoyer de nouveau à cette preuve de fait que sans doute les *philosophes* ont oubliée tous, ou voulu oublier, puisqu'aucun d'eux, que je sache, n'a jamais essayé de la nier, et cette preuve contre la *bonté* de l'homme, c'est que ce sont les attentats contre la loi naturelle qui ont nécessité les lois positives. Ainsi d'un côté le monde entier a dit que la méchanceté humaine avait rendu les lois nécessaires, et de l'autre Diderot nous dit que ce sont les lois qui ont ôté à l'homme sa *bonté* essentielle. Tout le monde croyait qu'on avait fait des lois parce qu'il y avait des méchans. Point du tout : Diderot nous assure qu'il n'y a des méchans que parce qu'on a fait des lois. Des raisonneurs aussi forts que lui croiront sauver cet excès d'extravagance en nous citant, avec de grands cris, quelques lois fort mauvaises, et que personne ne justifie de ce grand vice qu'on leur reproche, d'occasionner des délits locaux qui sans elles n'existeraient pas; et telles sont, par exemple, les lois de la gabelle et quelques autres de la même espèce. Mais comme on est dispensé, par le bon sens, de répondre à ceux qui argumentent de ce qui est exception, il faut les laisser crier, et je me recrierai, moi, sur l'incompréhensible ridi-

cule d'un écrivain qui nie très-sérieusement que *les hommes puissent sérieusement penser à se nuire*, sans doute parce que, quand *ils y pensent*, c'est pour rire, et qu'avant les lois il n'y avait point parmi les hommes de méchanceté *sérieuse*. Je me recrierai encore bien davantage sur ce qui est révoltant, parce que le scandale est pire que l'ineptie, sur l'horreur des conséquences renfermées dans cette *dure nécessité* d'être coupable, *imposée par les lois*. En vain l'honnête homme dira qu'il ne connaît, ni dans sa raison ni dans sa conscience, aucune *nécessité* quelconque de faire le mal, aucune *nécessité* d'être méchant; mais le méchant, le scélérat, le livre de Diderot dans une main, et un poignard sanglant dans l'autre, dira : « Que me reprochez-» vous? Ce sont vos lois qui m'ont imposé la *dure* » *nécessité* d'être un assassin. » Et dans le système et dans les termes de notre *philosophe*, ce sera l'honnête homme qui sera inconséquent, et le scélérat qui raisonnera juste.

Le scélérat, si vous le poussez, sera encore plus fort, plus inexpugnable avec l'axiôme suivant : il invoquera la Nature qui l'a fait *libre*, et, définissant la *liberté* avec Diderot, il dira : « La véritable » liberté politique consiste *à jouir, sans obstacle* » *et sans crainte, de tout ce qui peut satisfaire ses* » *appétits naturels, et par conséquent légitimes.* » Il

n'y a là ni équivoque ni restriction ; cela est d'une clarté à la portée de tout le monde, et vous ne pourrez pas nier au brigand qui viendra forcer devant vous votre coffre-fort, enlever votre argenterie et violer votre femme et votre fille, que l'amour de l'argent et des femmes ne soient *des appétits naturels, et par conséquent très-légitimes.* On le conduira au supplice, je le sais, dès que la maréchaussée se sera saisie de lui ; mais il dira qu'il ne lui manque, pour avoir toujours raison, que d'être toujours le plus fort. Et que ferez-vous du *philosophe* qui lui a si bien appris à n'avoir tort que contre la maréchaussée ?

Et cet homme insulte à Montesquieu ! Il se moque de cet *honneur* des monarchies et de cette *vertu* des républiques ; et dans quel sens ose-t-il s'en moquer ? Écoutez son exclamation : il l'adresse à Dieu : « Quels supports, grand Dieu ! qui portent plus ou moins sur la propriété et l'intérêt, » les plus ruineux de tous les fondemens ! » Il en connaît de meilleurs, lui, et vous le savez : « Pour » que tout soit le mieux possible, il faut que personne n'ait rien à soi : pour que chacun travaille » mieux pour les autres, il faut que personne ne » travaille pour soi-même. » C'est là qu'est contenue toute félicité : c'est là qu'est toute la sagesse des Gouvernemens, digne de celle du législateur.

Avec cette base de tout bien, peu lui importe d'ailleurs que la constitution soit monarchique, aristocratique ou démocratique, *pourvu que la propriété ne s'y introduise point*, car *ce seul accident peut tout perdre.* Ce sont ses termes, et, pour nous rassurer, il nous avertit que son système de *communauté* offre par lui-même tous les moyens de prévenir le retour de la propriété; *et dès-lors* (ajoute-t-il) *la monarchie même ne dégénérera jamais.* Cette tolérance pour la monarchie est le seul article du livre qui ne soit pas *révolutionnaire.* Il n'y manque rien, excepté la *haine à la royauté*, et c'est dommage; car d'ailleurs l'auteur est bien *à la hauteur*, il est *au pas*, et vous êtes, Messieurs, bien convaincus, je pense, que tout ce que vous avez vu *en révolution* est ici *en philosophie.* Il y a même un point où il va plus loin que Robespierre; car celui-ci s'avisa un jour, je ne sais pourquoi, de proclamer dans sa *République* l'*Être suprême;* et l'auteur du *Code* veut seulement que, « si un enfant vient à » *entendre parler de Dieu*, et demande ce que c'est, » on lui réponde que *c'est la cause première et bien-* » *faisante*, » et qu'on n'en parle plus. Vous voyez que, de cela même que Dieu est *bienfaisant*, de cela même qu'il est *cause première*, l'auteur conclut qu'on ne lui doit ni hommage, ni culte, ni prière, ni reconnaissance; car dans le plan de sa législation

positive, qui est assez étendu, il n'est pas plus question de culte que si jamais on n'avait *entendu parler de Dieu;* et cette logique inverse est encore bien parfaitement *révolutionnaire.* Ce qui ne l'est pas moins, ce qui même l'est éminemment, c'est cette *formule de tout commandement public*, prescrite par le législateur Diderot : *La Raison veut, la Raison ordonne.* N'êtes-vous pas là au centre de la sublime révolution française ? N'êtes-vous pas au milieu des cinquante mille *temples de la Raison*, si fièrement relevés au moment même où je parle (1) ? Les rapports sont évidens. Il est tout simple qu'un *philosophe*, renonçant à être homme, devienne infaillible, et *commande* à tous les hommes au nom de la *Raison*, comme il est tout simple que la *raison révolutionnaire* détruise tout ce qu'avait consacré la raison humaine, et que, dans la France *révolutionnée*, on lise en grosses lettres *liberté, égalité* à la tête des actes dont le despotisme aurait horreur.

Enfin il fallait, pour couronner l'œuvre et pour

(1) Depuis *fructidor*, toutes les assemblées de communes, dans les départemens, étaient indiquées dans l'église du lieu, toujours avec la dénomination légale de *temple de la Raison.* C'est à Paris seulement que, pour plus de variété, ils avaient donné à leurs *temples* les titres de leurs *fêtes républicaines.*

qu'il ne manquât rien aux leçons que la Providence voulait donner au Monde, ni à l'opinion qu'il doit avoir à jamais de la *philosophie* qui a régné dans notre siècle, il fallait que nos brigands républicains s'en emparassent de manière qu'elle ne fût pas seulement *une doctrine armée*, qui ne se soutient que par la force, mais qu'elle fût méthodiquement discutée entre les scélérats eux-mêmes, avec toutes les formes et toute la gravité des controverses politiques, afin qu'il ne fût pas possible de douter qu'en partant des principes de nos *philosophes*, tous les crimes n'en devînssent les conséquences rigoureuses et incontestables. C'est ce qui a eu lieu, il n'y a pas long-tems, devant toute la France, d'abord dans les écrits de deux fameux patriotes (1), et ensuite devant une *cour nationale* (2). Tous deux, pleins du même esprit et d'une même estime l'un pour l'autre, ont aussi la même admiration pour *la doctrine du bonheur commun* (c'est le nom qu'ils lui donnent, parce que cette dénomination est à la fois plus noble et plus courte). Ils ne diffèrent que sur la possibilité de l'établir. L'un des deux, en gémis-

(1) Antonelle et Babœuf.

(2) Le tribunal nommé *haute cour conventionale*, siégeant à Vendôme pour juger le nommé Drouet, maître de poste.

sant d'être *venu trop tard*, se permet de douter que nous soyions encore à tems de réaliser cette sublime théorie; il *craint* qu'après avoir *répandu des flots de sang pour le bonheur commun*, on n'obtienne pour tout résultat qu'*un vaste bouleversement* (1), et cette crainte le fait hésiter sur l'entreprise. Il faut entendre comme il s'explique : « Le droit de propriété » est la plus déplorable création de nos fantaisies. » Je suis convaincu que l'*état de communauté* est » le seul juste, le seul bon, le seul conforme aux » purs sentimens de la Nature; que, hors de là, il » ne peut exister de sociétés paisibles et vraiment » heureuses..... Le nombre est infini, de ceux qui » adoptent cette opinion, que les hommes réunis » en société ne peuvent trouver le bonheur que » dans *la communauté des biens*; c'est un des points » sur lesquels les philosophes et les poètes, les » cœurs sensibles et les moralistes austères, les ima- » ginations vives et les logiciens exacts, les esprits » exercés et les esprits simples furent et seront tou- » jours d'accord. »

Il est difficile de porter plus loin la plénitude de

(1) Ne lui sachez pas gré de cette crainte : au moment où il écrivait, en 1797, le *vaste bouleversement* était sous ses yeux. Il ne s'agissait plus que de l'entière destruction, dont le ciel a daigné nous faire grace.

la conviction, et plus difficile encore de comprendre comment, si cette *unanimité d'opinion* existait, celui qui croit la voir partout, ne croit pas possible d'effectuer un vœu sur lequel tant d'esprits différens ont été et seront toujours d'accord. Mais il ne faut pas trop presser, ni sur la vérité des faits ni sur la justesse des raisonnemens, un *philosophe révolutionnaire*, qui prend pour une *opinion* les fictions et les saillies de quelques poètes quand ils ont rêvé leur âge d'or, et les hypothèses de quelques discoureurs quand ils ont rêvé leur République. Ce qui mérite plus d'attention, c'est la conclusion de l'écrivain, toute contraire à ce qu'on pouvait attendre. « Mais nous parûmes *trop tard* au Monde » l'un et l'autre (*l'orateur plébéien* qui parle ici, et » *le tribun du peuple* auquel il répond) si nous y » vînmes avec la mission de désabuser les hommes » sur le droit de propriété. Les racines de *cette* » *fatale institution* sont trop profondes; elles tien- » nent à tout; elles sont désormais inextirpables » chez les grands et vieux peuples. On ne pourrait » marcher à l'abolition effective de la propriété et » à la conquête de la communauté des biens, que » par le brigandage et les horreurs de la guerre » civile, qui seraient d'abord d'affreux moyens, » uniquement propres d'ailleurs à détruire la pro- » priété sans nous donner *la communauté*. La pos-

» sibilité éventuelle du retour à cet ordre de cho-
» ses, *si simple et si doux*, n'est qu'une rêverie *peut-*
» *être.* »

Sans ce *peut-être*, qui laisse encore lieu au doute, et sans cet épanchement de vœux *philanthropiques* pour cet état de choses *si simple et si doux*, je crois que toute la haute réputation de *civisme* si justement acquise à *l'orateur plébéien*, ne l'aurait pas garanti de la terrible appellation de *modéré*, la plus mortelle de toutes en *révolution.* Mais le *tribun*, qui avait besoin de lui, ménage *son cher égal* (1), et se contente de l'écraser par ses raisonnemens. Il faut avouer qu'il ne manque pas d'armes contre lui, et d'armes victorieuses; il lui oppose toutes les autorités que tous deux reconnaissent également, les exemples et les maximes de la révolution, et les axiômes de Rousseau, de Mabli et de Diderot. Il multiplie la répétition solennelle et en lettres majuscules, de ces paroles mémorables du législateur génevois : « Vous êtes » perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, » et la terre à personne. » Il lui représente que la révolution a démontré possible tout ce que jusque-là

(1) C'est un des noms que prenait la bande de Babœuf, *la République des égaux*; et en conséquence le tribun écrivait à ses affidés : *Mon cher égal.*

on

on avait cru impossible, et certainement entre deux *révolutionnaires* l'argument est concluant. Il ne reste donc plus qu'un pas à faire, et pourquoi serait-il plus difficile que tout le reste? Alors, avant d'en venir à ses *moyens*, il appelle au secours de ses principes celui qu'il nomme dans son enthousiasme, *notre principal précurseur*, NOTRE DIDEROT; il copie les traits les plus forts de cet épouvantable tableau de l'état social, qui vient de passer sous vos yeux, et, sûr de son triomphe, il a bientôt réduit à rien ces idées et ces expressions de brigandage et de guerre civile qui ont paru troubler le pusillanime *orateur*. « Serait-» ce bien Antonelle qui définirait le *brigandage* à » la manière du *patriciat*? Mais, dans le sens *où* » *s'entendent les hommes justes et les enfans de la* » *Nature*, qu'est-ce que *le brigandage?* Ce sont les » cent mille moyens par lesquels *nos lois ouvrent* » *la porte à l'inégalité, et autorisent le dépouille-*» *ment du grand nombre par une petite portion.* Tout » *mouvement*, toute *opération* (1) qui effectuerait

(1) On voit aux pièces du procès ce que veulent dire, dans l'argot révolutionnaire, ces mots *mouvement*, *opération*, et cent autres du même genre : partout massacre et pillage sans exception. Jamais *le bonheur commun* n'a eu d'autres moyens; et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que ce *bonheur*-là ne pouvait pas avoir d'autres moyens.

» déjà, ne fût-ce que partiellement, le dégorge-
» ment..... (Vous ne doutez pas que le *dégorge-*
» *ment* ne soit aussi égorgement, et vous le verrez
» tout à l'heure.) le dégorgement de ceux qui ont
» trop, au profit de ceux qui n'ont pas assez, ne
» serait point un *brigandage ;* ce serait un com-
» mencement de retour à la justice et au véri-
» table bon ordre..... » Diderot, que tu te com-
plais à citer, dit précisément que « *l'esprit de*
» *propriété et d'intérêt dispose chaque individu à*
» *immoler à son bonheur l'espèce entière ; que la*
» *propriété est la cause générale et permanente de*
» *toutes les discordes, de tous les maux, de tous*
» *les crimes.* » *Cela ne prouve-t-il pas clairement*
« qu'en marchant à l'*égalité réelle*, à la *commu-*
» *nauté des biens*, il n'y a point à craindre de
» *guerre civile*, qui soit comparable aux guerres
» d'homme à homme et de peuple à peuple,
» qu'entretient sans interruption notre état pré-
» sent ? »

Avouons qu'on ne peut pas raisonner plus juste, et qu'un disciple de Diderot ne pouvait pas, sans être inconséquent, se dispenser d'être de la troupe de Babœuf. Aussi a-t-il bien senti tous ses avantages, et il tourne fort bien une exclamation oratoire en apostrophe pathétique, son argument *à fortiori.* « Eh ! Nature ! puisqu'on n'a pas hésité

» devant les guerres sans nombre, ouvertes pour » maintenir *la violation de tes lois*, comment » pourrait-on balancer devant la guerre sainte et » vénérable qui aurait pour objet leur rétablisse- » ment ? »

Remarquez que ce misérable, qui d'ailleurs était très-borné, qui a débité cent mille sottises de son crû, qui déraisonna dans son interrogatoire et dans ses défenses, et fut, sans comparaison, le plus plat et le plus sot de tous les co-accusés de Vendôme, ici pourtant, parce qu'il trouve un appui, non-seulement raisonne fort bien, mais devient même éloquent; car il y a vraiment de l'éloquence dans le rapprochement et l'opposition des deux idées principales de sa phrase. Mais à quoi tient toute sa force ? A ces seuls mots : *Pour la violation des lois de la Nature.* Ils font frémir, je l'avoue, le bon sens et l'humanité; mais dès que vous avez admis avec Rousseau et Diderot, que l'état social n'est en effet qu'*une violation des lois de la Nature*, dès que leur abominable paradoxe est entré dans l'entendement à la suite des milliers de sophismes et de mensonges dont ils se sont fait un jeu de défigurer le tableau de la société, alors, je le répète, il ne reste plus de réplique à tous les Babœufs du Monde; et la plume du *philosophe* qui donne ainsi raison au poignard du brigand et à la torche de

l'incendiaire, est-elle autre chose elle-même qu'une torche et un poignard?

Le *tribun* poursuit sa démonstration, et, toujours fort de *son* Diderot, il trouve chez lui tout ce qui peut écarter les doutes et les difficultés. « Diderot » est plus consolant que toi. Il ne s'agirait (dit-il) » que de *faire bien entendre* à la majorité lésée, que » ce nouvel ordre serait assez parfait pour que per- » sonne ne manquât du *nécessaire*, ni de l'*utile*, ni » même de l'*agréable*. »

Ici, je ne doute pas qu'on ne revienne encore à l'objection si souvent renouvelée et si souvent repoussée, que ces expressions, *faire bien entendre*, n'indiquent que des moyens de *persuasion*, de *conviction*, mots qui reviennent souvent dans l'ouvrage de Diderot comme dans les commentaires de ses deux disciples, et que cela n'a rien de commun avec les *mesures révolutionnaires*. Et moi, je réponds encore et répondrai toujours, 1°. que dans d'autres endroits (et on le verra bientôt) la violence est invoquée et semble même recommandée, non-seulement dans Diderot, mais dans Raynal; qu'ils ont tout légitimé contre ce qu'ils appellent *oppression*, *tyrannie*; et il est de toute évidence que pour eux tout ce qui n'est pas ordonné à leur gré est *oppression* et *tyrannie*: leurs écrits le prouvent à toutes les pages. 2°. Je redirai encore que

qui veut la fin veut les moyens, et les moyens quels qu'ils soient, quand la fin porte sur ce principe très-bien saisi par Babœuf et consorts, et appliqué sans cesse *en révolution*, qu'aucun mal passager n'est *comparable* à des maux permanens, surtout quand il s'agit de leur faire succéder le plus grand bien possible et pour toujours; et voilà bien toute la théorie *révolutionnaire*, qui est bien authentiquement toute *philosophique*.

Diderot avait rejeté avec autant de mépris que d'indignation tout ce que les législateurs et les Gouvernemens croyaient devoir opposer aux abus que la cupidité naturelle à l'homme peut faire naître dans l'ordre civil établi sur la propriété. Il avait dit que ces *contre-poids*, ces *étançons*, étaient eux-mêmes de *véritables abus*; qu'ils ne tendaient qu'à *perfectionner l'imperfection*; que ces remèdes palliatifs étaient *les causes secondes* des maux, etc. Babœuf se sert de toute cette rhétorique pour amener à résipiscence le timide *orateur* qui veut aussi *qu'on arrête au moins et qu'on circonscrive les ravages du chancre invétéré et inextirpable*. Le fougueux *tribun* s'écrie : *Quoi ! citoyen, des palliatifs !*..... Vous reconnaissez là, Messieurs, l'accent de l'*énergie républicaine*. Il le soutient, et continue : « Les lois populaires partielles, les *demi-moyens* » régénérateurs, les simples *adoucissemens*, sont

» toujours sans solidité. » Or, savez-vous ce que c'est que ces *adoucissemens* et ces *demi-moyens* ? C'est tout ce qu'on a fait jusqu'en 1794 : c'est vous dire tout en seul mot, et vous ne connaîtriez pas la révolution si vous ignoriez que l'*énergie* n'a jamais eu un autre sens. « Que le peuple exige » une *justice* entière, qu'il exprime *majestueusement* » sa volonté souveraine, qu'il se montre dans sa » toute-puissance, et au *ton* dont il se prononce, » aux *formes* qu'il déploie, tout cède, rien ne lui » résiste; il obtient tout ce qu'il veut et tout ce » qu'il doit avoir. »

Ce n'est pas ici que j'aurais besoin d'expliquer ce que veulent dire la *justice*, la *majesté*, les *formes du peuple*, le *ton dont il se prononce*. Le *tribun du peuple*, parlant à *l'orateur plébéien*, était sûr d'être entendu, quoiqu'il ne voulût pas en dire davantage dans une feuille publique et signée. Mais sans même avoir recours aux pièces de son procès, on trouverait dans les placards qu'il affichait, le détail de cette *majesté de formes*, et c'est pour la postérité seulement qu'il faut articuler que c'était le massacre général de tout ce qui avait une existence honnête, jusqu'à ce qu'il ne restât dans Paris que tous les bandits et bourreaux chargés de toutes les dépouilles de toutes les victimes; car cette *opération devant être la dernière*, elle devait aussi être

complète ; et il convenait à Babœuf et aux siens d'achever le supplément au *Code de la Nature*, de manière qu'il ne manquât rien ni à l'un ni à l'autre.

SECTION VII.

Vie de Sénèque.

J'aurai peu de chose à dire de cet ouvrage, dont j'ai tiré ailleurs (1) tout ce qui concetnait Sénèque, mais qui pourtant ne doit pas être omis ici pour ce qui concerne la doctrine de Diderot, qui ne saurait être trop connue, parce qu'elle ne saurait être trop détestée. C'est partout le même fonds de pervetsité : il n'y a guère de différence que de l'artifice à l'audace, selon qu'il croit devoir se montret ou se cacher plus ou moins.

« A parler *proprement*, il n'y a qu'un *devoir*, » c'est d'être heureux : il n'y a qu'une vertu, c'est » la justice. » *Did.*

C'est parler très-improprement, car le bonheur est un besoin et non pas un *devoir*. Le *devoir* dépend essentiellement de notre volonté, et le bonheur n'en dépend pas. Que serait-ce qu'un *devoir* qu'il ne serait pas en nous de remplir ? C'est une

(1) *Voyez* la partie des *Anciens*, article *Sénèque*, tom. III, seconde partie.

absurdité. Est-ce de bonne foi qu'un homme instruit, qu'un homme d'esprit a pu être si absurde ? Non ; c'est parce que, dans la réalité, il ne reconnaissait point de devoir moral, qu'il a qualifié de *devoir* le vœu naturel du bien-être dans chaque individu, vœu qui n'est légitimé que par les moyens, précisément parce qu'il est le même dans tous. Diderot avait juré une guerre mortelle à l'*homme moral*, comme Voltaire à l'homme religieux. Je n'accuse pas légérement : l'ouvrage qui va passer devant nous après celui-ci (1), vous en offrira la preuve textuelle : l'auteur y a parlé plus ouvertement que partout ailleurs, parce que l'écrit ne devait paraître qu'après sa mort. C'est la première partie de son testament *philosophique*, et la seconde est dans *Jacques le Fataliste*, autre écrit posthume, et le tout a été soigneusement recueilli. Dans le dernier de ces deux ouvrages, la *fatalité* exclut toute idée de délit ; dans le premier, tout ce qui est de l'*homme naturel* étant bon, l'*homme moral* est anéanti, et anéanti expressément, dans les mêmes termes que je rapporte ici. Tel est le résumé de toute la *philosophie* de Diderot, et il n'est pas difficile à saisir :

(1) Cet article, qui devait former la section VIII, sous le titre d'*Œuvres posthumes de Diderot*, n'existe pas. (*Note de l'Éditeur.*)

il n'y a pas lieu au reproche d'obscurité qu'on a fait si souvent à sa métaphysique : il a du moins été parfaitement clair dans son immoralité.

Comme rien n'est plus juste que d'expliquer un auteur par lui-même, et les passages particuliers par le système général, vous devez appercevoir à présent ce qu'il a voulu dire par cette seconde proposition, faite pour couvrir la première : « Il » n'y a qu'une vertu : c'est la justice. » Vous comprenez que si ces mots avaient chez lui leur acception propre, il serait impossible de concilier les deux propositions qu'il a réunies ; car s'*il n'y a qu'un devoir*, celui d'*être heureux*, quand mon bonheur sera, comme il arrive si souvent, en concurrence avec celui d'autrui, il sera curieux de savoir comment je remplirai mon *unique devoir*, en pratiquant cette unique vertu, la *justice*, qui certainement me défend de faire aucun mal à autrui, de faire mon bien aux dépens du sien, du moins selon la morale universelle. Il est impossible de se tirer de cette contradiction, à moins de dire, comme les Stoïciens, que le bonheur est dans le devoir même ; et Diderot en est si loin, qu'il dit tout le contraire, puisqu'il met le devoir dans le bonheur ; ce qui est précisément la proposition contradictoire de celle de Zénon. Mais tout devient très-simple et très-intelligible dès que *la justice* et *la*

vertu consistent à remplir *le seul devoir de l'homme naturel, celui d'être heureux;* et c'est le sens des paroles de Diderot, ou elles n'en ont pas.

« Il n'y a pas de science plus évidente et plus » simple que la morale pour l'ignorant : il n'y en » a pas de plus épineuse et de plus absurde pour » le savant. » *Did.* Il disait vrai, mais dans un sens bien éloigné du sien. Il voulait dire, lui, que ce qui paraît certain à l'*ignorant*, qui s'en rapporte tout bonnement à sa conscience, est tout au moins fort problématique pour le *savant.* Mais, ce qui est vrai, c'est que cette conscience, le seul livre des ignorans, vaut infiniment mieux que tous les livres où les *savans* ont mis en problême ce qui est écrit dans celui-là. Ce sont eux qui l'ont obscurci et défiguré cent fois plus que ne pouvaient faire tous nos mauvais penchans. Ce livre, toujours ouvert pour l'homme de bien, est souvent fermé pour le méchant, qui peut encore le rouvrir : nos *philosophes* seuls, ces *savans* dont parle Diderot, ont été bien plus loin; ils ont voulu déchirer le livre, ou tout au moins l'effacer.

« Dans Athènes, j'aurais pris la robe d'Aris- » tote, celle de Platon, ou endossé le froc de » Diogène. » *Did.*

Vous auriez pris plus aisément la *robe* de Platon et d'Aristote que leur génie, et vous n'eussiez ja-

mais pris le froc de Diogène, ni habité dans son tonneau. Vous croyez qu'il ne fallait pour cela que de l'orgueil : vous vous trompez : il fallait une espèce de force, fort mal-entendue il est vrai, mais qu'un *philosophe* de Paris n'a pas.

Et ce qu'il y a ici de plus plaisant, c'est qu'au feuillet suivant cet homme, qui sait si bien ce qu'il aurait été à Athènes, ne sait plus même ce qu'il est à Paris. Il dit en propres termes : *Moi, qui n'ai pas l'honneur d'être augure ni philosophe;* et à chaque page de ce livre, et dans tous ceux où il a parlé de lui, le mot *philosophe* est le synonyme de l'auteur, est son éloge ou son apologie.

Pour nous persuader qu'il ne faut juger un ministre de Néron, ni par les règles de la morale ni par celles de la religion, il s'écrie dans un accès de gaîté : « Il faut convenir qu'à côté d'un Tibère, » c'est un *plaisant personnage* à supposer, qu'un » casuiste de Sorbonne. » *Did.*

Je conçois que dans ce poste un *philosophe de sa trempe* lui paraîtrait beaucoup moins déplacé que le sorboniste; et c'est tant mieux pour la Sorbonne, et tant pis pour la *philosophie.*

« Il y a peut-être encore des princes dissolus et » méchans. Je voudrais bien savoir quel est celui » d'entre les ministres du Très-Haut, qui oserait » leur porter des remontrances qu'ils n'auraient

» point appelées..... Exigera-t-on plus du philosophe » païen, que du prélat chrétien ? » *Did.*

Il s'agit toujours, comme vous voyez, de justifier le philosophe Sénèque d'avoir justifié le parricide de Néron, et l'on n'a pas mieux réussi à l'un qu'à l'autre. Voilà, par exemple, une parité plaisamment établie ! Qu'il y ait en tout tems des princes *dissolus* ou même *méchans*, cela est très-possible. Mais d'abord, depuis Charles IX et Philippe II, je crois qu'il serait difficile de trouver en Europe un souverain que l'on pût, sans une extrême injustice, rapprocher de Néron, et ce parallèle est déjà fort indécent. La *dissolution* des mœurs est très-condamnable, mais beaucoup moins que la barbarie sanguinaire. C'est dans le secret des tribunaux de la pénitence, que les *ministres du Très-Haut* exercent leur animadversion contre les fautes particulières, et dans la chaire contre la corruption générale. — Confondre ici les mauvaises mœurs avec les grands crimes est un paralogisme impardonnable : il ne l'est pas moins de supposer si faussement que les *remontrances* de Sénèque *ne furent point appelées*, comme on n'appelle point en effet celles d'un confesseur pour prendre une maîtresse. Sénèque fut si bien *appelé* en délibération sur le parricide, qu'il ne sut autre chose que demander à Burrhus *s'il fallait en donner l'ordre aux sol-*

dats (1) ; et c'était là, je crois, ou jamais, le moment des *remontrances*. Mais ce qu'il y a ici de plus fort en déraison, c'est qu'il ne s'agit pas d'opposer à Sénèque le silence des *ministres du Très-Haut*, qui ne l'ont jamais gardé pour de bien moindres attentats, à moins qu'ils ne fussent indignes de leur ministère ; ce qui n'entre pas dans l'hypothèse de Diderot. Il s'agit de nous persuader qu'*un prélat chrétien* se chargerait, comme le *philosophe païen*, de l'apologie publique d'un grand crime public, et il n'y a rien, dans tout le raisonnement de Diderot, qui en donne le moindre indice. Est-ce seulement habitude de raisonner mal ? Non, c'est de plus ici l'envie de calomnier les prêtres chrétiens. Ce serait bien inutilement qu'on retracerait en leur faveur, parmi tant d'exemples de la plus héroïque fermeté, le plus mémorable de tous, la conduite de saint Ambroise à l'égard de l'empereur Théodose. Avec des adversaires tels que les nôtres, ce serait perdre le tems et les paroles ; ils n'ont pas le sentiment de cette grandeur : Dieu et la religion gâtent tout aux yeux de ceux pour qui la religion n'est rien que superstition, fanatisme et hypocrisie.

Ce même écrivain, si indulgent pour celui qui plaida publiquement en faveur du plus grand des

(1) *Sciscitari Burrhum an imperanda militi cædes esset ?*

forfaits, ne vous semblera-t-il pas un peu plus que sévère envers ceux qui, dans l'oraison funèbre, dissimulent des fautes et des faiblesses qui appartiennent au tribunal de l'Histoire, et non pas à la chaire évangélique, envers les orateurs chrétiens, qui quelquefois exagèrent la louange ou affaiblissent le blâme dans ces discours de cérémonie consacrés à la mémoire des princes de la Terre ? Sans doute il ne faut jamais blesser la vérité, surtout dans un ministère d'édification, et vous avez vu que je me suis permis moi-même ce reproche quand nos grands orateurs du dernier siècle m'ont paru y avoir donné lieu; ce qui heureusement est assez rare. Mais en avouant cette faute, pourrons-nous excuser le genre de punition que Diderot propose, ou plutôt qu'il appelle sur la tête des panégyristes complaisans, avec des cris de fureur. « Si le peuple » avait un peu d'ame, *il mettrait en pièces l'orateur* » *et le mausolée.* Voilà *la leçon, la grande leçon* qui » instruirait le successeur. » Vous voyez s'il y a beaucoup de différence entre les *grandes leçons* de la *philosophie* et les *grandes mesures* de la révolution.....Qu'il paraisse donc, qu'il se lève, l'impudent qui osera le nier..... J'abandonne à vos réflexions tout ce qu'il y a d'horreurs contenues dans cette phrase; et croyez-vous que ce soit la seule de ce genre ? En voici d'autres. « Sénèque dit que le

» désespoir des esclaves immole autant de victimes,
» que le caprice des rois : *je le desirerais.* Il de-
» mande si l'esclave a sur son maître le droit de vie
» et de mort ? *Qui peut en douter?* Puissent tous ces
» malheureux, enlevés, vendus, achetés, revendus
» et condamnés au rôle de la bête de somme, *en être*
» *un jour aussi fortement persuadés que moi!* »

Il suffit d'être juste et humain pour condamner l'esclavage des Noirs, dont on a fait depuis trois cents ans un moyen de richesse pour nos colons des deux Indes. Une politique plus sage, d'accord avec l'humanité et la religion, a fait voir que rien de ce qui est fondé sur l'injustice et l'oppression ne peut être un bien réel. L'appauvrissement et la décadence sensible de l'Espagne, dont l'exemple fut la première source du mal, en est la preuve et la punition ; et la population et l'agriculture ont assez perdu dans les États d'Europe qui ont des colonies riches et étendues, pour donner de nouveaux apperçus sur la mesure qu'il convient d'apporter dans ces sortes d'établissemens lointains, afin qu'ils ne nuisent pas à la mère-patrie.

Mais quoique nous devions adorer la Providence dans tous les desseins de sa sagesse, pour instruire et châtier les hommes, ceux dont elle se sert ici-bas comme instrumens de sa justice, n'en sont pas moins coupables ; et les plus coupables à ses yeux,

ce sont ceux qu'un orgueil pervers met toujours en première ligne dans la marche des fléaux qu'elle permet. Et de qui veut-on qu'elle se serve pour le mal qu'elle seule ne saurait faire, et dont elle seule peut tirer un bien? Sera-ce des bons, des sages? Leur partage ici est de souffrir le mal, et d'en gémir toujours même après qu'ils ont contribué, avec l'aide du ciel, à le réparer. Son glaive est donc dans la main des méchans quand il veut frapper; il n'a d'autre chose à faire que de les abandonner à eux-mêmes, abandon que l'excès de leur orgueil rend très-légitime : il n'y a qu'à livrer les chefs à leur profond aveuglement, sa horde exécutrice à toute sa férocité, et le reste à sa faiblesse naturelle, qu'il n'est pas obligé de soutenir quand on ne sait pas même le lui demander. Cet ordre est irrépréhensible, et le mal règne. C'est alors que des hommes accrédités sous le titre de *philosophes*, en viennent à ce degré de délire, d'ordonner des millions de meurtres et le ravage de cent contrées pour *la cause de l'humanité*; c'est alors que les Diderot, les Pémesa (1), les Raynal, et après eux cent déclamateurs, et après eux *la Société des amis des Noirs*, s'imaginent corriger les passions basses

(1) Celui qui a fait le morceau de la traite des Nègres dans l'*Histoire philosophique des deux Indes*.

en

en armant toutes les passions furieuses, et ne se doutent même pas que le remède qu'ils prescrivent, est cent fois pire que le mal; c'est alors qu'un écrivain sanguinaire, dans le calme de la réflexion et du cabinet, *desire* tranquillement que les révoltés *fassent une multitude de victimes*, sans doute parce que ce n'est pas assez de celles que peut faire *la tyrannie;* et cet écrivain ne s'apperçoit pas que son vœu si froidement prononcé n'est que l'accent de la rage! Et bientôt il n'y a plus à en douter, car cet accent éclate : *Puissent tous ces malheureux! etc.* Insensé! suffit-il de s'indigner contre l'oppresseur, pour légitimer tout dans l'opprimé? Si nous n'avions que le crime à opposer au crime, le poignard à l'injure, et le massacre à l'usurpation, où en serait le monde? A ce qu'il était dans l'enfance des sociétés, au seul empire de la violence; et c'est toi qui veux nous y ramener! — « Je suis *l'ami des* » *Noirs.* » — Non, tu es l'ennemi de leurs maîtres. « Je veux punir les maîtres et venger les esclaves. » Tu as tort : il faut délivrer ceux-ci et éclairer ceux-là; tu feras le bien de tous : autrement tu ne réussiras qu'à les perdre les uns par les autres. Quoi! ces esclaves sont sous la verge, et tu leur mets le fer à la main! C'est là tout ce que sait ta *philosophie?* Ma raison n'aurait pas même besoin de ma religion pour m'apprendre à ne pas combattre le mal par le

mal, mais *à vaincre le mal par le bien*; et c'est ainsi que je ferai tomber la verge sans aiguiser le fer, que je ferai du maître un homme, sans faire de l'esclave un assassin; que j'appellerai la justice sans déchaîner la vengeance. La vengeance! Et n'en connais-tu pas les effets? Ne sont-ils pas toujours plus ou moins réciproques? Ces esclaves tueront, et ils seront tués; ils incendieront les terres, et ils mourront de faim; ils raviront l'or de leurs maîtres, et s'extermineront en se le disputant. N'auras-tu pas fait un bel ouvrage?..... Hélas! il est consommé. Ton vœu sacrilége est rempli; et si tu ne l'as pas vu, les flammes de Saint-Domingue, et ces vastes embrâsemens dont la lueur est venue à travers l'Océan épouvanter l'Europe; les cris de tant de *victimes*, aussi nombreuses, et plus peut-être que tu ne pouvais le *desirer*, ont pu du moins apprendre, même à tes successeurs et à tes disciples, quel bien ton *humanité* pouvait faire au *genre humain*.

Le genre humain, vous le savez, Messieurs, est l'emphatique et hypocrite refrain de tous ces écrivains qui lui ont fait tant de mal; et voilà encore Diderot qui nous demande *s'il vaut mieux avoir servi une patrie qui doit finir, que le genre humain qui durera toujours*; et il ajoute gravement que *c'est un grand problême à résoudre. Problême* de charlatan, grands mots qui ne signifient rien! S'il s'agit

d'écrits, quand les tiens seront bons et utiles à ta patrie, ils le seront pour tout le monde, car les principes du bien sont partout les mêmes, ainsi que les principes du vrai; et quant au reste, tu n'es pas chargé de *servir le genre humain*, mais ta patrie à qui tu appartiens immédiatement, et dont les droits sur toi sont les premiers. De plus, celui qui sert sa patrie par ses talens et ses vertus, sert l'humanité par le meilleur de tous les moyens, le bon exemple. Mais quand on affecte d'étendre si loin de soi la sphère de ses devoirs, c'est pour n'en remplir aucun; et celui qui oppose le *genre humain* à sa patrie, ne se soucie réellement ni de l'un ni de l'autre. Rhéteurs sophistes! désormais faites-nous donc grace de votre *genre humain*, il en est bien tems. Ne voyez-vous pas qu'on ne peut plus en être dupe depuis qu'on en est si las? Depuis que le genre humain a eu chez vous son orateur en titre d'office (Clootz), croyez-vous pouvoir aller au-delà! La mesure est comble, et il faut enfin que vous renonciez au *genre humain*, comme le *genre humain* renonce à vous.

Mais il était bien juste que Diderot, qui était loin d'y renoncer, donnât ses leçons aux États-Unis d'Amérique, dont l'indépendance venait d'être reconnue dans l'honorable traité de paix conclu par Louis XVI avec l'Angleterre, vers le

tems où le *philosophe* écrivait son livre ; et il était juste aussi que ces leçons ne fussent autre chose que des lieux communs, dont le fond est aussi vague et aussi obscur que le ton en est pédantesque. Je n'en citerai qu'un trait, l'un des plus susceptibles de ces pernicieuses applications dont la révolution était digne de s'emparer. « Qu'ils songent que la » vertu couve souvent le germe de la tyrannie. Si » un grand-homme est long-tems à la tête des » affaires, il y devient despote. » (Il fallait dire : Il y peut devenir.) « S'il y est peu de tems, l'ad- » ministration se relâche et languit dans une suite » d'administrateurs communs. » Voilà le mal des deux côtés. Un homme de sens eût indiqué le moindre des deux ou un moyen-terme. Mais le *philosophe* a dit ce que tout le monde sait, et vu ce que tout le monde peut voir : il a fait sa tâche. Ne lui en demandez pas davantage : les *révolutionnaires* ses disciples feront le reste ; et, pour prévenir l'abus de tout pouvoir, ils ne reconnaîtront que celui du *peuple*, qui ne peut jamais être que celui de la force, et par conséquent celui du mal.

Mais voulez-vous savoir tout ce qu'il doit à Sénèque ? Voici le résultat des obligations qu'il croit lui avoir après l'avoir lu : « Il me semble » que j'en vois mieux l'existence comme un point » assez insignifiant entre un néant qui a précédé,

» et le *terme* qui m'attend. » Si ce *terme* n'est pas aussi le *néant*, quoi de plus absurde que d'appeler *insignifiante* la vie qui décide d'un avenir sans *terme ?* Mais s'il est clair que, pour l'auteur et pour le sens de la phrase, le *terme* est ici le *néant*, quelle *philosophie* et quelle *morale!* Pourquoi la chercher dans Sénèque où elle n'est pas? Diderot n'avait obligation de son athéisme qu'à lui-même. Ailleurs il se rend plus de justice, quand il nous fait cet aveu remarquable : « J'ai dit assez d'ab- » surdités en ma vie pour m'y connaître. » J'accorde la majeure, et je nie la conséquence. C'est comme si l'on disait : J'ai l'esprit assez faux pour avoir le jugement bon. Mais celui-là serait fort conséquent, qui dirait à Diderot : Si tu reconnais que tu t'es si souvent trompé, pourquoi donc es-tu toujours si sûr de ton fait? Si tes erreurs avouées ne te servent à rien, l'aveu n'est plus une excuse; il n'est qu'une accusation de plus. Mais aussi est-il de bonne foi? Hors le mal que Diderot avait dit autrefois de Sénèque, qu'a-t-il rétracté? Il ne s'est donc repenti que quand il avait eu raison : c'est une modestie heureuse et exemplaire.

Au reste, il ne nous laisse aucun doute sur la sienne. Les quarante dernières pages de son livre sont consacrées à son panégyrique. — Fait par lui-même? — Pas tout-à-fait, du moins à ce qu'il

proteste. Il nous dit : « J'inclinais à laisser la dispute » où elle en était, quand je reçus les observations » suivantes : *Je proteste qu'elles ne sont pas de moi.* » J'avoue que cet énoncé est très-plaisant, et qu'il est difficile de ne pas rire d'un homme qui vous dit sérieusement : « Je proteste que les observations » que *j'ai reçues, ne sont pas de moi.* » Rien ne ressemble plus à l'embarras du mensonge, et pourtant ce n'est ici que celui de l'*amour-propre*, car je sais en effet qu'elles ne sont pas de lui. « Si je les » publie, ajoute-t-il, c'est peut-être un peu par » vanité, quoique le seul motif que *je m'avoue*, » ce soit d'opposer entre eux les différens juge- » mens qu'on a portés de mon essai. » Mais il n'y a rien à perdre, et si les observations sont d'une autre main, les apostilles sont bien de la sienne ; et s'il y a vingt-sept paragraphes d'éloges, il y a seize commentaires de la même étendue, et où il parle en son nom, commençant toujours par ces mots : *Et j'ajouterai* en italique, comme ici. Quand on commence par lui dire qu'il est *homme de génie, grand écrivain, et homme sensible*, il *ajoute* que *de ces trois qualités il n'accepte que la dernière* ; ainsi du reste. Quand on lui parle de ses connaissances (et il en avait réellement beaucoup, quoique toutes fort mal digérées), il ne veut être *qu'un moraliste passable* ; et c'est précisément ce qu'il est

le moins. Il n'était pas né sans génie, ou plutôt sans imagination : c'est cette partie du génie qui est chez lui dominante dans les idées comme dans le style. Mais l'imagination, quand elle est seule, avorte plus souvent qu'elle ne produit. Il faut qu'elle soit fécondée par le jugement, pour devenir cette force créatrice d'où naissent les conceptions soutenues et durables. L'imagination de Diderot, trop destituée de ce jugement en tout genre, ressemblait à une lumière qui a peu d'aliment, qui jette de tems en tems des clartés vives, et vous laisse à tout moment dans les ténèbres. Toujours prêt à s'échauffer sur tout, ce qui est un moyen sûr de s'échauffer souvent à froid, il ne pouvait s'attacher à rien : de là les disparates continuelles d'un style scabreux, haché, martelé, tour-à-tour négligé et boursoufflé; de là les fréquentes éclipses du bon sens, et les bizarres saillies du délire. Incapable d'un ouvrage, jamais il n'a pu faire que des morceaux; et c'est lui-même qu'il louait, quand il réduisait le génie à de *belles lignes*. Il y en a dans tout ce qu'il a fait, plus ou moins rares, et toujours il faut les acheter beaucoup plus qu'elles ne valent.

Quant à son panégyrique, les bienséances de la modestie sont assurément les moindres de toutes celles qu'il n'a point respectées dans ses ouvrages ;

mais elles sont ici violées à un excès dont je ne crois pas qu'on trouve d'exemple avant nos jours, et avant le règne de la *philosophie*. On a déjà vu qu'il fallait compter parmi les exceptions en ce genre, qui ne touchent point à la morale, le privilége de la poésie, qui, en faveur de l'enthousiasme réel ou convenu, n'est point soumise aux règles ordinaires, et l'on sait de plus que ceux des poètes qui avaient le plus de droit à ce privilége, sont encore ceux qui en ont le moins usé. Nous voyons aussi que, dans les deux siècles précédens, nos poètes français ou latins, à l'exemple des Italiens et des Espagnols, et même nos savans et nos écrivains en divers gentes, ne se faisaient pas scrupule de joindre à leurs ouvrages les complimens tournés en sonnets, en épigrammes, en acrostiches que leur adressaient leurs confrères, à charge de revanche. Mais d'abord cette mode, qui tenait un peu du pédantisme attribué et pardonné à des hommes qui faisaient comme une classe à part, cessa presque entiétement dans les beaux jours de Louis XIV, quand les gens de lettres, devenus hommes du monde, et le savoir reconcilié avec la politesse, se soumirent à toutes les convenances sociales. Je ne crois pas que, depuis ce tems, on ait jamais vu un auteur imprimer son propre éloge, écrit par une main étrangère, mais anonyme,

et l'enrichir de commentaires aussi longs que le texte. C'est porter l'égoïsme beaucoup plus loin qu'on ne peut le permettre ou l'excuser; et ce qui rendait cette observation nécessaire, c'est qu'il était très-naturel et très-conséquent qu'une *philosophie* toute d'orgueil se dispensât ouvertement en cela, comme en tout le resre, des lois de la morale et de la société.

FRAGMENS.

Sur Boullanger.

BOULLANGER fut un des plus grands ennemis du christianisme, et s'en repentit amérement à sa mort, qui fut prématurée. Il mourut à trente-cinq ans. On convient que son érudition était fort embrouillée. L'envie de trouver partout des preuves du système qu'il s'était fait de l'antiquité indéfinie du globe terrestre, le portait à étudier précipitamment beaucoup de livres et de langues, et toute cette nourriture, dévorée à la hâte, devait être très-mal digérée. Les athées encyclopédistes, qui, en prenant de sa main quelques articles d'économie politique pour leur Dictionnaire, lui avaient tourné la tête d'amour-propre et d'impiété, et dont en mourant il détestait les leçons, cherchèrent à lui faire une réputation que ses ouvrages ne soutinrent pas, et se servirent de son nom, après sa mort, pour le mettre à la tête des plus scandaleuses productions. Mais Voltaire, qui ne ménageait pas toujours les athées, surtout quand ils l'ennuyaient trop, se mo-

qua beaucoup de l'*Antiquité dévoilée* de Boullanger, qu'il appelait l'*Antiquité voilée*, et il avait raison.

Boullanger, très-mauvais physicien, prétendait trouver dans le déluge, non-seulement la clef de toutes les fables païennes (ce qui est une exagération folle), mais la preuve physique de l'immense vétusté du globe. Des physiciens d'un ordre bien supérieur, tels entre autres que M. Deluc, y ont trouvé au contraire la preuve irrésistible de la vérité du récit de Moïse et de sa chronologie, et ont conclu que la Genèse ne pouvait être que divinement inspirée (1). Ce M. Deluc est si fort en géologie et si convaincant en raisonnement, qu'aucun de nos savans athées n'a essayé de lui répondre, quoiqu'il les traite fort rudement. Mais les auteurs du *Dictionnaire historique* ne s'en sont pas moins trompés en attribuant à Boullanger, sur le bruit public répandu par les philosophes, une très-mauvaise brochure intitulée le *Christianisme dévoilé*. Elle n'était pas plus de lui que le *Système de la Nature* n'était de Mirabaud, le traducteur du Tasse et le secrétaire de l'Académie française, et que l'*Examen des apologistes de la religion* n'était de Fréret, quoique Fréret n'ait pas été plus religieux que Boullanger.

(1) *Voyez* les *Lettres géologiques de M. Deluc.*

L'auteur de ce dernier ouvrage (*l'Examen*) est encore vivant au moment où j'écris, et c'est ce qui m'empêche de le nommer, d'autant que peu de personnes le connaissent pour auteur de ce livre. On sait aujourd'hui assez généralement de qui est *le Système de la Nature;* mais puisque les *philosophes* eux-mêmes n'ont pas cru, même depuis la révolution, devoir rendre authentiquement cet infâme livre à son auteur, je me crois obligé à la même retenue par respect pour sa famille que j'honore, et je me réjouis seulement que, malgré la révolution, l'athéisme soit encore si méprisable et si odieux dans l'opinion publique, que les athées eux-mêmes craignent de flétrir la mémoire d'un de leurs confrères en mettant son nom à son ouvrage.

Quant au *Christianisme dévoilé*, il n'y a nulle raison pour ne pas dire ce qui en est. Cette déclamation extravagante et forcenée fut rédigée par un homme assez obscur, nommé Damilaville, commis au Vingtième, ami particulier de Diderot, l'un de ses deux écouteurs en titre d'office (l'autre vit encore), et devenu l'ami de Voltaire sans autre titre que celui qui suffisait toujours auprès de lui pour dispenser de tous les autres, une haine furieuse contre la religion. On peut voir dans les lettres de Voltaire l'espèce de vénération qu'il affecte pour

ce Damilaville, que nous avons tous connu pour un bavard importun et ennuyeux, sans esprit et sans instruction. Il fit son livre en partie d'après les conversations de Diderot, et en partie sous sa dictée, dans un tems où Diderot allait presque tous les jours passer la soirée à son bureau, quai Saint-Bernard, uniquement pour avoir le plaisir de parler tout seul et d'être admiré, car il ne pouvait pas en avoir d'autre avec Damilaville; mais on sait que celui-là lui suffisait. Le dépôt des exemplaires du *Christianisme dévoilé* était chez Damilaville, qui les vendait dix écus pièce. Je ne rapporte ici que des faits dont j'ai été témoin. Nous appelions dans la société ce Damilaville, *Et moi je vous dis :* nous lui avions donné ce sobriquet, parce qu'il avait coutume, au milieu d'une conversation où il n'était pas capable d'avoir une idée, de se lever tout à coup d'un air imposant, et de s'écrier : *Et moi je vous dis;* et il répétait, à quelques mots près, ce que venait de dire le dernier qui avait parlé. C'était le plus souvent d'Alembert dont il se faisait ainsi l'écho; mais quand il parlait d'abondance, c'était Diderot dont il récitait les phrases qu'il avait coutume de mettre tous les jours par écrit pour les mieux retenir. Il ennuyait mortellement madèmoiselle de l'Espinasse, qui ne pouvait pas souffrir les pédans; mais elle le souffrait en faveur des lettres de Voltaire, qu'il

apportait toutes les semaines, et qui lui servaient de passe-port, ainsi qu'à quelques autres.

Sur le Système de la Nature.

Voulez-vous savoir ce que c'est que *le Système de la Nature?* Voici ce qu'il est dans le livre qui porte ce titre.

« En s'attirant réciproquement, les molécules » primitives et insensibles dont tous les corps sont » formés, deviennent sensibles, forment des mixtes, » des masses agrégatives par l'union des matières » analogues et similaires, que leur essence rend » propres à se rassembler pour former un tout. » Ces mêmes corps se dissolvent, ou leur union » est rompue lorsqu'ils éprouvent l'action de quel- » que substance ennemie de cette union. C'est » ainsi que peu à peu se forment une plante, un » métal, un animal, un homme; c'est ainsi (pour » ne jamais séparer les lois de la physique de » celles de la morale) que les hommes, attirés » par leurs besoins les uns vers les autres, forment » des unions que l'on nomme *mariages, familles,* » *sociétés, amitiés, liaisons, etc.* et que la vertu » entretient et fortifie, mais que le vice relâche ou » dissout totalement. »

Pour tout homme un peu instruit, il n'y a pas

un mot dans cette incompréhensible amphigouri, qui ne soit, ou une supposition gratuite, ou une contradiction palpable. Ce discours de Sganarelle sur *les concavités de l'omoplate, et le cœur à droite et le foie à gauche*, n'est certainement pas plus ridicule, et vaut beaucoup mieux; car le délire bouffon vaut mieux sans doute que le délire sérieux. Comment descendre à réfuter cet amas de bêtises qu'on ose appeler *philosophie?* Que dire de cette tranquille confiance, de ce ton gravement dogmatique, en débitant ces inconcevables inepties? Que dire de ces *molécules* qui ne sont, sous un autre nom, que les *atomes crochus*, qui n'ont point fait le Monde, mais dont le Monde entier s'est tant moqué? Que dire *du vice et de la vertu*, nommés sérieusement quand il s'agit d'un *agrégat de molécules*, qui certainement, dans tout état de cause, n'est pas plus susceptible *de vice et de vertu* dans le tout nommé *homme*, que dans le tout nommé *plante* ou *souris*; car où serait la raison de cette différence de résultat? On voit bien que l'auteur a eu peur de révolter trop en supprimant *le vice et la vertu*; mais comment ne pas rire au nez d'un homme qui veut que la vertu entretienne *un agrégat de molécules, ou que le vice le dissolve?* Pour faire sentir que c'est la seule réponse que mérite ce passage, et par conséquent tout le livre qui n'en est que le

développement, faisons-nous l'effort de parler sérieusement sur un seul point. Disons à l'auteur, c'est-à-dire, à tous les athées qui expliquent tout par ce grand livre : Messieurs, je vous accorde que le premier homme et la première femme ont été faits *par un agrégat de molécules analogues et similaires*. Pourriez-vous me dire pourquoi les hommes et les femmes qui se font aujourd'hui, se font constamment *par un agrégat de molécules*, qui certainement n'est pas celui qui a fait le premier homme et la première femme ? Car apparemment vous ne me direz pas que ce que nous appelons faire des enfans, ait pu avoir lieu avant qu'il y eût un homme et une femme. Je propose cette petite difficulté à tous ceux qui nient la création et qui tiennent pour les *agrégats*, et je les recommande à Dieu.

A travers cette foule d'assertions et de suppositions qui, avec un appareil de mots scientifiques dénués de sens ou pris à contre-sens, se réduisent toujours, en dernier résultat, à ce seul énoncé : *Nous disons, nous répondons, nous affirmons que cela est ainsi, parce que cela est ainsi.* L'auteur essaie pourtant quelquefois des objections qui ont un air de raisonnement, et il fait voir de quelle force est son argumentation. Il veut prouver que la *faculté pensante* que nous appelons ame et que

nous

nous croyons immatérielle, ne peut être que *matérielle*, et voici comme il raisonne :

« Cette ame se montre encore matérielle *dans* » *les obstacles invincibles* qu'elle éprouve de la part » des corps. Si elle fait mouvoir mon bras quand » rien ne s'y oppose, elle ne fera plus mouvoir » mon bras si on le charge d'un trop grand poids. » *Donc* voilà une masse de matière qui *anéantit* » *l'impulsion* donnée par une cause spirituelle, qui, » n'ayant nulle analogie avec la matière, devrait » ne pas trouver plus de difficulté à remuer le » Monde entier qu'à remuer un atome, et un » atome que le Monde entier : *d'où l'on peut con-* » *clure* qu'un tel être est une chimère, un être de » *raison.* C'est néanmoins d'un pareil être simple » ou d'un esprit semblable que l'on a fait le moteur » de la Nature entière. »

Si les livres n'étaient lus que par des hommes raisonnables, il suffirait de répondre à un raisonneur de cette espèce : *C'est ce qui fait que votre fille est muette.* Il n'y a pas en Europe une classe de philosophie où un pareil syllogisme ne fît rire aux éclats ; et quand on l'examine sérieusement, on est stupéfait de la complication d'ignorance ou d'absurdité dont se compose cette étrange proposition. Remarquez avant tout que l'auteur, dans tout son livre, admet, comme *essentielles et nécessaires*, les

propriétés de la matière et les lois du mouvement. La différence qui se trouve entre lui et nous, c'est que, frappés, comme tous les philosophes du Monde entier (les athées exceptés), de l'immuable régularité des phénomènes physiques qui sont le résultat de ces *propriétés* et de ces *lois*, et dont se forme l'*ordre* de l'Univers, nous voyons *nécessairement une cause intelligente* dans des effets qui supposent *nécessairement* l'intelligence; au lieu que l'auteur, avec tous les athées, n'y voit que la *nécessité*, c'est-à-dire, qu'il explique des effets réels (inexplicables sans une cause réelle) par une abstraction qui revient à dire : *Tout est ainsi, parce que tout doit être ainsi;* ce qui est aussi profond que le serait le raisonnement d'un Sauvage, qui, trouvant une montre, ne voudrait pas croire qu'elle fût l'ouvrage d'un horloger, attendu qu'il n'a aucune idée d'un horloger, et aimerait mieux dire que si cette montre marque l'heure, c'est qu'elle existe *nécessairement de toute éternité* pour marquer l'heure. Mais enfin, de quelque manière que ce soit, ces *lois essentielles* sont du moins reconnues par l'auteur. Maintenant concevez-vous que le même homme vienne nous opposer une objection qui, réduite à la substance et à la forme du raisonnement, revient à dire : « La faculté qui pense et qui » veut est *matérielle*, s'il est vrai qu'elle ne puisse

» pas changer les lois du mouvement. Or, il est vrai » qu'elle ne peut pas les changer, puisque la *volonté* » qui fait mouvoir par mon bras un poids de cent » livres, ne saurait lui en faire mouvoir un de » mille : donc, etc. »

Ah ! du moins l'athéisme de Spinosa, à la faveur de l'obscurité des termes, se retranchait dans un nuage impénétrable pour échapper aux rayons de l'évidence. Mais ici la déraison est à découvert ; elle se montre dans tout son ridicule et dans toute sa turpitude. Et quelle grossière ignorance dans l'emploi des mots ! Voilà, dit-il, une masse de » matière qui anéantit l'*impulsion* donnée par une » cause spirituelle. » Et c'est un *philosophe* qui s'exprime ainsi ! Qui jamais a prétendu que la *volonté* fût une *impulsion* ? Qui peut ignorer que l'*impulsion* est une force physique ? Si nous disons que c'est la *volonté* qui *meut* le bras, nous disons une vérité prouvée par le sens intime qui équivaut à l'évidence ; et quand nous disons qu'elle *meut*, tout le monde sait, tout le monde entend que c'est comme *cause déterminante*, et non pas comme *force motrice*. Mais quel est ce rapport si prompt et si fidèle entre cette détermination d'une faculté intellectuelle, et le mouvement du levier matériel qui est mon bras, entre deux substances d'une nature évidemment différente ? C'est, comme le

disait Newton en s'inclinant, le secret de celui qui a tout fait, qui a créé la substance pensante et les nerfs qui lui obéissent. Mais ce que tout le monde comprend sans être Newton, ce qu'apprend le sens commun le plus commun, c'est que, quelle que soit la cause qui détermine mon corps à se mouvoir, ce corps ne peut en aucun cas être mu qu'en raison des lois du mouvement, en proportion du levier avec la masse; en un mot, suivant les lois essentielles de la nature des corps. Il appartenait à un Newton, qui savait ignorer, de reconnaître la puissance suprême dans cette action inexplicable de la pensée sur le corps; mais *prouver* que la pensée est *matérielle*, parce qu'elle ne peut pas changer les propriétés de la *matière*, et dire que *la matière anéantit la volonté*, parce que la *volonté* ne saurait anéantir les propriétés des corps, est tout aussi ridicule que si l'on *prouvait* que l'intelligence de Newton était *matérielle*, parce qu'en découvrant la théorie générale du mouvement des corps célestes, il n'avait pas été le maître d'empêcher que la Terre n'eût un mouvement de rotation sur son axe, et que la révolution annuelle du soleil ne s'achevât dans un cercle de trois cent soixante degrés.

Que dites-vous de cette affectation continuelle de répéter que les *théologiens* ont imaginé la substance spirituelle, *l'immortalité*, *l'immatérialité*, *la*

divinité, etc.? Qui est-ce qui se serait douté que tant de philosophes anciens et modernes, de tous les pays et de tous les siècles, fussent des *théologiens?* Je crois que Socrate et Platon seraient bien étonnés de s'entendre appeler de ce nom. Et tous les peuples *sauvages*, qui sans même avoir aucune espèce de religion, bien loin d'avoir une *théologie*, croient tous à un *premier être*, à un *autre Monde où les ames vivront*, sont-ils des *théologiens?* A quoi donc tend ce petit artifice puéril? C'est un *moyen philosophique*, un *mensonge officieux*, pour faire croire au lecteur ignorant que l'idée de Dieu, l'idée de l'ame, ne sont pas naturelles à l'homme, même à l'homme dont la raison inculte semble différer peu de l'instinct, qu'elles ne datent pas de la plus haute antiquité connue, mais qu'elles lui viennent de la théologie chrétienne. Ainsi n'osant pas contredire un fait trop reconnu pour être contesté, on s'exprime de manière à le dérober, s'il est possible, à ceux qui l'ignorent. Quel plat charlatanisme! Il suffirait seul pour faire juger la cause de ceux qui s'en servent. Des moyens si vils n'appartiennent qu'à la cause du mensonge, qu'à des hommes qui sentent, malgré eux, le poids de la vérité qui les écrase, et sont intérieurement embarrassés et confus d'être seuls contre les nations et contre les siècles.

Les déclamations les plus souvent répétées par les matérialistes et les incrédules sont tellement dénuées de sens, que souvent il ne faut qu'une page, une phrase, un mot pour faire crouler un immense échafaudage de mensonges et d'invectives; et s'ils les répètent si souvent, c'est que d'un côté ils comptent sur l'ignorance et l'étourderie du plus grand nombre, et que de l'autre il y a des absurdités si ridicules, que les bons esprits ne daignent pas les réfuter, et ils ont tort. J'en vais donner un exemple frappant. A entendre les *philosophes*, ce sont partout les *prêtres* qui ont imaginé, pour leur intérêt, la Divinité, la religion, le culte; ce sont eux qui ont trompé le monde : il n'y a pas de lieu commun plus rebattu dans la *philosophie* moderne, et qui revienne plus souvent dans le *Système de la Nature*. Il y a pourtant une petite difficulté, c'est qu'avant d'avoir des *prêtres*, il a fallu nécessairement avoir des *dieux*; avant d'avoir des prêtres, il a fallu convenir généralement de la *nécessité* d'un culte. Il faut donc que les déclamateurs avouent que l'idée de la Divinité et le besoin d'une religion ne soit pas des inventions des *prêtres*, et qu'au contraire nous n'avons des *prêtres* que parce que tous les peuples ont cru à la Divinité et même à une religion, et certainement cette croyance, cette

volonté, ce besoin, ne pouvaient venir des prêtres qui n'existaient pas encore. Jugez maintenant du degré d'impudence ou d'ineptie que suppose une diffamation habituelle, tellement absurde et contradictoire, que, pour l'appuyer, il faut soutenir une impossibilité de principe et de fait; il faut soutenir que l'effet a existé avant la cause, ou en d'autres termes, que deux et deux ne font pas quatre, et qu'il fait jour à minuit : c'est tout un.

Eh ! qui, hors les athées, peut ignorer, peut nier cette vérité générale de sens intime et d'expérience, que l'idée d'un premier être est naturelle à l'homme ? Tout le monde ne l'a pas dit si éloquemment que Cicéron ; mais tout le monde l'a dit, l'a vu, l'a senti. Les athées seront toujours seuls contre le Monde entier, et ce n'est pas ce qui les embarrasse et les humilie : au contraire, ils en sont tout glorieux. Mais s'il est beau d'être tout seul, il est honteux d'être absurde ; et quel est l'athée qui osera essayer ici de se disculper de l'absurdité ? Je l'attends.

Une chose importante à remarquer dans les athées, et particuliérement dans l'auteur du *Système de la Nature*, c'est cette méthode uniforme qui paraît chez eux une précaution tacite et convenue, et qui consiste à paraître oublier qu'il y a eu avant eux des philosophes, des métaphysiciens, des logiciens, de grands-hommes enfin, dont eux-

mêmes n'oseraient pas révoquer en doute le génie et les lumières, et qui se sont donné la peine de composer des théories rigoureusement raisonnées pour convertir en démonstration la croyance générale des hommes sur l'existence d'un Dieu créateur, la spiritualité et l'immortalité de l'ame. Il y a, par exemple, un Locke, qui n'était ni *prêtre* ni *théologien*, et qui ne passe pas pour un mauvais raisonneur, dont le nom même est sans cesse, depuis cinquante ans, dans la bouche de tous nos *philosophes* modernes. Ce Locke a surtout excellé, de l'aveu de tout le monde, par la justesse du raisonnement : c'est le plus puissant logicien qui ait existé, et ses argumens sont des corollaires de mathématiques. C'est de lui que nos *philosophes* ont appris une vérité dont ils ont, je l'avoue, étrangement abusé, que toutes nos idées nous étaient transmises par nos sens, organes intermédiaires entre les objets et la pensée. Ils ont fini par en conclure que toutes nos idées n'étaient que des *sensations*, et que nos *sens* et notre ame étaient la même chose; mais ce n'est pas la faute de Locke, s'ils ont pris un des principes de son livre pour démentir le livre entier. L'objet du livre entier, qu'il a intitulé *De l'Entendement humain*, est précisément de démontrer en rigueur que cet entendement est *esprit*, et d'une nature *essentiellement*

distincte de la matière. Personne n'en a donné des preuves plus frappantes et plus lumineuses ; seulement il ne veut pas affirmer, par respect pour la puissance divine, que Dieu ne puisse pas rendre la matière susceptible de pensée. Ce doute, plus religieux que philosophique (1), est la seule chose que les matérialistes aient vue dans son livre, la seule qu'ils aient louée, à peu près comme un vieux guerrier, qui, tout entier à son métier, et fort étranger aux lettres, ne connaissait de Voltaire que son nom et *un beau vers*.

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

Quand des professeurs d'athéisme se présentent pour détromper le monde de l'idée d'un Dieu, qui ne croirait qu'ils vont commencer du moins par détruire, autant qu'il est en eux, ces imposantes séries d'argumens, déduites par cette foule de philosophes de tous les tems et de toutes les religions, dont le concours unanime ne laisse pas

(1) C'est peut-être en effet le seul passage de Locke, où l'on ne retrouve pas cette exactitude sévère d'expression et de pensée qui le caractérise ; car au fond ce doute n'est qu'un abus de mots : Dieu ne peut pas changer les essences, c'est-à-dire, ne peut pas faire qu'une chose ne soit pas ce qu'elle est et ce qu'il a voulu qu'elle fût, et si la matière devenait *pensante*, elle ne serait plus matière.

à présent que d'être une sotte d'autorité. Que l'athée rejette avec mépris toute espèce d'autorité, à la bonne heure; je ne la donne que pour ce qu'elle est, et je sais qu'il n'y a point d'autorité contre un bon raisonnement. Mais commencez donc par me prouver qu'ils ont mal raisonné, et alors je vous abandonne, et leur autorité, et leur opinion; osez mettre sous les yeux de vos lecteurs ces argumens qui paraissent si clairs et si justes; montrez-y des paralogismes, des inconséquences, des contradictions, vous aurez déjà fait beaucoup, et vous aurez ensuite bien plus d'avantage à y substituer votre doctrine; mais point du tout, pas un ne l'a même essayé; je dis plus, pas un ne l'essaiera : d'où je conclus la mauvaise foi. L'on n'évite pas le combat lorsqu'on sent sa force, et s'y dérober toujours est un aveu de faiblesse et d'impuissance. Il n'y a pas moyen de dire que c'est par *mépris* : on n'aurait pas bonne grâce à *mépriser* un Locke, un Fénélon, un Clarke, etc.; nos *philosophes* eux-mêmes, nos athées, ne l'oseraient pas. Je sais bien qu'ils l'osent entre eux : on ne rougit de rien entre complices, et l'on peut hasarder beaucoup en conversation. Ce *mépris* même alors prend chez eux l'air et le ton d'une *pitié philosophique* : ils plaignent généralement ces beaux génies qui n'ont pas eu le courage de s'élever au dessus des

préjugés vulgaires, comme un fou plaignait bonnement Molière *de ne s'être pas élevé jusqu'au drame.* Mais par écrit et devant le public, on est encore forcé, quoiqu'athée, à quelque bienséance; et surtout il serait trop hasardeux de *mépriser* ce même Locke dont on a tant célébré le doute, que tous les apprentis incrédules qui ne l'ont jamais lu, s'imaginent qu'il a été le chef des matérialistes et le père des déistes. Il y a généralement dans cette tourbe des élèves de l'incrédulité, tant de légéreté et d'ignorance, que la plupart seraient fort étonnés d'apprendre que non-seulement Locke croyait en Dieu, mais qu'il croyait en Jésus-Christ, et que ses dernières paroles au lit de mort furent celles-ci : *Je meurs persuadé que je ne puis être sauvé que par les mérites de J. C.*

C'est lui qui, en saisissant une vérité inutilement apperçue et mal exprimée par les Anciens, *nihil est in intellectu, quod non priùs fuerit in sensu*, il n'y a rien dans l'entendement, qui n'ait été auparavant dans les sens (1), a distingué l'objet, l'organe, la perception et le jugement, qui, bien loin de tout donner à la matière et aux sens, les a dépossédés de ce qu'on leur attribuait faussement, a enseigné

(1) Cela n'est pas vrai, comme on va le voir d'après Locke : il fallait dire *qui n'ait passé par les sens.*

ce dont personne ne doute aujourd'hui, que toutes nos sensations, la couleur, l'odeur, la saveur, le froid, le chaud, ne sont ni dans les corps qui n'en sont que l'occasion, ni dans nos sens qui n'en sont que les véhicules, mais dans la faculté pensante qui en a la perception, dans cette savante théorie de Locke, très-ingénieusement développée par notre Condillac. L'auteur du *Système de la Nature* a pris ce qui lui convenait, sans indiquer même où il l'avait pris ; mais au lieu d'une faculté pensante d'une ame immatérielle, chez lui c'est le *cerveau*, *l'organe intérieur* (ce que d'autres philosophes ont appelé *sensorium commune*), qui seul a toutes les perceptions. Il ne s'apperçoit pas ou ne s'embarrasse pas des conséquences de cette doctrine, qui vont l'arrêter tout court dès qu'on l'aura fait ressouvenir que nous ne sommes encore ici qu'au commencement des facultés humaines, et qu'en supposant avec lui que les ébranlemens de l'*organe intérieur* soient des *perceptions*, tout homme va rester sans action quelconque ; car il ne suffit pas de *percevoir*, il faut combiner les rapports de ces *perceptions* et en former des *jugemens* dont nos actions sont la conséquence ; et c'est ici que le matérialiste ne peut plus que balbutier et déraisonner. Comment en effet concevoir que le *cerveau*, qu'une membrane, un tissu spongieux ; en un mot, une

particule de matière quelconque forme des *jugemens?* Le sens intime y répugne : tout homme de bonne foi doit l'avouer. Pourquoi mon cerveau *jugerait* il plutôt que mon pied ou ma main? Pourquoi tel morceau de matière serait-il capable de *raisonner* plutôt qu'un autre ? Le *tissu cellulaire* a-t-il plus de rapport avec le raisonnement et la pensée, que mes nerfs, mes muscles, mes fibres, etc.? Je conçois fort bien comment toutes les parties de mon corps sont affectées, ébranlées, modifiées par les corps étrangers qui ont des rapports avec le mien ; mais personne ne me fera jamais comprendre par quel privilége mon cerveau *raisonnerait* quand mon oreille ne raisonne pas. C'est ici que Locke triomphe, et j'y renvoie ceux qui voudront se convaincre.

Sur Jean-Jacques Rousseau.

Dans l'ordre naturel les hommes sont tous égaux devant Dieu, dont ils sont tous les créatures; égaux par les mêmes imperfections et les mêmes besoins, par les mêmes droits à ses bienfaits, en raison de sa souveraine bonté; qui se doit également à tout ce qui tient de lui l'être et la vie; égaux par les mêmes tributs d'hommage, de reconnaissance et d'amour que des enfans doivent à leur père.

Dans l'ordre social, qui n'est qu'une conséquence

nécessaire de la nature de l'homme, créé essentiellement sociable, les hommes sont égaux entre eux, en ce sens qu'ils ont tous les mêmes droits d'être également protégés par les lois générales, expressément ou tacitement consenties par tous, pour assurer à tous la jouissance paisible de leurs avantages naturels ou acquis, de leurs propriétés légitimes, des fruits de leur industrie; en un mot, de tout ce que l'intérêt commun maintient par la force commune contre les violences particulières. Quelque forme et quelque nom qu'ait pris cet ordre social, quel que soit le gouvernement adopté pour en être la garantie, que sa constitution soit plus ou moins monarchique, plus ou moins républicaine, ou, en d'autres termes, qu'elle se rapproche plus ou moins, suivant les convenances de territoire et de population, soit du pouvoir d'un seul, soit du pouvoir de plusieurs, soit du pouvoir du plus grand nombre : telle est, en tout état de choses, la seule *égalité* sociale et politique. Jamais il n'y en eut et jamais il ne peut y en avoir d'autre. L'histoire de tous les siècles n'offre aucune exception à ce principe fondé sur la Nature et l'expérience; et, ce qui est plus fort pour le tems où j'écris, la seule nation qui, depuis le commencement du Monde, ait appris de *sa philosophie* à reconnaître cette vérité, a été forcée d'y revenir, au moins en théorie, et de consigner

dans un *acte constitutionnel* (1), cette définition de l'*égalité*, comme elle s'est crue obligée de proclamer et d'afficher, à la fin du dix-huitième siècle, qu'*elle reconnaissait un Être suprême.*

Hors de là tout est nécessairement *inégalité.* Le sens commun en convenait, comme on convient d'un fait évident. La raison exercée pouvait y voir et y voyait plus ou moins une disposition admirable de la Providence pour le plus grand bien *possible.* Il appartenait à un sophiste, tel que Rousseau, de rechercher *les causes* de cette *inégalité*, non pas pour développer celles qui se présentaient d'elles-mêmes à la réflexion, non pas pour expliquer un ordre réel et *nécessaire*, subsistant avec des abus *nécessaires*, dans un Monde *nécessairement* imparfait : c'étaient là des notions trop vieilles et trop communes de la sagesse humaine rendant hommage à la sagesse divine. Rousseau n'a vu, dans cette inégalité, qui est l'ordre essentiel du Monde physique et moral, qu'un *désordre accidentel, ouvrage de l'homme dépravé par la société et la civilisation.*

L'éloquence facile des lieux communs et l'enthousiasme insensé qu'elle peut inspirer au vulgaire des

(1) *L'égalité consiste en ce que la loi est la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse.* Constitution de 1795.

lecteurs, ne m'en impose en aucune manière. Je sens comme un autre le mérite de bien écrire, mais j'en apprécie la valeur relative, subordonnée à celle des choses, au degré de difficulté et aux effets qui en résultent. On sait assez qu'en aucun tems je n'ai partagé, à l'égard de Rousseau, le fanatisme populaire. Je savais ce qui le produisait, avant même d'avoir pensé à ce qu'il pouvait produire. Je ne craignis nullement de le heurter lorsqu'il était dans toute son effervescence, au moment où il tirait une espèce de force religieuse du respect qu'on a toujours et qu'on doit avoir pour la tombe qui vient de s'ouvrir (1). Si elle n'ensevelit pas avec l'homme ses erreurs et ses fautes, elle sollicite d'abord l'intérêt pour le talent qui n'est plus, et réclame les honneurs qu'on lui doit. Je ne blessai aucune de ces bienséances que je sentais. Je rendis tout ce qui était dû à la mémoire encore récente d'un homme que je reconnaissais pour *un des plus éloquens écrivains du dix-huitième siècle*, mais j'indiquai dès-lors tous les reproches qu'on pouvait lui faire; je réduisis, comme je le devais, la folle exagération des louanges. Je montrai dès-lors les rapports très-

(1) Dans un article du *Mercure*, en 1778, peu de tems après la mort de Rousseau (*).

(*) *Voyez* cet article ci-après. (*Note de l'Editeur.*)

importans

importans et très-décisifs entre l'auteur et sa doctrine, entre sa vie et ses livres, entre son amour-propre et ses principes, entre ses ressentimens et ses jugemens, entre son caractère et sa morale, entre ses aventures et ses romans. Tout cela n'était que sommairement résumé avec une précision sévère, qui ne manqua pas de m'attirer, de la part des enthousiastes, quelques libelles dont je fus affecté alors, et dont je m'applaudis aujourd'hui. Je n'avais jamais pu goûter l'arrogance paradoxale qu'on appelait *énergie*, et le charlatanisme de phrases, qu'on appelait *chaleur*. En un mot, je ne pouvais voir dans ce J. J. Rousseau, tant vanté par une certaine classe de lecteurs, et surtout par lui-même, que le plus subtil des *sophistes*, le plus éloquent des *rhéteurs* et le plus impudent des *cyniques*. Combien ce jugement, que je crois juste, et qui est, à ma connaissance, celui de tous les bons esprits, laisse-t-il de places au dessus de Jean-Jacques pour ceux qui ont été dans la première classe des vrais philosophes, des orateurs et des poètes! Mais combien ce même jugement m'a paru encore plus fondé, depuis que le Ciel a permis que ce funeste novateur fût si terriblement réfuté par tout le mal qu'il a fait! Il faut détailler aujourd'hui ce que je n'avais qu'effleuré, et je suis obligé de montrer l'homme en même

tems que ses opinions : l'un sert à infirmer l'autre.

L'orgueil, et l'orgueil blessé, explique tous les travers et tous les paradoxes de Rousseau : l'orgueil, et l'orgueil flatté, explique toute sa vogue et son influence.

Il avait vécu pauvre ; et il avoue qu'*il hait naturellement les riches*. Ce sentiment, pour être avoué, n'en est pas moins vil ; car il faut prouver, ou que l'envie n'est pas vile, ou que cette haine n'est pas de l'envie. Essayez.

Il avait vécu obscur et rebuté, et il avoue qu'*il hait naturellement les grands*. Essayez de prouver que ce n'est pas une injustice odieuse et absurde de *haïr* toute une classe d'hommes dans laquelle on trouve, à l'examen, autant de mérite et de vertus que dans toute autre ; qu'il n'est pas indigne d'un homme raisonnable de confondre dans un même sentiment d'aversion toute une classe très-nombreuse, à cause des torts et des vices de quelques individus. Enfin, tâchez de trouver un motif réel à cette haine, si ce n'est celui-ci, que l'orgueil suggère et ne prononce pas : *Je les hais* parce qu'ils sont placés au dessus de moi.

Il avait travaillé vingt ans dans tous les genres d'écrire sans parvenir à se faire connaître ; et à peine commence-t-il à goûter les prémices de sa réputation, qu'il affecte d'avilir la célébrité litté-

raire qu'il a cherchée par tous les moyens, et qu'il n'a pu encore atteindre par des paradoxes insensés et brillans : et pourquoi cette contradiction ? D'abord pour se venger de la longue impuissance de ses efforts et de ses prétentions ; ensuite pour paraître en quelque sorte au dessus de la célébrité, en revanche de ce qu'il est resté si long-tems au dessous ; enfin pour humiler, autant qu'il est en lui, ceux qui ont été célèbres plus tôt que lui, ou qui le sont encore plus que lui. *Je suis devenu auteur par mon mépris même pour cet état.* Ce sont ses propres paroles. Des sots peuvent y voir une noble élévation, un grand air de supériorité. Le bon sens y voit (et le bon sens se sert du mot propre quand rien ne le lui défend), 1°. un mensonge effronté ; puisque ses propres Mémoires nous apprennent combien il a fait de tentatives inutiles pour être *compositeur, auteur dramatique, philosophe et publiciste ;* puisque ses ouvrages, publiés depuis dans ces différens genres, ont été conçus, préparés, ébauchés de son aveu pendant le cours de sa vie tout-à-tour errante et retirée ; puisqu'il nous raconte lui-même toutes les démarches qu'il a faites pour s'approcher des hommes célèbres, des Académies, des protecteurs ; puisqu'enfin il avait concouru plusieurs fois pour des prix académiques, et que les premiers éclairs de sa réputation partirent d'une

Académie de province. Voilà sans doute *un mépris pour l'état d'auteur*, d'une espèce toute nouvelle.

2°. Le bon sens y voit une sottise dans toute la force du terme. Quoi de plus sot que de *mépriser* ce qui en soi n'est rien moins que méprisable, et ce qui a honoré les plus grands-hommes en tout genre, depuis Cicéron jusqu'à Fénélon, qui pouvaient être grands sans être *auteurs*, et qui se sont fait gloire de l'être ?

3°. Le bon sens y voit un excès d'impertinence et de fatuité impardonnable. Comment supporter qu'un homme qui ne serait rien, ou qui serait pis que rien s'il n'était auteur, se donne l'air de *mépriser* ce qu'il a eu tant de peine à obtenir, et ce qui seul a fait de lui quelque chose ?

Il avait été long-tems aventurier, laquais, commis, etc. et cette espèce d'existence est loin de la considération. Que Rousseau se sentît fait pour valoir mieux, je le comprends; qu'il en ait conçu de l'humeur contre la *société*, je ne puis l'excuser. C'est de lui seul qu'il avait à se plaindre, et non des autres. Le monde n'est pas obligé de reconnaître le métite avant qu'il se soit fait connaître lui-même; et à qui la faute, si celui de Rousseau demeura si long-tems hors d'état de se produire? S'il avait eu assez de raison et de bonne foi pour

s'appliquer les conséquences des aveux que le seul plaisir de parler de lui fait si souvent tomber de sa plume, il se serait dit à lui-même ce que tout lecteur sensé lui dira : « Ce sont les défauts de ton carac-» tère qui ont retardé l'essor de ton talent. C'est » ton invincible indolence, la mobilité de tes idées, » la manie de tout essayer et de ne rien finir ; et si » tu prétends être *philosophe*, commence par te » faire justice, afin de la rendre à autrui. »

Mais ce n'est pas ainsi que parle l'amour-propre souvent contristé et humilié, et l'imagination ardente long-tems exaltée dans ses rêveries solitaires. L'un et l'autre ont pris la parole, et ont dit : « Comment un homme d'un mérite si supérieur, » un homme qui *mérite des statues*, a-t-il été si » long-tems dénué, ignoré, rebuté ? C'est que » l'ordre naturel est interverti par l'ordre social ; » c'est que *tout est bien dans la Nature, et que tout* » *se dégrade entre les mains de l'homme* (1) ; c'est » qu'il y a *des riches et des grands*, *des royaumes* » *et des villes*, et qu'il ne devrait y avoir que *des* » *peuplades sauvages*, ou tout au plus *de petits États*, » et alors tu en serais le premier citoyen, le légis-» lateur : qui en serait plus capable que toi ? Voilà » *le désordre*. Ce ne sont pas les intérêts communs,

(1) Cette phrase absurde est la première de l'*Émile*.

» les moyens naturels, les lumières acquises, les » talens divers, qui ont fait la société ; ce sont » uniquement *les vices*. Tous les rangs sont des » *usurpations. Il y a tout à parier que les ancêtres d'un » gentilhomme étaient des frippons, etc. etc. etc.* »

Ce n'est pas qu'une arrière-pensée ne se fît encore entendre chez lui, et ne lui dît : « La raison de tous » les siècles et la voix de tous les hommes sages va » s'élever contre toi. » L'amour-propre répondait : « Qu'importe ? Il s'agit d'être lu et de *faire effet :* » tout est dit en fait de vérité : on ne peut plus » être neuf qu'en déraison. Et d'ailleurs, combien » je mets d'intérêts dans mon parti ! C'est la classe » inférieure qui est la plus nombreuse ; elle sera » toute entière pour moi contre l'*inégalité*. Tous » ceux qui ne se trouvent pas *bien* dans la *société*, » diront à coup sûr comme moi, que *tout y est mal*. » J'ai pour moi l'orgueil du plus grand nombre » contre l'orgueil du plus petit : il n'y a pas à ba- » lancer, le succès est sûr. J'attaque tout ce qu'on » envie, et je flatte tout ce qui est mécontent : c'est » le moyen *de faire secte*. Et puis, quel beau champ » pour les belles phrases que la satyre continuelle » du *grand monde* et le panégyrique de la multi- » tude ! Qu'y a-t-il de plus *moral*, de plus *philo-* » *sophique ?* Si l'on réfute mes paradoxes, *je ne ré-* » *pondrai* jamais qu'en annonçant le plus profond

» *mépris* pour tous ceux qui n'opposent que *des préjugés à la vérité*, qui est ma devise; et combien » de fous prendront à la lettre cette devise imposante, *donner sa vie pour la vérité*, *vitam impendere vero!* J'écris pour un peuple qui ne fait cas » de rien que de l'*esprit*; et où peut-on en mettre » plus que dans des paradoxes? J'écris pour un » peuple ennuyé; et qui le réveillera mieux que » des singularités hardies? J'écris pour un peuple » amateur des nouveautés; et qu'y a-t-il de plus » nouveau que de prétendre tout *renouveler?* »

Et voilà en effet les causes de l'engouement qu'a excité Rousseau. Ce prétendu martyr de la *vérité* ne fut jamais, au fond, qu'un très-adroit charlatan qui connaissait son auditoire. J'avais déjà observé qu'il avait surtout pour lui les femmes et les jeunes gens : et pourquoi? C'est qu'il avait eu l'art pernicieux de donner à leurs passions favorites le ton et l'air des vertus. Quelle jeune personne, en ne consultant que son cœur et non pas son devoir, ne s'est pas crue une Julie, et n'a pas été flattée de le croire? Quel étourdi, en cherchant à séduire l'innocence, ne s'est pas cru un Saint-Preux? Voilà ce que lui ont valu ses romans.

Il avait bien compris qu'on lui reprocherait l'inconséquence d'une production de ce genre, si peu compatible avec la morale austère qu'il pro-

fessait dans d'autres ouvrages. Mais rien n'embarrasse un homme qui se tire de tout avec une phrase tranchante : *Il faut des romans à un peuple corrompu ;* et tout est dit pour les sots. Combien de sottises dans cette phrase ? C'est comme si l'on disait : Il faut des poisons à un malade. Vil charlatan ! Si ce peuple est assez *corrompu* pour rechercher les ouvrages où le talent n'a servi qu'à orner le vice, est-ce à toi de lui en fournir, toi qui fais profession de prêcher la vertu ? Tu conviens que les romans sont un aliment de la corruption ; et c'est toi, moraliste, qui prépares le plus dangereux de tous ! Du moins, dans les romans les plus répandus, les passions ne sont montrées que comme des faiblesses ; et toi, tu emploies tout l'art possible à leur donner le langage de toutes les vertus, de l'élévation d'ame, du désintéressement, de la pudeur, du courage, etc. Ton héroïne fait des sermons en donnant un rendez-vous à son amant dans la maison de son père ! Ton héros a l'insolence scandaleuse de donner par écrit à une jeune fille qu'il a lâchement séduite sous le nom de précepteur, la *permission de disposer d'elle-même !* et il n'y a pas même, dans ton ouvrage, un seul mot d'improbation contre cet excès d'impudence, présenté comme un acte de générosité ! Qu'y a-t-il de plus sacré par-

tout que l'autorité paternelle ? et c'est toi qui l'avilis à ce point, toi qui te donnes pour l'apôtre de la vérité et des mœurs ! Ne sens-tu pas les terribles conséquences d'un scandale si contagieux ? Veux-tu persuader à toutes les jeunes personnes, que l'autorité paternelle, qui n'est autre chose que l'expérience protégeant la fragilité, est en effet une tyrannie plutôt qu'une sauve-garde ? Elles ne seront que trop portées à le croire ; mais toi, l'oserais-tu dire ? Non sans doute, puisque tu as cru toi-même que cette autorité devait finir par triompher. Mais comment triomphe-t-elle chez toi ? Par un autre scandale encore érigé en exemple. Tu nous donnes pour modèle une fille qui, après avoir appartenu à un homme dont elle est encore éprise, en épouse un autre *par principe de conscience*, et un *sage* (car il est athée) qui, *par principe de délicatesse*, épouse cette même fille dont il sait les aventures, et fait venir auprès d'elle son amant *par principe de prudence !* Quel renversement inoui de toute raison et de toute morale ! Il n'est pas sûr, comme tu le prétends, que *toute fille qui lit des romans est déjà perdue ;* car il n'est pas sûr que, pour avoir commis une faute, on les commette toutes, et tous les romans ne sont pas, à beaucoup près, aussi dangereux que le tien. Cette sévérité outrée, à la tête d'un roman licen-

cieux, n'est qu'une inconséquence de plus, et une excuse très-mal-adroite, qui consiste à supposer le mal déjà fait pour te disculper du mal que tu faisais; mais, ce qui est sûr, c'est qu'un peuple chez qui un pareil ouvrage, quel qu'en soit le coloris, n'est pas généralement réprouvé comme un attentat contre les mœurs publiques, est un peuple qui extravague à force d'*esprit*, qui, à force de *philosophie*, a perdu l'instinct moral, et que l'amour des nouveautés rend capable de tous les excès..... et c'est ce que la suite a prouvé.

Rien n'est plus visiblement marqué dans les écrits de Rousseau, que cette tendance habituelle à se faire pour ainsi dire le centre de tout, le point de comparaison dont il rapproche tous les objets, le modèle sur lequel il veut tout régler. Il n'estime que sa manière de vivre, de manger, de voyager, de faire l'amour : il déprécie tout ce qui n'est pas lui ou de lui; et le plus souvent l'approbation ou le blâme, ou, pour mieux dire, l'enthousiasme et le dénigrement, ne sont chez lui (la diction mise à part) que déclamation et sophisme. Il n'avait guère réussi en amour qu'auprès de quelques femmes de son pays; et encore quelles femmes et quels succès! et il fait un portrait épouvantable de toutes les femmes de Paris. On convient pourtant que, si elles ne sont pas

généralement aussi belles que dans quelques autres contrées de l'Europe, on n'en trouve nulle part de plus aimables et de plus séduisantes, ni d'une meilleure société : c'est l'hommage que leur rendent même les étrangers ; mais à ses yeux elles avaient deux grands défauts ; elles ne l'avaient pas accueilli et ne ressemblaient pas aux Julies du pays de Vaud. On lui passerait de s'extasier sur les femmes qu'il a aimées : rien n'est plus naturel et plus excusable. On peut encore savoir gré à la reconnaissance, qui a pu dicter les éloges outrés qu'il prodigue à madame de Warens, et qui n'empêchent pas que le détail des faits, démentant les exagérations de phrase, ne laisse voir une femme très-commune, bonne par faiblesse, facile par tempérament ou par inconsidération, également accessible à tous les aventuriers et à tous les projets qui la ruinent également. Rien ne ressemble moins à un ange ni à une merveille ; et quand on ne connaît pas Rousseau, on ne revient pas de surprise, de voir avec quel sang-froid il nous représente tout à coup *cette femme jusque-là céleste*, dans les bras de ses domestiques, et trouvant tout simple d'y être, comme lui-même le trouve aussi fort simple, en raison des principes et des arrangemens qu'elle a cru devoir se faire. Pensez un moment à tout ce que Rousseau dit

ailleurs, et avec beaucoup de vérité, de l'opinion qu'on doit avoir de toute femme qui a renoncé aux vertus propres à son sexe, la pudeur et la modestie, et vous conviendrez qu'il faut être aussi voué à l'inconséquence et aux contradictions, que l'est d'ordinaire Jean-Jacques pour nous faire de.....

Sur les Confessions.

« Je sens mon cœur, — et je connais les » hommes. »

Il suffit de lire Rousseau avec quelque attention, pour voir combien il connaissait peu *les hommes ;* il ne connaissait pas même *l'homme* en général, puisqu'il affirme que *l'homme est né bon ;* ce qui certainement est une sottise, même en mettant la religion à part, et ne raisonnant que selon la philosophie naturelle. (Je l'ai prouvé ailleurs.) A l'égard *des hommes* considérés individuellement, observez ce qu'il en dit : il les croit tous méchans et très-méchans dès qu'ils ont alarmé son orgueil ou ses défiances. La manière dont il peint ceux qu'il a le plus fréquentés, n'est rien moins que d'un bon observateur. Il trace en bon satyrique quelques gros traits ; il ne saisit pas la physionomie. J'ai connu la plupart d'entre eux, Diderot, d'Alembert, Grimm, etc. Je puis

assurer qu'ils restent encore à peindre après qu'on a lu Rousseau. Son seul talent, dans ce genre, consiste dans quelques morceaux passionnés de son *Héloïse* : c'est là seulement qu'il a quelquefois connu l'homme, c'est-à-dire, la passion extrême, qui est à peu près la même dans tous les hommes : c'est qu'il avait de l'imagination, comme il en faut à l'écrivain et au romancier, mais très-peu de bonne philosophie et très-peu de bonne logique quand il ne raisonne pas d'après les autres.

« Je ne suis fait comme aucun de ceux que » j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun » de ceux qui existent. »

Ceci n'est autre chose qu'une prétention à l'originalité, et une prétention outrée, comme toutes celles de Rousseau. S'il eût été plus philosophe, il aurait senti par combien d'endroits il n'était pas *autre* que la plupart des hommes. Il n'avait de particulier que le degré de talent et l'excès de l'orgueil. La bizarrerie dans les manières ne rend point un homme autre, car il y a mille façons d'être bizarre dans l'ordre social, qui suppose des convenances usuelles. On n'est véritablement autre que par un caractère qui tranche, tel que celui de Caton, d'Aristide, de Catinat. Généralement la vertu est ce qu'il y a de plus original parmi les

hommes, parce que l'homme vertueux est celui qui a le moins de semblables; c'est pour cela qu'on a dit avec raison que les vrais chrétiens étaient des *hommes singuliers*. La susceptibilité de l'orgueil, portée jusqu'à la démence, ne saurait s'appeler une originalité, sans quoi toute espèce de folie en serait une. A ce genre de folie près, voyez si Rousseau, même d'après ses *Confessions*, n'est pas un homme très-commun. Qu'y a-t-il en effet de plus commun que toutes les petites passions vaines ou basses qu'il développe avec une complaisance dont j'ai expliqué ailleurs le principe. Ce qui serait original, ce serait d'avoir été au dessus de ces passions-là, comme ont été quelques hommes.

Quand Rousseau arriva en Angleterre, où les hommes sont plus connus, plus observés qu'ailleurs, et moins ressemblans les uns aux autres, il excita d'abord une grande curiosité. Elle fut bientôt satisfaite, et fit place à l'indifférence anglaise, qui a beaucoup de l'air du dédain, souvent sans en avoir l'intention. L'homme fut apprécié en un moment, et le résultat de l'analyse ne donna qu'un grand fonds de vanité. Rousseau, que la curiosité flattait, fut mortellement blessé de l'indifférence, et y vit sur-le-champ *une conspiration*. Il prit dès-lors tout le pays dans l'aversion la plus complète. Un Anglais, homme de sens, lui adressa,

dans les papiers publics, un petit avis fort sage, mais d'autant plus inutile : *Vous avez cru* (lui dit-il) *que vous fixeriez notre attention, parce qu'il y a en vous quelque chose d'original. Chez nous, c'est un mérite perdu : les originaux courent les rues. Il y en a tant, qu'on n'y prend pas garde. Pourquoi s'occuperait-on de vous plus que d'un autre ?*

« Et puis, qu'un seul se dise, s'il l'ose : *Je suis* » *meilleur que cet homme-là.* »

Cette parole, adressée à l'Éternel, est certainement le *nec plus ultrà* de l'orgueil humain : on ne connaît rien de cette force. Mais Rousseau oublie qu'au jour du jugement dernier, où il se transporte en idée, il n'y aura plus d'illusion, que la conscience sera un miroir pur, et que chacun s'y verra tel qu'il fut. Ainsi la vertu s'y trouvera naturellement (et Dieu l'a promis) le juge du vice, et la sagesse le juge de la folie, et les condamnés n'auront rien à répondre. Combien d'hommes alors, que Rousseau méprisait peut-être, seront ses juges..... et les miens !

« Chacun d'eux *jeta son cœur dans le premier* qui » s'ouvrit pour le recevoir. »

Quel style ! C'est ce détestable abus des figures dont les philosophes donnèrent les premiers modèles dans des ouvrages qui d'ailleurs ont du mérite ; c'est cette enflure et cette recherche puériles

qui ont achevé dans ce siècle l'exttême corruption du goût, par la malheureuse facilité d'imiter un genre qui en impose à tous les sots.

De Jean-Jacques Rousseau (1).

Ce serait une chose également curieuse et intéressante de suivre, dans tout le cours de la vie de Rousseau, les rapports de son caractère avec ses ouvrages, d'étudier à la fois l'homme et l'écrivain, d'observer à quel point l'humeur et la misanthropie de l'un a pu influer sur le style de l'autre, et combien cette sensibilité d'imagination, qui dans la conduite fait si souvent ressembler l'homme à un enfant, sert à l'élever au dessus des autres hommes dans ses écrits. C'est sous ce point de vue que le philosophe se plaît à étudier les personnages extraordinaires; et s'il préfère cette recherche instructive à la pompe mensongère du panégyrique, ce n'est pas que la louange lui soit importune, c'est que la vérité lui est chère. S'il veut être le juge des hommes célèbres, ce n'est pas pour en être le détracteur; c'est pour apprendre à connaître l'humanité, qu'il faut surtout observer dans ce qu'elle a produit de grand. Ce n'est pas par un sentiment

(1) Tiré du *Mercure de France* du 5 octobre 1778. (*Note de l'Éditeur.*)

d'orgueil

d'orgueil ou d'envie qu'il observe les fautes et les faiblesses, c'est au contraire pour en montrer la cause et l'excuse; et le résultat de cet examen, qui fait voir le bien et le mal, nés tous deux de la même source, est une leçon d'indulgence.

Mais quand on serait sûr d'être exactement instruit des faits, et de ne rien donner à l'esprit de parti (deux conditions indispensables pour toute espèce de jugement, et dont pourtant on s'embarrasse fort peu, tant on est pressé de juger), il ne faudrait pas encore choisir le moment où l'on vient de perdre un écrivain célèbre, pour soumettre sa mémoire à cet examen philosophique, qui ne sépare point la personne et les ouvrages. Le talent, comme on l'a dit ailleurs, n'est jamais plus intéressant qu'au moment où il disparaît pour toujours. Auparavant on souffrait qu'il fût déchiré pour l'amusement de la malignité; à peine alors veut-on permettre qu'il soit jugé pour l'instruction; et si, pendant la vie, les torts de l'homme nuisent à la renommée de l'écrivain, c'est tout le contraire après la mort : cette renommée couvre tout de son éclat, et la postérité, qui jouit des écrits, prend sous sa protection l'auteur dont elle a recueilli l'héritage. D'ailleurs, il faut l'avouer, ce sentiment est équitable. A l'instant où l'homme supérieur nous est enlevé par la mort, il semble qu'on ne doit rien

sentir que sa perte. La tombe sollicite l'indulgence en inspirant la douleur, et il y a un tems à donner au deuil du génie avant de songer à le juger.

Bornons-nous donc à jeter un coup d'œil rapide sur les productions du citoyen de Genève, devenu l'un des ornemens de la littérature française.

Il commença tard à écrire, et ce fut pour lui un avantage réel qu'il dut à des circonstances malheureuses. Condamné depuis l'enfance à mener une vie pauvre, laborieuse et agitée, il eut tout le tems d'exercer son esprit par l'étude, et son cœur par les passions; et l'un et l'autre débordaient pour ainsi dire d'idées et de sentimens lorsqu'il se présenta une occasion de les répandre. Aussi parut-il riche parce qu'il avait amassé long-tems, et cette terre qui était neuve, n'en fut que plus féconde.

Communément on écrit trop tôt; et si l'on en excepte les ouvrages d'imagination, dans lesquels les essais sont pardonnables à la jeunesse, comme les premières études à un peintre, il faudrait d'ailleurs étudier lorsqu'on est jeune, et composer lorsqu'on est mûr. L'esprit des jeunes auteurs n'est guère que de la mémoire : leur jugement n'est pas formé, et leur goût n'est pas sûr. Ils affaiblissent les idées d'autrui ou exagèrent les leurs, parce qu'ils manquent également de mesure et de choix. Aussi, tandis qu'il est assez commun de voir à cet âge du

talent pour la poésie, rien n'est plus rare que de voir un jeune homme en état d'écrire une bonne page de prose.

Le premier ouvrage de Rousseau est celui qu'il a le plus élégamment écrit, et c'est le moins estimable de tous. On sait qu'une question singulière, proposée par une Académie, et qui peut-être n'aurait pas dû l'être, donna lieu à ce fameux Discours qui commença la réputation de Rousseau, et qui ne prouvait que le talent assez facile de mettre de l'esprit dans un paradoxe. Ce Discours, où l'on prétendait que les arts et les sciences avaient corrompu les mœurs, n'était qu'un sophisme continuel, fondé sur cet artifice si commun et si aisé, de ne présenter qu'un côté des objets, et de les montrer sous un faux jour. Il est ridicule d'imaginer que l'on puisse corrompre son ame en cultivant sa raison. Le principe d'erreur qui règne dans tout le Discours consiste à supposer que le progrès des arts et la corruption des mœurs, qui vont ordinairement ensemble, sont l'un à l'autre comme la cause est à l'effet. Point du tout. L'homme n'est point corrompu parce qu'il est éclairé; mais quand il est corrompu, il peut se servir, pour ajouter à ses vices, de ces mêmes lumières qui pouvaient ajouter à ses vertus. La corruption vient à la suite de la puissance et des richesses, et la puissance et les

richesses produisent en même tems les arts qui embellissent la société. Or, il est de la nature de l'homme d'user de sa force en tout sens. Ainsi les moyens de dépravation ont dû se multiplier avec ses connaissances, comme la chaleur qui fait circuler la sève forme en même tems les vapeurs qui font naître les orages. Ce sujet, ainsi considéré, pouvait être très-philosophique; mais l'auteur ne voulait être que singulier. C'était le conseil que lui avait donné un homme de lettres célèbre, avec lequel il était alors fort lié. *Quel parti prendrez-vous?* dit-il au Génevois qui allait composer pour l'Académie de Dijon. *Celui des lettres*, dit Rousseau. — *Non, c'est le pont aux ânes. Prenez le parti contraire, et vous verrez quel bruit vous ferez.*

Il en fit beaucoup en effet. Il eut l'honneur assez rare d'être d'abord réfuté par un souverain (1); ensuite il eut le bonheur de trouver, dans un professeur de Nancy, un adversaire très-mal-adroit: ainsi il lui arriva ce qu'il y a de plus heureux dans une mauvaise cause : sa thèse fut célèbre et mal combattue. Il battit avec l'arme du ridicule des adversaires qui avaient raison de mauvaise grâce. D'ailleurs, la discussion valait mieux que le Discours, et Rousseau se trouvait dans son élé-

(1) Le feu roi de Pologne, Stanislas.

ment, qui était la controverse. Il vint pourtant un dernier adversaire (M. Bordes, de Lyon), qui défendit la vérité avec éloquence ; mais le public fit moins d'accueil à ses raisons, qu'aux paradoxes de Rousseau. La même chose arriva depuis lorsque deux excellens écrivains réfutèrent, d'une manière victorieuse, sa *Lettre sur les spectacles*. Malgré tout leur mérite, suffisamment prouvé d'ailleurs par tant de titres reconnus, le public, qui aime mieux être amusé qu'instruit, et remué que convaincu, parut goûter plus les écarts et l'enthousiasme de Rousseau, que la raison supérieure de ses adversaires. En général, le paradoxe doit avoir cette espèce de vogue, et entre les mains d'un homme de talent il offre de grands attraits à la multitude ; d'abord celui de la nouveauté ; ensuite il est assez naturel que l'auteur à paradoxes mette plus de chaleur et d'intérêt dans sa cause, que n'en peuvent mettre dans la leur ceux qui le réfutent. On se passionne volontiers pour l'opinion qu'on a créée ; on la défend comme son propre bien, au lieu que la vérité est à tout le monde.

Cependant tel fut l'effet de la première dispute de Rousseau sur les arts et les sciences, que cette opinion, qui d'abord n'était pas la sienne, et qu'il n'avait embrassée que pour être extraordinaire, lui devint propre à force de la soutenir. Après avoir

commencé par écrire contre les lettres, il prit de l'humeur contre ceux qui les cultivaient. Il était possible qu'il eût déjà contre eux un levain d'animosité et d'aigreur. Ce premier succès, plus grand qu'il ne l'avait attendu, lui avait fait sentir sa force, qui ne se développait qu'après avoir été vingt ans étouffée dans l'obscurité et la misère. Ces vingt ans, passés à n'être rien, pouvaient tourmenter alors son amour-propre dans ses premières jouissances; car pour l'homme qui se sent au dessus des autres, c'est un fardeau sans doute que d'en être longtems méconnu. Rousseau ne commençait que bien tard à être à sa place, et peut-être est-ce là le principe de cette espèce de misanthropie qui depuis ne fit que s'accroître et se fortifier. Il se souvenait (et cette anecdote est aussi certaine qu'elle est remarquable) que lorsqu'il était commis chez M. Dupin, il ne dînait pas à table le jour que les gens de lettres s'y rassemblaient. Ainsi Rousseau entrait dans le champ de la littérature, comme Marius rentrait dans Rome, respirant la vengeance et se souvenant des marais de Minturnes.

Le *Discours sur l'inégalité* n'était encore qu'une suite et un développement de ses premiers paradoxes, et de la haine qui semblait l'animer contre les lettres et les arts. C'est là qu'il soutint cet étrange sophisme, que l'homme a contredit la Na-

ture en étendant et perfectionnant l'usage des facultés qu'il en a reçues. Cette assertion était d'autant plus extraordinaire, que Rousseau lui-même avouait que *la perfectibilité* était la différence spécifique qui distinguait l'homme des autres animaux. Après cet aveu, comment pouvait-il avancer *que l'homme qui pense, est un animal dépravé? Il n'est pas bon que l'homme soit seul*, dit l'Être suprême dans les livres de Moïse. Rousseau est d'un avis bien différent; il prétend que l'homme a été rebelle à la Nature lorsqu'il a commencé à vivre en société. Il prouve très-bien et très-éloquemment qu'en établissant de nouveaux rapports avec ses semblables, l'homme s'est fait de nouveaux besoins qui ont produit de nouveaux crimes; mais il oublie que l'homme, en même tems, s'est ouvert une source de nouvelles jouissances et de nouvelles vertus. Il oublie que l'homme ne vit nulle part seul, et que, dans les peuplades les plus isolées et les plus sauvages, il y a des rapports nécessaires et inévitables, d'où il faudrait conclure que ceux mêmes que nous appelons sauvages, sont comme nous hors de la Nature. Aussi est-il forcé d'en convenir; mais alors comment prouver que l'homme était essentiellement né pour vivre seul? Comment prouver qu'un état qui peut-être n'a jamais eu lieu, dont au moins nous n'avons ni aucun

exemple ni aucune preuve, était l'état naturel de l'homme ? D'ailleurs, ce mot de *Nature*, qui est très-oratoire, est très-peu philosophique ; il présente à l'imagination ce qu'on veut, et il échappe trop à la définition. Il n'est pas fait pour être employé lorsqu'on raisonne en rigueur, parce qu'alors on s'apperçoit que son acception est vague, et que c'est presque toujours un synonyme imparfait. Rousseau, frappé des vices et des malheurs de l'homme en société, imagina qu'il eût été meilleur et plus heureux, qu'il eût mieux rempli sa destination, si la Terre eût été couverte d'individus isolés. Il n'examine pas même si cette supposition est dans l'ordre des possibles ; et, dans le fait, si on l'examinait, elle se trouverait évidemment absurde. Il n'examine pas si, l'homme ayant une tendance irrésistible à exercer plus ou moins ses facultés, il est possible de marquer précisément les limites où cet exercice doit s'arrêter, pour n'être pas ce qu'il appelle *une dépravation*, et si, pressé lui-même de tracer le modèle absolu de l'homme de la Nature, il serait bien sûr d'en venir à bout. Rousseau semble dire : « Le mal est parmi les hommes : c'est leur faute. » Pourquoi les hommes sont-ils ensemble ? Certes, » si chacun était seul, il ne ferait pas de mal à » autrui. » Je demande si ce sont là des idées raisonnables ?

Il n'y a de rapine, de brigandage, de violence que parce qu'il y a des propriétés. Rousseau, qui veut que ce soit toujours l'homme qui ait tort et jamais la Nature (comme si, philosophiquement parlant, l'homme, et tout ce qui est de l'homme, n'était pas dans la Nature, c'est-à-dire, dans l'ordre essentiel des choses), Rousseau prétend que la propriété est un *droit de convention*. Certes, c'est un droit naturel, ou jamais ce mot n'a eu de sens. Quand il n'y aurait que deux hommes sur la Terre, et que l'un des deux, rencontrant l'autre, voudrait lui ôter le fruit qu'il aurait cueilli, le gibier qu'il aurait tué et la peau de bête qui le couvrirait, celui qui défendrait ses propriétés, les défendrait en vertu d'un droit très-naturel, antérieur à toute police, et né seulement du sens intime. Rousseau démontre très-bien que de la propriété naissent de très-grands maux; mais il oublie ce qui est tout aussi évident, que s'il n'y avait point de propriété, il y aurait de bien plus grands maux encore; que non-seulement toute société serait dissoute, ce qui, à la vérité, ne serait pas un très-grand mal dans son système, mais que les hommes ne se rencontreraient plus que pour se faire la guerre; ce qui est justement le mal qu'il voudrait éviter.

Quelle est l'origine de tous ces paradoxes in-

soutenables ? L'oubli d'une vérité très-simple, à laquelle ne peuvent pas s'accoutumer les imaginations ardentes, entêtées de la chimère d'un optimisme possible, mais à laquelle pourtant la réflexion ramène toujours, c'est que l'homme, étant à la fois essentiellement perfectible et essentiellement imparfait, doit également être porté à acquérir, et nécessité à abuser. S'il lui était donné d'avoir quelque chose d'incorruptible, ce ne serait plus une qualité humaine, ce serait un attribut de la Divinité. Il résulte que, bien loin de vouloir remédier à l'abus en détruisant l'usage, il faut au contraire essayer de réformer l'abus par un usage mieux entendu; et c'est l'ouvrage de la vraie philosophie, non celle qui égarait Rousseau lorsqu'il employait tant d'art et d'esprit à soutenir ses hypothèses brillantes et erronées, mais celle qui l'enflammait de l'amour du genre humain lorsqu'il composait son chef-d'œuvre d'*Émile*.

Le Monde est bien vieux, disent les physiciens : cela peut être ; mais à considérer les révolutions que le Globe a dû éprouver, l'homme est peut-être encore bien neuf. A voir combien il y a peu de tems qu'une partie des nations connues est sortie de la barbarie, combien croupissent encore dans l'ignorance, combien parmi celles mêmes qui on fait le plus de progrès, on s'est peu occupé jus-

qu'ici des moyens de rendre l'homme meilleur et plus heureux, on peut croire que la philosophie a beaucoup à espérer, parce qu'il lui reste beaucoup à faire.

Au surplus, le *Discours sur l'inégalité*, quoique fondé sur un système d'erreurs, comme le *Discours sur les sciences*, était bien supérieur à ce premier essai de l'auteur. Ici se faisait sentir une bien plus grande force d'idées et de style. Le morceau sur la formation des sociétés était d'une tête pensante, et l'on appercevait déjà ce mélange d'une philosophie vigoureuse et d'une éloquence entraînante, qui depuis ont caractérisé les ouvrages de Rousseau. A la suite d'un faux principe, il amène une foule de vérités particulières, dont il porte le sentiment dans l'ame de ses lecteurs. En le lisant il faut s'embarrasser peu du fond de la question, et saisir toutes les beautés qui se présentent à l'entour; et ce serait le lire comme il a écrit, s'il était vrai, comme on le lui a reproché d'après ses premiers paradoxes, qu'en effet il se jouât de la vérité, et qu'il ne songeât qu'à faire briller son esprit; mais j'ai peine à supposer dans un si grand écrivain ce défaut de bonne foi qui diminuerait trop le plaisir que j'ai à le lire. Il se peut qu'en effet l'amour de la singularité ait influé sur le choix de ses premières opinions; mais il est très-possible

qu'en les soutenant, il s'y soit sincérement attaché, et que la contradiction même n'ait servi qu'à l'y affermir. Pour les têtes aussi vives que la sienne, s'échauffer, c'est se convaincre.

N'oublions pas que ce *Discours sur l'inégalité*, quoique fort au dessus du *Discours sur les sciences*, ne fut point couronné. Ce fut M. l'abbé Talbert qui eut le prix. Je ne connais point son ouvrage; mais, sans vouloir lui rien disputer de son mérite, en lisant les discours qui lui ont valu des couronnes dans les Académies de province, il est difficile de croire qu'il ait fait un meilleur ouvrage que celui de Rousseau.

La *Lettre sur la musique* avait encore pour base un paradoxe. Il y soutenait que les Français ne pouvaient pas avoir de musique. Il donnait en même tems *le Devin du Village*, petit drame plein de grâce et de mélodie, qui eut un succès prodigieux. On a remarqué que le charme de cet ouvrage naissait surtout de l'accord le plus parfait entre les paroles et la musique, accord qui semblerait ne pouvoir se trouver au même degré que dans un auteur qui, comme Rousseau, aurait conçu à la fois les vers et le chant; mais ceux qui savent que le fameux duo de *Sylvain*, l'un des beaux morceaux d'expression dont notre musique théâtrale puisse se glorifier, n'est pourtant qu'une parodie,

et que le poète travailla sur des notes, ceux-là concevront qu'il est possible que le poète et le musicien n'aient qu'une même ame, sans être réunis dans la même personne.

Quoique la *Lettre sur la musique* eût le défaut de porter tout à l'extrême, quoique les compositions de Duni, de Philidor, de Monsigni, les chefs-d'œuvre de Grétri, chantés dans toute l'Europe, et admirés en Italie, et en dernier lieu les opéras de M. Gluck, aient réfuté le système de Rousseau, cependant cette lettre que produisit la querelle des Bouffons, contribua, ainsi qu'eux, à faire connaître en France les principes de la bonne musique, et les défauts de la nôtre. Elle excita un grand soulévement parmi les partisans de l'Opéra français; et l'animosité fut poussée jusqu'à ôter les entrées de ce specracle à l'auteur du *Devin du Village*, quoiqu'on n'en eût pas le droit. On fut sur le point d'intéresser le Gouvernement dans la querelle; et ne pouvant faire traiter Rousseau en criminel d'État, on le brûla du moins en effigie sur le théâtre de l'Opéra, et la haine applaudissait à ces farces, aussi indécentes que ridicules.

On sait qu'il composa depuis un *Dictionnaire de musique*, dans lequel il refondit les articles qu'il avait insérés sur cette science, dans le grand ouvrage de l'*Encyclopédie*. Il y prouve en plus d'un

endroit, que lorsqu'on a du génie on en peut mettre même dans un livre élémentaire. A l'égard de sa doctrine sur la musique théâtrale, elle est précisément l'opposé de celle que veulent introduire aujourd'hui de nouveaux législateurs, qui n'ont pas tout-à-fait les mêmes droits ni la même autorité que lui. Il veut absolument faire régner sur le théâtre ce genre de musique qu'ils veulent reléguer dans les concerts. Il soutient, d'un bout à l'autre de son livre, avec toute la chaleur de la persuasion intime, que la puissance de la musique réside principalement dans le chant régulier, dans la mélodie des airs dramatiques. On a prétendu qu'il s'était rétracté depuis; mais ce qu'il a imprimé est un peu plus sûr que ce qu'on lui fait dire.

Après ces différentes excursions, Rousseau parut vouloir rassembler sa philosophie, ses querelles et ses amours dans l'espèce d'ouvrage qu'on lit le plus, dans un roman; car en effet *la Nouvelle Héloïse* semblait n'être qu'un prétexte pour réunir dans un même cadre les lambeaux d'un portefeuille. Il est vrai qu'il y en a de bien précieux : on y remarque des morceaux de passion et de philosophie également admirables; et M. de Voltaire, grand maître et grand connaisseur en fait de pathétique, M. de Volaire, qui ne regardait pas *la Nouvelle Héloïse* comme un bon livre, avait dis-

tingué plusieurs lettres qu'il eût voulu, disait-il, en arracher. J'ai dit ailleurs (1) ce que je pensais de cet ouvrage, considéré comme roman. Il fut lu ou plutôt dévoré avec une extrême avidité. C'est de tous ceux de l'auteur celui qui eut le plus de vogue, et qui prête le plus à la critique. Le mariage de l'héroïne est révoltant, le caractère de mylord Édouard est une caricature, et ses amours en Italie une énigme. La satyre de l'Opéra de Paris, et surtout celle des femmes françaises, est outrée, et tombe dans la déclamation. L'ouvrage en lui-même est un tout indigeste; mais puisque ses défauts ne l'ont pas fait oublier, ses beautés le feront vivre.

Émile est d'un ordre plus élevé : c'est là surtout (en mettant à part ce que le christianisme peut y trouver de répréhensible) qu'il a mis le plus de véritable éloquence et de bonne philosophie. Ce n'est pas que son système d'éducation soit praticable en tout; mais dans les diverses situations où il place Émile, depuis l'enfance jusqu'à la maturité, il donne d'excellentes leçons, et partout la morale est en action, et animée de l'intérêt le plus touchant. Son style n'est nulle part plus beau que dans *Émile*.

(1) Tome III des Œuvres de M. de Laharpe, article *des Romans*.

Les prêtres, qui avaient cru voir leur ennemi dans Rousseau, s'étaient bien trompés, et ils s'en sont apperçus depuis. Les imaginations sensibles sont naturellement religieuses, et Rousseau l'a prouvé plus que personne. Cette qualité domine dans tous ses écrits. C'est elle qui, dans *la Nouvelle Héloïse*, donne à l'appareil des cérémonies et à la sainteté d'un temple tant de pouvoir sur l'ame de Julie; qui, dans la profession de foi du vicaire savoyard, le ramène par sentiment à des mystères que sa raison ne peut admettre; qui, dans tout ce morceau, répand tant de charmes sur les consolations attachées aux idées d'un avenir.

Cette même sensibilité semble éclairer sa raison et la rendre plus puissante, lorsqu'il plaide dans ce même livre la cause de l'enfance trop long-tems opprimée parmi nous. Quoique j'aie déjà rendu témoignage ailleurs aux obligations importantes que nous lui avons à cet égard, je ne puis me refuser au plaisir de rappeler ici un des titres qui doivent rendre sa mémoire chère et respectable, et le placer parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Il ne m'arrive jamais de rencontrer de ces enfans, qui semblent d'autant plus aimables qu'ils sont plus heureux, que je ne bénisse le nom de Rousseau, qui nous a procuré un des plus doux aspects dont nous puissions jouir, celui de l'innocence et du bonheur.

bonheur. C'est Rousseau qui a délivré des plus ridicules entraves et de la plus triste contrainte un âge qui ne peut avoir toutes ses grâces que lorsqu'il a toute liberté, et de qui l'on peut dire (avec les restrictions convenables) qu'on peut lui laisser tout faire parce qu'il ne peut pas nuire, et tout dire parce qu'il ne peut pas tromper.

Émile causa tous les malheurs de Rousseau. Il paraît que le plus sensible de tous fut la condamnation de son livre, et celle du *Contrat social* par le conseil de Genève. Bien des gens mettent ce *Contrat social* au dessus de tout ce qu'a fait Rousseau, pour la force de tête et la profondeur des idées. Quoi qu'il en soit, ces deux ouvrages parurent dangereux à la République dont il était citoyen, et Rousseau, se croyant injustement outragé par sa patrie, qu'il se flattait, non sans fondement, d'avoir honorée, abdiqua son droit de bourgeoisie et son titre de citoyen, vengeance légitime et noble, et qui appartenait à un homme supérieur. Il ne parut pas également irréprochable lorsqu'il publia dans la suite les *Lettres de la Montagne*, qui fomentèrent les troubles de Genève, et aigrirent des esprits déjà trop échauffés. Son livre devint l'étendard de la discorde et l'évangile des mécontens. On prétendit qu'ayant renoncé à sa patrie, il n'avait plus le droit de prendre parti dans

les querelles qui la divisaient. Mais cette interdiction absolue n'est-elle pas un peu rigoureuse ? Si Rousseau voyait des vices essentiels dans l'administration de la République, si son livre pouvait contribuer à la réformation de l'État, était-il coupable de l'avoir publié ? La discorde est un mal, sans doute ; mais quand elle doit produire la liberté, c'est un mal nécessaire chez les peuples qui ont le droit d'être libres. Rousseau écouta sans doute la vengeance qui l'animait contre ceux qui l'avaient condamné ; mais si en effet cette condamnation fut illégale, si les citoyens protestèrent contre l'arrêt du conseil, si cet arrêt et les *Lettres de la Montagne* hâtèrent le moment d'une révolution qui tendait à améliorer le Gouvernement, Rousseau a fait un bien réel, et ses *Lettres de la Montagne* sont alors l'ouvrage que les Génevois doivent le plus aimer.

Je ne parlerai point de quelques autres morceaux détachés sur *l'Imitation théâtrale*, *sur la Paix perpétuelle*, *sur l'Économie politique* ; d'une Lettre à M. de Voltaire sur la Providence, etc. Il n'y a rien de ce qu'a fait Rousseau qui ne mérite d'être lu, et qui ne le soit avec plus ou moins de plaisir.

Cet écrivain dut avoir, et il a encore beaucoup d'enthousiastes parmi les femmes et les jeunes gens, parce qu'il parle beaucoup à l'imagination. Il est jugé plus sévérement par la raison des hommes

mûrs; mais sa place est belle, même au jugement de ces derniers. Il plaît aux femmes quoiqu'il les ait fort maltraitées. Comme elles ne le sont guère que par des hommes très-passionnés pour elles, le pardon est dans la faute même. Rousseau, malgré les injures qu'il leur dit, a près d'elles le premier de tous les mérites, celui de les aimer, et satisfait le premier de leurs besoins, celui des émotions.

On a voulu comparer Rousseau à Voltaire, à qui l'on comparait aussi, pendant un tems, Crébillon, Piron et d'autres écrivains. Celui à qui l'on oppose tous les autres, est incontestablement le premier.

Laissons là cette manie trop commune, de rapprocher des hommes qui n'ont aucun point de contact. Laissons Voltaire dans une place qui sera longtems unique : contentons-nous de placer Rousseau parmi nos plus grands prosateurs. C'est au tems, à la postérité, à marquer le rang qu'il doit occuper dans le petit nombre d'hommes qui ont joint à une tête pensante une imagination sensible, et l'éloquence à la philosophie.

Les deux auteurs dont Rousseau paraît avoir le plus profité, sont Sénèque et Montagne. Il a quelquefois les tournures franches et naïves de l'un, et l'ingénieuse abondance de l'autre ; mais en général, ce qui distingue son style, c'est la chaleur et

l'énergie ; cette chaleur véritable a fait une foule de mauvais imitateurs, qui n'en avaient que l'affectation et la grimace, et qui, en répétant sans cesse ce mot devenu parasite, ne mettaient plus aucune différence entre la déraison et la chaleur ; et l'on ne sait jusqu'où cet abus aurait été porté si l'on n'en eût pas fait sentir le ridicule.

Rousseau a composé les Mémoires de sa vie. Beaucoup de gens en ont entendu la lecture. On dit que plusieurs personnes y sont maltraitées, mais pas une autant que lui. Il se peut que l'on mette à avouer ses fautes, l'amour-propre que l'on met communément à les dissimuler, et médire de soi est encore une manière d'être extraordinaire, concevable dans un homme qui a voulu être singulier.

Pour l'histoire de la philosophie du dix-huitième siècle.

Les grands, dépouillés de l'autorité qui n'appartenait plus qu'aux places, ambitionnèrent avant tout la richesse dont les jouissances pouvaient seules remplacer celles du pouvoir. Celles ci maintiennent au moins dans l'ame une certaine hauteur qui s'accorde avec celle de la naissance et du rang; les autres au contraire rabaissent l'ame et l'amollissent : leurs effets tiennent de leur principe : la cupidité n'a rien de noble. Pour obtenir les graces qui

enrichissent, il faut au moins l'habitude des complaisances plus ou moins serviles : pour traiter les affaires d'argent qui promettent de grands profits, il faut descendre à l'esprit mercantile, bon en lui-même quand il est à sa place, mais qui, n'étant purement que de l'intérêt, est le contraire de toute élévation. Il y a d'ailleurs un contre-poids naturel dans ceux qui s'en occupent par état, la vie active et laborieuse qui éloigne de la dissipation. Il n'a point ce contre-poids dans les grands lorsqu'ils ne sont plus que de riches oisifs. La plus grande affaire alors est la recherche du plaisir et la crainte de l'ennui : de là cette étude approfondie de la mollesse, du luxe et de l'amusement, devenue généralement l'occupation presque unique de cette classe d'hommes qui semblait ne connaître plus d'autre privilége de la grandeur, que d'exister pour jouir : double erreur et double désordre, car la vie humaine n'a point assez de plaisirs pour se passer de travail, et les plaisirs eux-mêmes ne peuvent se diversifier assez, en se répétant, pour se perpétuer sans dégoût. Qu'arrivait-il ? Ceux de ces plaisirs dont l'attrait est le plus délicat, le plus varié et offre le plus de ressources, ceux de l'esprit, dûrent bientôt tenir une grande et trop grande place dans un monde qui avait de l'éducation et de la vanité. Ceux-là sont de nature à ce qu'on en jouisse d'au-

tant plus qu'on s'y connaît mieux, et pour apprendre à s'y connaître il fallut fréquenter davantage ceux qui les donnent, ceux qui en sont les meilleurs juges et les meilleurs modèles, les gens de lettres. On les avait vus parfaitement à leur place dans le dernier siècle, sous un Gouvernement porté à honorer et à récompenser volontiers les talens qu'il ne pouvait ni craindre ni envier, et qui étaient satisfaits d'une juste considération et d'une honnête aisance. Ils ne rougissaient pas d'être protégés par la puissance suprême, également protectrice de tous les ordres de citoyens. Ils s'en faisaient même honneur, et avec raison, puisque tous les honneurs, dans une monarchie, dérivaient de la même source, et que Racine et Boileau étaient distingués par l'accueil de Louis XIV, en proportion de la nature de leurs talens, tout comme Catinat et Villars. Mais tout se désordonna quand cette proportion fut presque effacée, soit en réalité, soit en prétention. Louis XIV avait montré beaucoup de jugement quand il répondit si gaiment à ce courtisan qui trouvait fort étrange que Boileau prétendît se connaître en vers mieux que le roi : *Oh ! pour cela j'avoue que Boileau a raison.* C'était garder sa place de roi, et laisser à Boileau sa place de poète. Chacun des deux y gagnait, et tout était bien, car rien n'est bien qu'à sa place. Mais

rien n'y fut plus quand les grands, à force de vouloir s'amuser, et ne s'amusant plus qu'à force d'esprit, l'esprit se trouva enfin partout ce qu'il n'est et ne doit être nulle part, excepté à l'Académie, c'est-à-dire, au premier rang, non sans doute dans l'ordre politique, ce qui était impossible, mais au moins dans l'ordre social, ce qui était très-pernicieux, comme on l'a dû voir enfin quand cette prééminence d'opinion dans l'ordre social a renversé l'ordre politique. En effet, cet amour-propre mal entendu, cette vanité effrénée devait gâter à la fois, et les gens de lettres, et les gens du monde, surtout nos *philosophes* d'un côté, et les grands de l'autre. Ceux-ci, voulant être au niveau des premiers en réputation d'esprit, tombèrent nécessairement fort au dessous du rang qui leur était propre, sans atteindre à celui qu'ils affectaient. Ceux-là, déjà naturellement impérieux dans leur langage, dominateurs dans leurs livres, ne virent dans la nouvelle ambition des grands qui venaient se confondre avec eux, que le nouveau triomphe de la raison, qui faisait reconnaître enfin dans la science et le talent d'écrivain, la première puissance de l'Univers.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DU

TOME SEIZIÈME.

00565479